

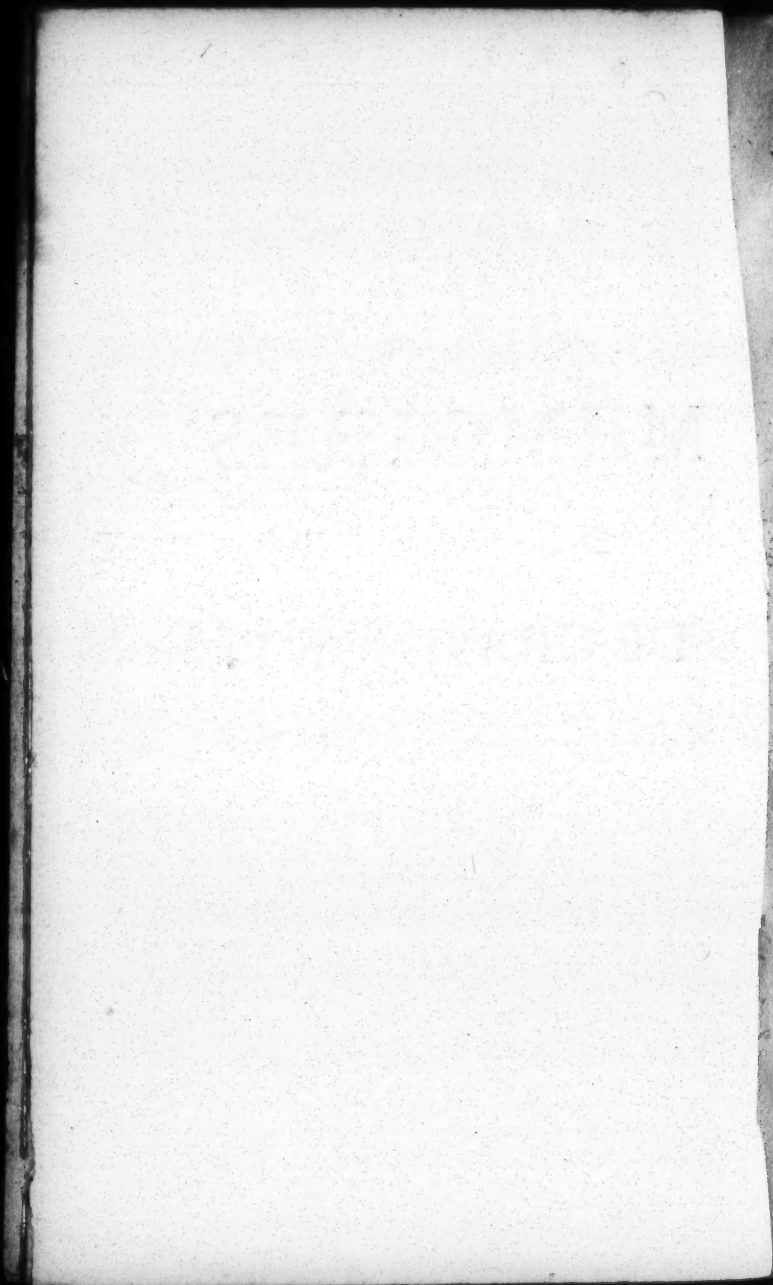
+

10658a13

MÉMOIRES

DU COMTE

DE GRAMMONT.



MÉMOIRES

DU COMTE

DE GRAMMONT,

Par le C. Antoine HAMILTON.

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXXXI,

M

C

CH

LE

inqui

pour

c'étoit

ment

qu'il

que

maître

chanc

lui : l

ces re

des a

mesd

étoien

l'amor

ce qu

ses en

MÉMOIRES

DE

GRAMMONT.

CHAPITRE PREMIER.

LE comte de *Bristol*, ambitieux & toujours inquiet, avoit essayé toutes sortes de moyens pour se mettre en crédit auprès du roi. Comme c'étoit ce même *Dighby*, dont *Bussy* fait mention dans ses annales, il suffira de dire, qu'il n'avoit pas changé de caractère : il favoit que l'amour & les plaisirs gouvernoient un maître qu'il gouvernoit à l'exclusion du chancelier ; ainsi c'étoit fêtes sur fêtes chez lui : le luxe & la délicatesse regnoient dans ces repas nocturnes, qui sont l'enchaînement des autres voluptés. De tous ces repas étoient mesdemoiselles *Brouk*, ses parentes. Elles étoient toutes deux faites pour donner de l'amour, & pour en prendre. C'étoit bien ce qu'il falloit au roi. *Bristol* voyoit les choses en train de lui donner bonne opinion de

son projet ; mais la *Castelmaine*, nouvellement en possession de toute la tendresse du roi, ne fut pas d'humeur alors de la partager avec une autre, comme elle fit forttement de puis, en méprisant mademoiselle *Stuart*. Dès qu'elle eut le vent de ces menées, sous prétexte de vouloir être de toutes les parties, elle les troubla. Le comte de *Bristol* n'eut qu'à rengâiner ses desseins, & mademoiselle *Brouk* ses avances. Le roi n'osoit plus y songer : mais monsieur son frere voulut bien se charger de son refus : & mademoiselle *Brouk* accepta l'offre de son cœur, en attendant qu'il plût au ciel de disposer autrement d'elle : ce qui arriva bientôt de cette maniere.

Le chevalier *Denam*, comblé de richesses aussi bien que d'années, avoit passé sa jeunesse au milieu de tous les plaisirs, que sans scrupule on se permet à cet âge. C'étoit un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits pour les ouvrages d'esprit ; satyrique & goguenard dans ses poésies, il n'y pardonnoit, ni aux froids écrivains, ni aux maris jaloux, ni à l'épouse. Tout y respiroit les bons mots & les contes agréables ; mais sa raillerie la plus fine & la plus piquante rouloit d'ordinaire

sur les
eût vo
avoit é
me, à
cette m
qui n'
Le
quelqu
tances
ses em
conce
bonhe
avant
cour
d'être
étoit f
ou de
au m
mauv
inquié
Cep
le duc
de né
avanc
le long

sur les aventures du mariage : & comme s'il eût voulu soutenir la vérité de ce qu'il en avoit écrit dans sa jeunesse , il prit pour femme , à l'âge de soixante & dix-neuf ans , cette mademoiselle *Brouk* dont nous parlons , qui n'en avoit que dix-huit.

Le duc d'*Yorck* l'avoit un peu négligée quelque tems auparavant : mais les circonstances d'un mariage si mal assorti réveillèrent ses empressements. Elle de son côté , lui laissa concevoir des espérances prochaines d'un bonheur, auquel mille égards s'étoient opposés avant son mariage. Elle vouloit être de la cour : & pour la promesse qu'elle exigeoit d'être dame du palais de la duchesse , elle étoit sur le point de lui en faire une autre , ou de payer comptant, lorsque la *Chesterfield*, au milieu de ce traité , fut tentée par son mauvais destin de lui ôter son amant , pour inquiéter tant de monde.

Cependant , comme elle ne pouvoit voir le duc qu'aux assemblées publiques , il falloit de nécessité qu'elle y fît de grands frais en avances , pour le séduire ; & comme c'étoit le lorgneur le moins circonspect de son tems,

toute la cour fut instruite d'un commerce à peine ébauché.

Ceux qui parurent les plus attentifs à leur conduite, n'étoient pas les moins intéressés. *Hamilton* & milord *Chesterfield*, les observoient de près; mais la *Denam*, piquée de ce qu'on avoit couru sur son marché, prit la liberté de se déchaîner de toute sa force contre sa rivale. *Hamilton* s'étoit flatté jusques-là, que la vanité seule intéressoit le cœur de madame de *Chesterfield* dans cette aventure; mais il fut bientôt détrompé; de quelque indifférence qu'elle eût d'abord donné dans cette intrigue, elle n'en sortit pas de même. On fait souvent plus de chemin qu'on ne veut, quand on se permet des agaceries qu'on croit sans conséquence. Le cœur a beau n'y pas avoir de part au commencement; il n'est pas sûr qu'il n'en prenne dans la suite.

Tout respiroit à la Cour, comme on l'a déjà dit, les jeux, les plaisirs, & tout ce que les penchans d'un prince tendre & galant inspirent de magnificence & de politesse. Les beautés vouloient charmer, & les hommes ne cherchoient qu'à plaire. Chacun enfin faisoit valoir ses talens le mieux qu'il pouvoit.

de Grammont.

5

Les uns se signalent par la danse : d'autres par l'air & la magnificence ; quelques-uns par l'esprit ; beaucoup par la tendresse , & peu par la constance. Il y avoit un certain Italien à la Cour , fameux pour la guitare. Il avoit du génie pour la musique ; & c'est le seul qui de la guitare ait pu faire quelque chose. Mais sa composition étoit si gracieuse & si tendre , qu'il auroit donné de l'harmonie au plus ingrat de tous les instrumens. La vérité est que rien n'étoit plus difficile que de jouer à sa maniere. Le goût du roi pour ses compositions avoit tellement mis cet instrument à la mode , que tout le monde en jouoit bien ou mal ; & sur la toilette des belles , on étoit aussi sûr de voir une guitare , que d'y trouver du rouge & des mouches. Le duc d'*Yorck* en jouoit passablement , & le comte d'*Arran* , comme *Francisco* lui-même. Ce *Francisque* venoit de faire une sarabande , qui charmoit ou désoloit tout le monde. Car toute la guitarerie de la Cour se mit à l'apprendre , & dieu fait la raclerie universelle que c'étoit. Le duc d'*Yorck* prétendoit ne la pas bien savoir , & pria milord *Arran* de la jouer devant lui. Madame de

Chesterfield avoit la meilleure guitare d'Angleterre. Le comte d'*Arran*, qui vouloit jouer de son mieux, mena son alteſſe à l'appartement de madame ſa ſœur. Elle étoit logée à la cour, chez le duc d'*Ormond* ſon pere, & cette merveilleuſe guitare y logeoit avec elle. Je ne ſais ſi la choſe avoit été concertée : mais il eſt certain qu'ils trouverent la dame & la guitare au logis. Ils y trouverent auſſi milord *Chesterfield*, tellement effrayé de cette viſite inopinée, qu'il fut quelque tems avant que de ſonger à ſe lever, pour la recevoir avec le reſpect qu'il lui devoit.

La jaloûſie lui monta d'abord à la tête, comme une vapeur maligne. Mille ſoupçons plus noirs que l'encre, ſ'emparèrent de ſon imagination. Ils ne firent que croître & embellir ; car tandis que le frere jouoit de la guitare, la ſœur jouoit de la prunelle, comme ſ'il n'y eût point eu d'ennemis en campagne. Cette ſarabande fut répétée plus de vingt fois. Le duc aſſura qu'on ne pouvoit mieux jouer. La *Chesterfield* ſe récria ſur la piece : mais ſon époux qui vit bien que c'étoit à lui qu'on la jouoit, la trouva déteſtable. Cependant quoi-qu'il ſouffrît mort & paſſion, de ce qu'il falloir

ſe contraindre
ſi peu de
quoi cert
pas le n
d'être ch
dire qu'e
vement
cond, c
cherche
Enfin,
d'un ho
ſolution
fallut p

Il ét
en ar
pour l
les m
& ne
qu'on
la rei
de M
dire
& s'a
noit
fût
laiff

se contraindre , tandis qu'on se contraignoit si peu devant lui , il étoit résolu de voir à quoi cette visite aboutiroit : mais il n'en fut pas le maître. Comme il avoit l'honneur d'être chambellan de la reine , on lui vint dire qu'elle le demandoit. Son premier mouvement fut de dire qu'il étoit malade : le second , de croire que la reine , qui l'envoyoit chercher si mal-à-propos , étoit du complot. Enfin , après toutes les extravagantes idées d'un homme soupçonneux , & toutes les irrésolutions d'un jaloux rétif dans le péril , il fallut partir.

Il étoit de la plus jolie humeur du monde en arrivant chez la reine. Les alarmes sont pour les jaloux ce que les désastres sont pour les malheureux. Ils arrivent rarement seuls , & ne cessent jamais de persécuter. Il apprit qu'on l'avoit mandé pour une audience que la reine donnoit à sept ou huit Ambassadeurs de Moscovie. A peine commençoit-il à maudire les Moscovites , que son beau-frere parut , & s'attira toutes les imprécations qu'il donnoit à l'ambassade. Il ne douta plus qu'il ne fût d'intelligence avec ceux qu'il venoit de laisser ensemble : & dans son cœur il lui en

fut le gré que méritoit ce bon office. Il eut lui deman-
 bien de la peine à s'empêcher de lui té- près de m
 moigner sur le champ ce qu'il pensoit d'une qui vit bi
 telle conduite. Il ne crut pas qu'il fût besoin fait, ne la
 d'autre preuve du commerce de sa femme, il médito
 que ce qu'il venoit de voir : mais avant la fin » coufine
 de ce même jour, il trouva de quoi se per » ment
 suader qu'on avoit profité de son absence, » moi de
 & de l'honnêteté de son officieux beau-frere. » ment
 Il passa tranquillement cette nuit ; & comme article u
 il falloit ou crever, ou communiquer ses » Mon d
 chagrins & ses conjectures, il ne fit que rêver » voyez
 & se promener le lendemain jusqu'à l'heure » qu'elle
 du Park. Il fut à la cour, il cherchoit quel- » dernie
 qu'un, & s'imaginait qu'on devinoit le sujet » garde
 du trouble qui l'agitoit. Il évitoit tout le » niers
 monde, mais à la fin *Hamilton* se trouvant » pris,
 sur son chemin, il crut que c'étoit ce qu'il » vous r
 lui falloit ; l'ayant prié qu'ils pussent faire un » me fla
 tour de promenade ensemble à Hyde-Park, » je ser
 il le prit dans son carrosse, & ils arriverent » assez
 au cours en grand silence de part & d'autre. » assez

Hamilton, qui le vit tout jaune & tout » on o
 rêveur, s'imagina qu'il ne venoit que de s'ap- » la fin
 percevoir de ce que tout le monde voyoit » de fa
 depuis long-tems. *Chesterfield*, après un petit » mais
 préambule qui ne signifioit pas grand'chose, » ridic

lui demanda comme ses affaires alloient au-
tôt près de madame de Castelmaine. *Hamilton*,
qui vit bien que cette question n'alloit pas au
soin fait, ne laissa pas de l'en remercier : & comme
il méditoit quelque réponse : « Madame votre
cousine, lui dit *Chesterfield*, est extrême-
ment coquette, & il ne tiendrait qu'à
moi de croire qu'elle n'est pas extrême-
ment sage. » *Hamilton* trouva ce dernier
article un peu fort ; & s'étant mis à le réfuter :
« Mon dieu, lui dit milord *Chesterfield*, vous
voyez, aussi bien que toute la cour, les airs
qu'elle se donne. Les maris sont toujours les
derniers à qui l'on parle de ce qui les re-
garde ; mais ils ne sont pas toujours les der-
niers à s'en appercevoir. Je ne suis pas sur-
pris, que m'ayant fait d'autres confidences,
vous m'avez caché celle-là ; mais comme je
me flatte de quelque part dans votre estime,
je serois fâché que vous crussiez que je suis
assez sot pour ne rien voir, quoique je sois
assez honnête pour ne rien dire. Cependant
mon outre tellement les choses, qu'il faut à
la fin prendre un parti. Dieu me préserve
de faire le jaloux, le personnage est odieux ;
mais aussi je ne prétends pas qu'une patience
ridicule me rende la fable de la ville. Soyez

» donc juge par les choses que je vais voir
 » dire , si je dois m'armer d'indolence ,
 » si je dois prendre des mesures pour m'en
 » garantir.

» Son Altesse me fit hier l'honneur de venir
 » voir ma femme. *Hamilton* treffaillit
 » ce début. Oui poursuivit l'autre , elle
 » donna cette peine , & monsieur d'*Arran*
 » prit celle de nous l'amener. N'admirez
 » vous pas qu'un homme de sa naissance fasse
 » un tel personnage ? Quelle fortune peut-
 » espérer auprès de celui qui l'emploie à ces
 » indignes services ? Mais il y a long-tem
 » que nous le connoissons pour la plus pauvre
 » espece d'Angleterre , avec sa guittare & ses
 » autres nigauderies. » *Chesterfield* après cette
 » légère ébauche du mérite de son beau-frere
 » se mit à conter les observations qu'il avoit
 » faites pendant sa visite , & lui demanda
 » qu'il croyoit de son cousin d'*Arran* , qui le
 » avoit si bonnement laissés ensemble. Cela vou
 » surprendra donc , poursuivit-il ? « Or, écou
 » tez si j'ai raison de croire que la fin de cette
 » belle visite se soit passée dans la dernière in
 » nocence. Madame de *Chesterfield* est aimable,
 » il en faut convenir : mais il s'en faut beau

» coup q
 » se l'im
 » vilain
 » jambe
 » disoit
 » contin
 » courte
 » défaut
 » porte
 » ton ne
 » cela viso
 » Donn
 » il , je
 » *Stuar*
 » Mose
 » comm
 » par-t
 » après
 » extra
 » où c
 » covi
 » que
 » bello
 » de t
 » *Stu*
 » mit
 » On

» coup qu'elle soit aussi merveilleuse qu'elle
» se l'imagine. Vous savez qu'elle a le pied
» vilain ; mais vous ne savez pas qu'elle a la
» jambe encore plus vilaine. Pardonnez-moi ,
» disoit *Hamilton* , en lui-même : & l'autre
» continuant sa description , elle l'a grosse &
» courte , poursuivit-il : & pour diminuer ses
» défauts , autant que cela se peut , elle ne
» porte presque que des bas verts. » *Hamilton*
ne pouvoit deviner à quoi diable tout
cela visoit : & *Chesterfield* devinant sa pensée :
« Donnez-vous un peu de patience , lui dit-
» il , je me trouvai hier chez Mademoiselle
» *Stuart* , après l'audience de ces damnés
» Moscovites. Le roi venoit d'y arriver : &
» comme si le duc eût juré de me poursuivre
» par-tout , ce jour-là , il vint un moment
» après. La conversation roula sur la figure
» extraordinaire des ambassadeurs. Je ne fais
» où ce fou de *Crafs* avoit pris que les Mos-
» covites avoient tous de belles femmes , &
» que leurs femmes avoient toutes la jambe
» belle. Le roi soutint qu'il n'y en avoit point
» de si belles que celles de Mademoiselle
» *Stuart*. Elle pour soutenir la gageure , se
» mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou.
» On étoit prêt de se prosterner pour en ado-

» rer la beauté ; car effectivement , il n'y en
 » a point de plus belle. Mais le duc tout seul
 » se mit à la critiquer. Il soutint qu'elle étoit
 » trop menue , & prononça qu'il n'y avoit
 » rien de tel qu'une jambe plus grosse & moins
 » longue ; & conclut enfin qu'il n'y avoit
 » point de salut pour une jambe sans bas
 » verts. C'étoit , selon moi , déclarer qu'il en
 » venoit de voir , & qu'il en avoit encore
 » la mémoire toute fraîche. »

Hamilton ne savoit quelle contenance tenir , pendant un récit qui lui donnoit à peu-près les mêmes conjectures. Il haussa les épaules , en disant foiblement que les apparences étoient souvent trompeuses ; que madame *Chesterfield* avoit la foiblesse de toutes les belles , qui croient que leur mérite s'établit sur le nombre des adorateurs , & que quelques airs qu'elle se fût imprudemment donnés , pour ne pas rebuter son altesse , il n'y avoit pas d'apparence qu'elle voulût consentir à de plus grandes complaisances pour l'engager. Il avoit beau donner des consolations qu'il ne sentoit pas : *Chesterfield* vit bien qu'il ne pensoit rien moins que ce qu'il disoit ; mais il lui fut bon gré de la part qu'il lui voyoit prendre à ses intérêts.

Hamilton
 pour écri
 fine. Le f
 rien à ce
 Les repr
 menaces
 croit gro
 épître. Il
 d'accide
 Jamai
 ce mom
 gnerent
 fut atten
 jolies ch
 Elle lui
 action
 toutes
 sembloi
 un mot
 choit. S
 imposé
 cru qu
 remore
 rendre
 marqu
 ment

Hamilton eut hâte de se trouver chez lui pour écrire pis que pendre à madame sa cousine. Le style de ce billet ne ressembloit en rien à celui des premiers qu'il lui avoit écrits. Les reproches, l'aigreur, la tendresse, les menaces, & tout l'attirail d'un amant qui croit gronder avec raison, composoient cette épître. Il fut la rendre en main propre, de peur d'accident.

Jamais elle ne lui parut si belle que dans ce moment, & jamais ses yeux ne lui témoignèrent tant de bonne volonté. Son cœur en fut attendri, mais il ne voulut pas perdre les jolies choses qu'il avoit mises dans sa lettre. Elle lui serra la main en la recevant. Cette action acheva de le défarmer. Il eût donné toutes choses pour ravoir cette lettre. Il lui sembloit dans ce moment qu'il n'y avoit pas un mot de vrai dans tout ce qu'il lui reprochoit. Son mari lui parut un visionnaire, un imposteur, & rien moins que ce qu'il avoit cru quelques momens auparavant; mais ces remords venoient un peu tard. Il venoit de rendre son billet, & la *Chesterfield* avoit marqué tant d'impatience & tant d'empressement de trouver un moment pour lire, après

l'avoir reçu, que tout sembloit la justifier & le confondre. Elle se défit tellement qu'elle ment d'une visite sérieuse qui l'assiégeoit, pour passer dans son cabinet. Il se crut trop coupable pour oser attendre son retour. Il sortit avec la compagnie ; mais il n'osa jamais se présenter devant elle le lendemain pour avoir une réponse à sa lettre. Il la trouva pourtant à la cour, & ce fut la première fois depuis leur commerce, qu'il ne l'avoit point cherchée. Il se tenoit à l'écart, n'osoit lever les yeux sur elle, & paroissoit d'un embarras à faire rire ou à faire pitié, lorsque s'étant approchée de lui : « N'est-il pas vrai, dit-elle, » que vous voilà dans la situation du monde » la plus sotte, pour un homme d'esprit : » vous voudriez une réponse : vous n'en espérez pas : cependant, vous la souhaitez » & la craignez également. Je vous en ai » pourtant fait une. » Elle n'eut que le tems de lui dire ces trois ou quatre mots ; mais ce fut d'un air & d'un regard à lui faire croire que c'étoit *Vénus* avec toutes ses graces qui venoit de lui parler. Il étoit auprès d'elle quand le jeu de la reine commença. Elle s'y mit. Il étoit en peine de savoir quand, ou par

où sortiro
de vouloir
& son éve
il étoit qu
vere ni d
avoit tenu
son billet
» Vos
» c'est v
» à un e
» la tête
» loux,
» me pa
» donne
» prit,
» du mi
» donne
» n'a ra
» des b
» ses ca
» circo
» vanté
» faites
» guitt
» plus
» en v

où sortiroit cette réponse , lorsqu'elle le pria de vouloir bien mettre quelque part ses gants & son éventail. Il les reçut avec le billet dont il étoit question. Il n'avoit rien trouvé de sévère ni d'ennemi dans le discours qu'elle lui avoit tenu ; c'est pourquoi il se hâta d'ouvrir son billet , voici ce qu'il y trouva.

» Vos emportemens sont si ridicules , que
» c'est vous faire grace que de les attribuer
» à un excès de tendresse , qui vous tourne
» la tête. Il faut avoir bien envie d'être ja-
» loux , pour le devenir de celui dont vous
» me parlez. Bon Dieu ! quel amant pour
» donner de l'inquiétude à un homme d'es-
» prit , & quel esprit , pour s'être emparé
» du mien ? N'avez-vous point de honte de
» donner dans les visions d'un jaloux , qui
» n'a rapporté que cela d'Italie ? La fable
» des bas verds , qui s'est trouvée l'objet de
» ses caprices , vous a pu séduire par des
» circonstances si pitoyables ! Que ne s'est-il
» vanté dans les confidences qu'il vous a
» faites , d'avoir mis en pieces ma pauvre
» guitare ? Cet exploit vous auroit peut être
» plus convaincu que tout le reste. Rentrez
» en vous-même , & si vous m'aimez , louez

» la fortune de ce qu'une jalousie si mal fon-
 » dée détourne l'attention qu'on devoit
 » avoir sur mes sentimens pour l'homme le
 » plus aimable & le plus dangereux de la
 » cour ».

Hamilton pensa pleurer de tendresse, à ces marques d'une bonté dont il se croyoit indigne. Il ne se contenta pas de porter la bouche avec transport sur toutes les parties de ce billet ; il baïsa trois ou quatre fois ses gants & son éventail. Le jeu fini, la *Chesterfield* les reçut de ses mains, & lut dans ses yeux toute la joie que son billet avoit répandue dans son ame. Il n'avoit garde de se contenter de ce que les regards avoient pu lui marquer ; il courut chez lui, pour lui en écrire quatre fois autant.

Que cette lettre fut différente de l'autre ! Peut-être ne valoit-elle pas tant ; car on n'a pas tant d'esprit quand on demande pardon que quand on offense : & il s'en faut bien que le style des douceurs soit aussi touchant dans une lettre, que celui des invectives.

Quoi qu'il en soit, la paix fut faite, leur intelligence devint plus vive après cette querelle, & la *Chesterfield*, pour le rendre aussi

tranquille

tranquille
 tous
 rival,
 mari.

La
 confen
 ques a
 sauver
 rien ne
 l'impas
 rable p
 lui sen
 faire n
 tacles
 qu'elle
 voir le
 empres

Cela
 qu'il y
 miratio
 loient
 ne pou
 fortune
 qui ne
 heur d
 maître

T

tranquille qu'il avoit été défi-
ant, se paroît à
tous momens d'un feint mépris pour son
rival, & d'une aversion sincère pour son
mari.

La confiance qu'il en prit fut telle, qu'il
consentit qu'elle donneroit au public quel-
ques apparences en faveur du Duc, pour
sauver celles de leur commerce secret. Ainsi,
rien ne troubloit le repos de son cœur, que
l'impatience de trouver une occasion favo-
rable pour mettre le comble à ses vœux. Il
lui sembloit qu'il ne tenoit qu'à elle de la
faire naître. Elle s'en défendoit par les ob-
stacles dont elle faisoit le dénombrement, &
qu'elle ne demandoit pas mieux que de lui
voir lever avec toute son industrie & tous ses
empressements.

Cela lui fermoit la bouche; & tandis
qu'il y travailloit, & qu'il étoit dans l'ad-
miration comme deux personnes qui se vou-
loient tant de bien, & qui étoient d'accord,
ne pouvoient parvenir qu'aux souhaits, la
fortune fit éclater une aventure imprévue,
qui ne lui permit plus de douter ni du bon-
heur de son rival, ni des perfidies de sa
maîtresse.

Les revers de la fortune épargnent souvent lorsqu'on craint le plus ; & souvent ils accablent lorsqu'on les mérité & qu'on les prévoit le moins. *Hamilton* étoit au milieu de la lettre la plus tendre & la plus passionnée qu'il eût jamais écrite à madame de *Chesterfield*, lorsque son mari vint lui annoncer les particularités de cette dernière découverte. Il n'eut que le temps de cacher ce ouvrage galant parmi d'autres papiers, tant on étoit venu dans sa chambre avec précipitation. Il avoit encore le cœur & l'esprit remplis de ce qu'il écrivoit à madame de *Chesterfield*, que son mari fut d'abord mal reçu dans ses accusations : outre qu'il arrivoit mal-à-propos à son gré, de toutes les façons. Il fallut pourtant l'écouter, & le premier moment d'attention lui fit bien changer de sentiment. Il ouvroit de grands yeux à mesure qu'on lui contoit des circonstances d'une indiscretion si outrée, qu'elles lui paroissoient incroyables, malgré les particularités du fait. » Vous avez raison d'être surpris, lui dit *Chesterfield* en finissant : mais pour peu que vous doutiez de ce que je viens de dire, il ne vous sen-

pas di
» le con
» famili
» l'est
» reine
» merci
» La D
» qu'ils
» foule
» a ten
» s'est
» com
» ma f
» perce
» d'all
» M
» je vo
» d'ell
» deve
» fallo
» bras
» dans
» quit
» fut
» dés
» repir

pas difficile de trouver des témoins pour
le confirmer : car la scene de ces tendres
familiarités n'a pas été moins publique que
l'est la chambre où l'on joue chez la
reine ; & cette chambre étoit alors , Dieu
merci , honnêtement remplie de mondes
La *Denam* s'est apperçue la premiere de ce
qu'ils croyoient finement cacher dans la
foule. Vous jugez bien comme la *Denam*
a tenu le cas secret. La vérité est qu'elle
s'est adressée à moi tout le premier ,
comme j'entrois , pour me dire d'avertir
ma femme , que d'autres pourroient s'ap-
percevoir de ce qu'il ne tenoit qu'à moi
d'aller voir.

Madame votre cousine jouoit comme
je vous ai dit. Le Duc étoit assis auprès
d'elle. Je ne fais ce que sa main étoit
devenue : mais je fais bien qu'il s'en
falloit jusqu'au coude qu'on ne lui vît le
bras tout entier. J'étois derriere eux ,
dans la place que la *Denam* venoit de
quitter. Il me vit en se retournant , &
fut si troublé de ma présence , qu'il pensa
deshabiller madame de *Chesterfield* en
retirant sa main. Je ne fais s'ils se sont

» apperçus qu'on les ait découverts : mais je
 » fais bien que madame *Denam* mettra bon
 » ordre que personne ne l'ignore. Je vous
 » avoue, que je suis dans un embarras que je
 » ne puis vous exprimer. Je ne balancerois pas
 » à prendre mon parti , si les ressentimens
 » m'étoient permis contre celui qui m'ou-
 » trage. Pour elle , je saurois bien m'en faire
 » raison , si , toute indigne qu'elle est d'au-
 » cun ménagement , je n'avois des égards
 » pour une famille illustre , qu'un éclat digne
 » d'une telle injure mettroit au désespoir.
 » Vous y avez par-là quelque intérêt : vous
 » êtes de mes amis , & je vous ouvre mon
 » cœur sur la chose du monde la plus déli-
 » cate. Voyons donc ensemble ce que je
 » dois faire dans une occasion si désagréable ».

Hamilton , plus interdit & plus confondu
 que lui , n'étoit pas trop en état de lui don-
 ner des conseils. Il n'écoutoit que la jalou-
 sie , & ne respiroit que la vengeance. Mais
 ces mouvemens s'étant un peu calmés sur
 l'espoir qu'il y avoit de la calomnie , ou du
 moins de l'exagération , dans ce que l'on
 imputoit à la *Chesterfield* , il pria son mari
 de suspendre ses résolutions , jusqu'à ce qu'il

fût plus
 fura po
 fussent
 fermere
 les siens
 Ils se

mieres
 tout le
 laquelle
 contant
 moient
 sa tendr

Il ne
 faire to
 faire da
 en coler
 eussent
 considér
 ment ou
 tant pou
 paraisson

Il cou
 le transp
 en avoit
 un conf
 pareil ;

fût plus amplement informé du fait. Il l'assura pourtant, s'il trouvoit que les choses fussent comme il venoit de le dire, qu'il fermeroit les yeux à tous autres intérêts que les siens.

Ils se séparèrent là-dessus ; & dès les premières enquêtes, *Hamilton* trouva presque tout le monde instruit d'une aventure à laquelle chacun ajoutoit quelque chose en la contant. Le dépit & le ressentiment s'allumoient dans son cœur, à mesure que toute sa tendresse pour elle s'y éteignoit.

Il ne tenoit qu'à lui de la voir, pour lui faire tous les reproches qu'on est pressé de faire dans ces occasions. Mais il étoit trop en colere pour en donner des marques qui eussent attiré quelque éclaircissement. Il se considéroit comme le seul qui fût véritablement outragé dans cette aventure, ne comptant pour rien l'injure d'un époux, en comparaison de celle d'un amant.

Il courut chez milord *Chesterfield*, dans le transport qui l'aveugloit, & lui dit qu'il en avoit assez appris, pour lui donner enfin un conseil qu'il suivroit lui-même en cas pareil ; qu'il n'y avoit plus à balancer, s'il

vouloit fauver une femme si fortement pressée, elle igno-
venue, & qui peut-être n'avoit pas encore vu-
perdu toute son innocence, en perdant roit
toute sa raison; qu'il falloit incessamment dont e-
la mener à la campagne, & que pour ne l'outré
pas donner le tems de se reconnoître, pitié d
plutôt seroit le mieux. Enfi

Milord *Chesterfield* n'eut pas de peine son de
suivre un conseil qu'il avoit déjà regardé long v
comme le seul qu'on lui pût donner en des vit
Mais sa femme, qui ne se doutoit pas cepend
qu'on eût fait cette nouvelle découverte milton
sa conduite, crut qu'il se moquoit lorsqu' bout d
lui dit qu'il falloit se préparer à partir l'auroi
la campagne, dans deux jours. Elle se l'im se con
gina d'autant plus, qu'on étoit au cœur d' donner
hiver extrêmement rude: mais elle s'appes d'*Ham*
sur bientôt que c'étoit tout de bon. ne le
connut à l'air & aux manieres de son moye
qu'il croyoit avoir quelque sujet bien fond » Se
de la traiter avec cette hauteur; & voya » sans
tous ses parens froids & sérieux sur les plaie » on r
tes qu'elle leur en fit, elle n'espéra plus » enlé
cet abandonnement universel, qu'en la » & v
dressé d'*Hamilton*. Elle comptoit bien qu'elle » où
seroit éclaircie par lui, d'un malheur dont » vive
part

elle ignoroit la cause , & que sa passion trouveroit enfin un moyen de rompre un voyage, dont elle se flattoit qu'il seroit encore plus outré qu'elle : mais c'étoit s'attendre à la pitié d'un crocodile.

Enfin , comme elle vit arriver la veille de son départ ; que tous les préparatifs d'un long voyage étoient faits ; qu'elle recevoit des visites d'adieu dans les formes , & que cependant elle n'avoit aucune nouvelle d'*Hamilton* , sa patience & son espoir furent à bout dans cet état funeste. Quelques larmes l'auroient soulagée : mais elle aima mieux se contraindre sur ce soulagement , que d'en donner le plaisir à son époux. Le procédé d'*Hamilton* lui paroissoit inconcevable : & ne le voyant point paroître , elle trouva moyen de lui faire tenir ce billet.

» Seriez - vous du nombre de ceux , qui
» sans daigner m'apprendre pour quel crime
» on me traite en esclave , consentent à mon
» enlèvement ? Que veulent dire votre silence
» & votre inaction , dans une conjoncture
» où votre tendresse devroit être la plus
» vive ? Je touche au moment de mon départ , & j'ai honte de sentir que vous me

» le faites envisager avec horreur , puisque
 » j'ai raison de croire que vous en êtes
 » moins touché qu'aucun autre. Faites-moi
 » du moins savoir où l'on m'entraîne , ce
 » qu'on veut faire de moi dans les dé-
 » ferts , & pourquoi vous paroissez avec
 » toute la terre , changé pour une personne
 » que toute la terre n'obligeroit pas à chan-
 » ger si votre foiblesse ou votre ingratitude
 » ne vous rendoit indigne de sa tendresse ».

Ce billet ne fit que l'endurcir & le rendre
 plus fier de sa vengeance. Il avaloit à long
 traits le plaisir de la voir au désespoir , parce
 qu'il ne doutoit pas que sa douleur & le
 regret de son départ ne fussent pour un autre.
 Il se complaisoit merveilleusement dans la
 part qu'il avoit à son affliction , & se savoit
 bon gré du conseil qu'il avoit imaginé , pour
 la séparer d'un rival peut être sur le point
 d'être heureux. Ainsi fortifié qu'il étoit con-
 tre sa propre tendresse , par tout ce que les
 ressentimens jaloux ont de plus impitoyable,
 il la vit partir d'une indifférence , qu'il
 n'eut garde de lui cacher. Ce traitement
 imprévu se joignant à tant de disgraces réu-

nies

nies po
véritab

La c
nemen
promp
verent

On reg
un hon

jaloux
fut un

un mar
préveni

jalousie
Chester

rer la l
vaïse é

meres p
ne mett

dant let
laine ha

Com
Cour ,

savoit p
chaîné

bourgeo
ce sujet

To

nies pour l'accabler tout d'un coup, pensa véritablement la mettre au désespoir.

La cour fut remplie du bruit de cet événement. Personne n'ignoroit le motif de ce prompt départ : mais peu de gens approuverent le procédé de milord *Chesterfield*. On regardoit avec étonnement en Angleterre un homme qui avoit la malhonnêteté d'être jaloux de sa femme : mais dans la ville, ce fut un prodige inconnu jusqu'alors, de voir un mari recourir à ces moyens violens pour prévenir ce que craint & ce que mérite la jalousie. On excusoit pourtant le pauvre *Chesterfield*, autant qu'on l'osoit sans s'attirer la haine publique, en accusant la mauvaise éducation qu'il avoit eue. Toutes les meres promirent bien à Dieu que leurs enfans ne mettroient jamais le pied en Italie, pendant leur vie, pour en rapporter cette vilaine habitude de contraindre leurs femmes.

Comme ce fut long-tems l'entretien de la Cour, le chevalier de Grammont, qui ne savoit pas l'histoire à fond, parut plus déchaîné contre cette tyrannie, que tous les bourgeois de Londres ensemble ; & ce fut à ce sujet qu'il produisit des paroles nouvelles

sur cette fatale sarabande , qui malheureusement avoit eu tant de part à l'aventure. Elles passioient pour être de lui : mais si *Saint-Evremont* y avoit travaillé , ce n'étoit pas assurément le plus beau de ses ouvrages , comme on verra dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

TOUT homme qui croit que son honneur dépend de celui de sa femme , est un fou qui se tourmente , & qui la désespere : mais celui qui , naturellement jaloux , a pardessus ce malheur celui d'aimer sa femme & de vouloir qu'elle ne respire que pour lui , est un forcené , que les tourmens de l'enfer ont accueilli dès ce monde , sans que personne en ait pitié. Tous les raisonnemens que l'on fait sur ces malheureux états du mariage , vont à conclure que les précautions sont inutiles avant le mal , & la vengeance odieuse après.

Les Espagnols , tyrans de leurs femmes , plutôt par tradition que par jalousie , se contentent de pourvoir à la délicatesse de leur honneur , par les Duegnes , les grilles & les

verrou
circon
ont d
eux. I
leurs f
impén
verfes
gnols
beau f
un pér
sion m
O v
recevo
mes b
sur le
passez
sibles j
indolen
Chep
tirer du
pour f
les par
roit pe
qu'on
mois ;
se mett

verroux. Les Italiens , dont les soupçons sont circonspects , & les ressentimens vindicatifs , ont différentes méthodes de conduite entre eux. Les uns se mettent en repos , tenant leurs femmes sous des serrures qu'ils croient impénétrables. D'autres renchérissent par diverses précautions sur tout ce que les Espagnols peuvent imaginer pour la captivité du beau sexe. Mais la plupart tiennent que dans un péril inévitable , ou dans une transgression manifeste , le plus sûr est d'assassiner.

O vous , nations bénignes , qui loin de recevoir ces habitudes féroces & ces coutumes barbares , laissez bonnement la bride sur le cou de vos heureuses moitiés , vous passez sans chagrin & sans alarmes vos paisibles jours , dans toutes les douceurs d'une indolence domestique.

Chesterfield avoit bien affaire de s'aller tirer du pair de ses patiens compatriotes , pour faire éplucher par un ridicule éclat , les particularités d'une aventure qu'on auroit peut-être ignorée hors de la cour , & qu'on auroit oubliée par-tout au bout d'un mois ; mais dès qu'il eut le dos tourné pour se mettre en marche avec sa prisonnière ,

& l'attirail dont on le flattoit qu'elle l'avoit pourvu, dieu fait comme on donna sur son arriere-garde. Les *Rocheſter*, les *Midleſſex*, les *Sydleys*, les *Ethereges*, & toute la troupe des beaux-eſprits, mirent au jour force vaudevilles, qui divertifſoient le public à ſes dépens.

Le chevalier de Grammont les trouva ſpirituels & récréatifs, comme on dit : & dans tous les lieux où ce ſujet étoit traité, voulant produire le ſupplément qu'il y avoit fait : “ C'eſt une choſe ſingulière, diſoit-il, „ que la campagne, qu'on peut appeller la „ potence ou les galeres d'une jeune perſonne, ne ſoit faite en ce pays-ci, que „ pour les malheureuſes & non pour les „ coupables ! La pauvre petite *Cheſterfield*, „ pour quelques lorgnades d'imprudencce, ſe „ voit d'abord trouſſée par un mari fâcheux qui vous la mene paſſer les fêtes „ de Noël dans un château de plaifance à „ cinquante lieues d'ici ; tandis qu'il y en a „ mille qu'on laiſſe dans la liberté de tout „ faire, qui la prennent bien auſſi, & dont „ la conduite enfin mériteroit tous les jours „ vingt coups de bâtons. Je ne nomme per-

„sonne, Dieu m'en garde, mais la *Mid-*
 „*leton*, la *Denam*, les filles de la reine,
 „celles de la duchesse, & cent autres ré-
 „pendent leurs faveurs à droite & à gau-
 „che sans qu'on en souffle. Pour madame
 „de *Shrewsbury*, c'est une bénédiction. Je
 „m'en vais parier qu'elle feroit tous les
 „jours tuer son homme, qu'elle n'en iroit
 „que la tête plus levée. On diroit qu'elle a
 „des indulgences plénieres pour sa conduite.
 „Ils sont trois ou quatre qui portent cha-
 „cun une aune de ses cheveux en brasselets,
 „sans qu'on y trouve à redire. Cependant
 „il sera permis qu'un bourru, comme *Chef-*
 „*terfield*, exerce une tyrannie pareille, &
 „toute nouvelle en ce pays-ci, sur la plus
 „jolie femme d'Angleterre, pour un rien !
 „Je suis son valet. Les précautions n'y font
 „ma foi rien : & souvent une femme qui
 „ne songeroit point à mal si on la laissoit
 „en repos, s'y voit portée par vengeance
 „ou réduite par nécessité ; c'est l'Evangile.
 „Ecoutez ce qu'en dit la sarabande de
 „*Francisco*. „

Jaloux, que sert tout votre effort ?

L'amour est trop fort ;

Et quelque peine

Que l'on prenne,

Elle est vaine,

Quand deux cœurs une fois sont d'accord.

Il faut devant vous

Cacher ce qu'on fait de plus doux.

On contraint ses plus chers desirs,

On prend cent plaisirs.

Mais pour les soins

De cent témoins,

En sercet on n'aime pas moins.

Telles étoient les paroles dont le Chevalier de Grammont passoit pour auteur. La justesse ni le tour n'y brilloient point excessivement ; mais comme elles contenoient quelques vérités qui flattoient le génie de la nation & de ceux qui prenoient les intérêts du beau sexe, toutes les dames les voulerent avoir, pour les apprendre à leurs enfans.

Pendant tout ceci, le duc d'*Yorck* qui ne voyoit plus madame de *Chesterfield*, ne se fit pas de grands efforts pour l'oublier. Son absence avoit pourtant des circonstances bien sensibles pour un homme qui causoit son éloignement ; mais il y a des tempéramens heureux, qui se consolent de tout,

parce qu'ils ne sentent rien vivement. Cependant comme son cœur ne pouvoit demeurer dans l'inutilité, dès qu'il eut oublié la *Chesterfield*, il se ressouvint de ce qu'il avoit aimé devant, & peu s'en fallut que mademoiselle d'*Hamilton* ne lui causât une rechûte de tendresse.

Il y avoit à Londres un Peintre assez renommé pour les portraits. Il s'appelloit *Lely*. La grande quantité de peintures du fameux *Van Dyx*, répandues en Angleterre, l'avoit beaucoup perfectionné. De tous les modernes, c'est celui qui dans le goût de tous ses ouvrages a le mieux imité sa manière, & qui en a le plus approché. La duchesse d'*Yorck* voulut avoir les portraits des plus belles personnes de la cour. *Lely* les peignit. Il en ploya tout son art dans l'exécution. Il ne pouvoit travailler à de plus beaux sujets. Chaque portrait parut un chef-d'œuvre; & celui de mademoiselle d'*Hamilton* parut le plus achevé. *Lely* avoua qu'il y avoit pris plaisir. Le duc d'*Yorck* en eut à le regarder, & se mit à lorgner tout de nouveau l'original. Il n'y avoit rien à faire là pour ses espérances; & dans le même temps

que sa tendresse inutilement réveillée pour elle , alarmoit celle du chevalier de Grammont , la *Denam* s'avisa de remettre sur pied le traité qu'on avoit si mal-à-propos interrompu. Bientôt on en vit la conclusion. Quand les deux parties sont de bonne-foi dans les négociations , on ne perd pas le temps à chicaner. Tout cela alla bien d'un côté ; cependant , je ne fais quelle fatalité mit obstacle aux prétentions de l'autre. Le Duc pressa fort la Duchesse de mettre la *Denam* en possession de cette charge , qui faisoit l'objet de son ambition ; mais comme elle n'étoit pas caution des articles secrets du traité , quoiqu'elle eût paru jusqu'alors commode pour les inconstances , & soumise aux volontés du Duc , il lui parut dur & déshonorant , de recueillir chez elle une rivale qui l'exposeroit à faire un assez triste personnage au milieu de sa cour. Cependant elle se vit sur le point d'y être forcée par autorité , lorsqu'un obstacle beaucoup plus funeste interdit pour jamais à la pauvre *Denam* l'espérance de cette charge fatale , qu'elle briguoit avec empressement.

Le vieux *Denam* , naturellement jaloux ,

le devenoit de plus en plus, & sentoît qu'il avoit raison. Sa femme étoit jeune & belle, lui vieux & dégoûtant. Quelle raison de se flatter que le ciel voulût le dispenser du sort des maris de son âge & de sa figure ? Il se le disoit continuellement ; mais aux complimens qu'on lui fit de tous côtés, sur la charge que madame sa femme alloit avoir auprès de la Duchesse, il se dit tout ce qu'il falloit pour se pendre, s'il en eût eu la fermeté. Le traître aima mieux éprouver son courage contre une autre. Il lui falloit des exemples pour exercer ses ressentimens dans un pays privilégié. Celui de Milord *Chesterfield* ne suffisoit pas pour ce qu'il méditoit : outre qu'il n'avoit pas de maison de campagne, où mener l'infortunée *Denam*. Ainsi, le vieux scélérat lui fit faire un voyage bien plus long, sans sortir de Londres. La mort impitoyable l'enleva du milieu de ses plus cheres espérances, & de ses plus beaux jours.

Comme personne ne douta qu'il ne l'eût empoisonnée, la populace de son quartier tint conseil pour le lapider dès qu'il sortiroit ; mais il se tint renfermé pour pleurer la mort de sa femme, jusqu'à ce que leur fureur

fût appaisée par un enterrement magnifique, dans lequel il fit distribuer au peuple quatre fois plus de vin brûlé qu'on n'en avoit bu dans aucun enterrement en Angleterre.

Pendant que la ville craignoit quelque grand désastre, pour l'expiation de ces funestes effets de la jalousie, *Hamilton* n'étoit pas tout-à-fait si content qu'il s'étoit flatté de l'être après le départ de madame de *Chesterfield*. Il n'avoit consulté que les mouvemens du dépit dans ce qu'il avoit fait. Sa vengeance étoit satisfaite ; mais son amour ne l'étoit pas ; & depuis l'absence de ce qu'il aimoit encore , malgré ses ressentimens, ayant eu le loisir de faire quelques réflexions, qu'une injure récente ne permet jamais d'écouter ; « A quoi bon , disoit-il , m'être si fort pressé de rendre malheureuse une personne , qui tout coupable qu'elle soit , peut seule faire mon bonheur ? Maudite jalousie ! poursuivit-il , plus cruelle encore pour ceux qui tourmentent que pour ceux qui sont tourmentés ! Que m'importe d'avoir arraché la *Chesterfield* aux espérances & aux desirs d'un rival plus heureux , si je ne l'ai pu faire sans m'arracher à ce qu'il y

avoit
pen
Qua
force ,
nettem
me le r
avec un
remplir
nutiles
celle q
ment p
comme
après l'
“ V
que
vous
vous
justi
peu
la d
faire
que
pris
triste
ma
bou

„avoit de plus cher & de plus sensible aux
„penchans de mon cœur? „

Quantité d'autres raisonnemens de cette
force, & tous hors de saison, lui prouvant
nettement, que dans un engagement com-
me le sien, il valoit encore mieux partager
avec un autre que de ne rien avoir, il se
remplissoit l'esprit de vains repentirs & d'i-
nutiles remords, lorsqu'il reçut une lettre de
celle qui les causoit; mais une lettre telle-
ment propre à les augmenter, qu'il se regarda
comme le plus grand scélérat de l'univers
après l'avoir lue. La voici.

“ Vous serez aussi surpris de cette lettre,
„ que je le fus de l'air impitoyable dont
„ vous vîtes mon départ. Je veux croire que
„ vous vous étiez imaginé des raisons, qui
„ justifioient dans votre esprit un procédé si
„ peu convenable. Si vous êtes encore dans
„ la dureté de ces sentimens, ce sera vous
„ faire plaisir, que de vous apprendre ce
„ que je souffre dans la plus affreuse des
„ prisons. Tout ce qu'une campagne a de plus
„ triste dans cette saison, s'offre par-tout à
„ ma vue. Assiégée par d'impénétrables
„ boues, d'une fenêtre je vois des rochers,

„ de l'autre des précipices ; mais de quelque
„ côté que je tourne mes regards dans la
„ maison , j'y rencontre ceux d'un jaloux ,
„ moins supportables encore que les tristes
„ objets qui m'entourent. J'ajouterois
„ aux malheurs de ma vie celui de paroître
„ criminelle aux yeux d'un homme qui
„ devroit m'avoir justifiée contre les appa-
„ rences convaincantes : si par une inno-
„ cence avérée j'étois en droit de me plain-
„ dre , ou de faire des reproches. Mais com-
„ ment se justifier de si loin , & comment
„ se flatter que la description d'un séjour
„ épouvantable ne vous empêchera pas de
„ m'écouter ? Mais êtes-vous digne que je
„ le souhaite ? Ciel ! que je vous haïrois ,
„ si je ne vous aimois à la fureur. Venez
„ donc me voir une seule fois , pour enten-
„ dre ma justification ; & je suis persuadée
„ que si vous me trouvez coupable après cette
„ visite , ce ne sera pas envers vous. Notre
„ argus part demain pour un procès qui le
„ retiendra huit jours à *Chester*. Je ne fais
„ s'il le gagnera ; mais je fais bien qu'il ne
„ tiendra qu'à vous qu'il n'en perde un qui

lui
„ que
Il y
donner
témérai
quoiqu
pas tro
justifier
tent du
demand
Il avo
Chester
voulu s
que per
elle qu
instru
son arm
le secret
d'avoir
poste &
si tend
rien , e
mins , i
A la de
son pos
de peur

„ lui tient pour le moins autant au cœur
„ que celui qu'il va solliciter. „

Il y avoit dans cette lettre de quoi faire donner tête baissée dans une aventure plus téméraire que celle qu'on lui proposoit, quoiqu'elle fût assez gaillarde. Il ne voyoit pas trop bien comment elle feroit pour se justifier ; mais elle l'assuroit qu'il feroit content du voyage , & c'étoit tout ce qu'il demandoit pour lors.

Il avoit une parente auprès de madame de *Chesterfield*. Cette parente qui l'avoit bien voulu suivre dans un exil , étoit entrée quelque peu dans leur confidence. Ce fut par elle qu'il reçut cette lettre , avec toutes les instructions nécessaires sur son départ & sur son arrivée. Dans ces sortes d'expéditions , le secret est nécessaire , du moins avant que d'avoir mis l'aventure à fin. Il prit la poste & partit de nuit , animé d'espérances si tendres & , si flatteuses , qu'en moins de rien , en comparaison du temps & des chemins , il eut fait cinquante mortelles lieues. A la dernière poste , il renvoya discrètement son postillon. Il n'étoit pas encore jour ; & de peur des rochers & des précipices dont

elle avoit fait mention , il marchoit avec assez de prudence pour un homme amoureux.

Il évita donc heureusement tous les mauvais pas , & suivant ses instructions il mit pied à terre à certaine petite cabane , qui joignoit les murs du parc. Le lieu n'étoit pas magnifique ; mais comme il avoit besoin de repos , il ne se soucioit point de voir le jour , & se soucioit encore moins d'en être vu ; c'est pourquoi , s'étant renfermé dans cette retraite obscure , il y dormit d'un profond sommeil jusqu'à la moitié du jour. Comme il sentoit une grande faim à son réveil , il mangea fort & ferme ; & comme c'étoit l'homme de la Cour le plus propre , & que la femme d'Angleterre la plus propre l'attendoit , il passa le reste de la journée à se décroasser & à se faire toutes les préparations que le temps & le lieu permettoient , sans daigner ni mettre la tête un moment dehors , ni faire la moindre question à ses hôtes. Enfin les ordres qu'il attendoit avec impatience arriverent à l'entrée de la nuit , par une espee de grison , qui lui servant de guide , après

avoir e
bues
entrer
d'une
cette p
l'introc
Son gu
ferma ,
On
il sembl
ment c
genoux
encore
troit to
cement
obscur
ce n'éto
toit d'e
ne laiff
caution
gination
foient ,
cruauté
du froi
froidir
siecles

avoir erré pendant une demi-heure dans les
bois d'un parc de vaste étendue, le fit
entrer dans un jardin, où donnoit la porte
d'une salle basse. Il fut posté vis-à-vis de
cette porte par laquelle on devoit bientôt
l'introduire dans des lieux plus agréables.
Son guide lui donna le bon soir. La nuit se
ferma, mais la porte ne s'ouvrit point.

On étoit à la fin de l'hiver; cependant
il sembloit qu'on ne fût qu'au commence-
ment du froid. Il étoit crotté jusques aux
genoux, & sentoît que pour peu qu'il prît
encore l'air dans ce jardin, la gelée met-
troit toute cette crotte à sec. Ce commen-
cement d'une nuit fort âpre & fort
obscur eût été rude pour une autre; mais
ce n'étoit rien pour un homme qui se flat-
toit d'en passer si délicieusement la fin. Il
ne laissa pas de s'étonner de tant de pré-
cautions dans l'absence du mari. Son ima-
gination, que mille tendres idées réchauf-
foient, le soutint quelque temps contre les
cruautés de l'impatience & contre les rigueurs
du froid; mais il la sentit petit à petit re-
froidir; & deux heures qui lui parurent deux
siècles s'étant passées sans qu'on lui donnât

le moindre signe de vie , ni de la porte ni des fenêtres , il se mit à faire quelques raisonnemens en lui-même sur l'état présent de ses affaires , & sur le parti qu'il y avoit à prendre dans cette conjoncture : “ Si nous
 „ frappons à cette maudite porte , disoit-il ; car encore est-il plus honorable ,
 „ le malheur m'en veut , de périr dans la
 „ maison , que de mourir de froid dans
 „ le jardin. Il est vrai , reprenoit-il , que ce
 „ parti peut exposer une personne , que quel-
 „ que accident imprévu met peut-être à
 „ l'heure qu'il est encore plus au désespoir
 „ que moi. „ Cette pensée le munit de tout ce qu'il pouvoit avoir de patience & de fermeté contre les ennemis qui le combattoient. Il se mit à se promener à grands pas , résolu d'attendre le plus long-temps qu'il seroit possible , sans en mourir , la fin d'une aventure qui commençoit si tristement. Tout cela fut inutile , & quelque mouvement qu'il se donnât , enveloppé d'un gros manteau , l'engourdissement commençoit à le saisir de tous côtés , & le froid dominoit en dépit de tout ce que les empresse-
 mens de l'amour ont de plus vif. Le

jour

four
 nuit
 form
 celée
 put l
 merv

Il
 son p
 avent
 roisso
 Mais

Cheste
 quiétu
 que s
 revenu

voit s
 toit m
 s'oppo
 des bo

» Mais
 » dans
 » trouv
 » moir
 » voit
 » savoit à
 ni que

To

four n'étoit pas loin ; & dans l'état où la nuit l'avoit mis , jugeant que ce seroit désormais inutilement que cette porte enforcée s'ouvreroit , il regagna du mieux qu'il put l'endroit d'où il étoit parti pour cette merveilleuse expédition.

Il fallut tous les fagots de la petite maison pour le dégeler. Plus il songeoit à son aventure , plus les circonstances lui en paroissoient bizarres & incompréhensibles. Mais loin de s'en prendre à la charmante *Chesterfield* , il avoit mille différentes inquiétudes pour elle. Tantôt il s'imaginait que son mari pouvoit être inopinément revenu : tantôt que quelque mal subit l'avoit saisie ; enfin que quelque obstacle s'étoit malheureusement mis à la traverse pour s'opposer à son bonheur , justement au fort des bonnes intentions qu'on avoit pour lui. « Mais , disoit-il , pourquoi m'avoir oublié dans ce maudit jardin ? Quoi ! ne pas trouver un petit moment pour me faire au moins quelque signe , puisqu'on ne pouvoit ni me parler , ni me recevoir ? » Il ne savoit à laquelle de ces conjectures s'en tenir , ni que répondre aux questions qu'il s'étoit

faites : mais comme il se flatta que tout iroit mieux la nuit suivante , après avoir fait vœu de ne plus remettre le pied dans ce mal-encontreux jardin , il ordonna qu'on l'avertît d'abord qu'on demanderoit à lui parler , se coucha dans le plus méchant lit du monde , & ne laissa pas de s'endormir , comme il l'eût fait dans le meilleur. Il avoit compté de n'être réveillé que par quelque lettre , ou quelque message de madame de *Chesterfield* : mais il n'avoit pas dormi deux heures, qu'il le fut par un grand bruit de cors & de chiens. La chaumière qui lui servoit de retraite , touchoit , comme nous l'avons dit , les murailles du parc. Il appella son hôte pour savoir un peu que diable c'étoit que cette chasse , qui sembloit être au milieu de sa chambre , tant le bruit augmentoit en approchant. On lui dit , que c'étoit Monseigneur qui couroit le lievre dans son parc. Quel Monseigneur ? dit-il tout étonné. Monseigneur le comte de *Chesterfield* , répondit le paysan. Il fut si frappé de cette nouvelle , que dans sa première surprise , il mit la tête sous les couvertures , croyant déjà le voir entrer avec

tous ses chiens. Mais dès qu'il fut un peu revenu de son étonnement, il se mit à maudire les caprices de la fortune, ne doutant pas que le retour inopiné d'un jaloux importun, n'eût causé toutes les tribulations de la nuit précédente.

Il n'y eut plus moyen de se rendormir après une telle alarme. Il se leva, pour repasser dans son esprit tous les stratagemes qu'on a coutume d'employer pour tromper, ou pour éloigner un vilain mari, qui s'avisait de négliger son procès pour obléder sa femme. Il achevoit de s'habiller & commençoit à questionner son hôte, lorsque le même grison, qui l'avoit conduit au jardin, lui rendit une lettre, & disparut sans attendre la réponse. Cette lettre étoit de sa parente : & voici ce qu'elle contenoit.

“ Je suis au désespoir d'avoir innocemment contribué à vous attirer dans un lieu où l'on ne vous fait venir que pour se moquer de vous. Je m'étois opposée au projet de ce voyage, quoique je fusse persuadée que sa tendresse seule y eût part : mais elle vient de m'en défabuser. Elle triomphe dans le tour qu'elle vous a

„ joué. Non-seulement son mari n'a bougé
„ d'ici : mais il y reste par complaisance.
„ Il la traite le mieux du monde ; & c'est
„ dans leur raccommodement , qu'elle a su
„ que vous lui aviez conseillé de la mener à
„ la campagne. Elle en a conçu tant de
„ dépit & d'aversion pour vous , que de la
„ maniere dont elle m'en vient de parler ,
„ ses ressentimens ne sont pas encore satis-
„ faits. Consolez-vous de la haine d'une
„ créature dont le cœur ne méritoit pas
„ votre tendresse. Partez : un plus long sé-
„ jour ici ne feroit que vous attirer quel-
„ que nouvelle disgrâce. Je n'y resterai pas
„ long-tems : je la connois , dieu merci. Je
„ ne me repens pas de la compassion que
„ j'en ai d'abord eue : mais je suis dégoûtée
„ d'un commerce qui ne convient guere à
„ mon humeur „.

L'étonnement , la honte , le dépit & la
fureur , s'emparerent de son cœur après cette
lecture. Les menaces ensuite , les invectives
& les desirs de vengeance , exciterent tour-
à-tour son aigreur & ses ressentimens : mais
après y avoir bien pensé , tout cela se ré-
duisit à prendre doucement son petit cheval

de poste, pour remporter à Londres un bon rhume par-dessus les desirs & les rendre empressements qu'il en avoit apportés. Il s'éloigna de ces perfides lieux avec un peu plus de vitesse qu'il n'y étoit arrivé, quoiqu'il n'eût pas à beaucoup près la tête remplie d'aussi agréables pensées. Cependant, quand il se crut hors de portée de rencontrer mylord *Chesterfield* & sa chasse, il voulut un peu se retourner, pour avoir au moins le plaisir de voir la prison où cette méchante bête étoit renfermée : mais il fut bien surpris de voir une très-belle maison, située sur le bord d'une rivière, au milieu d'une campagne la plus agréable & la plus riante qu'on pût voir. Au diable le précipice ou le rocher qu'il y vit. Ils n'étoient que dans la lettre de la perfide. Nouveau sujet de ressentiment & de confusion pour un homme qui s'étoit cru savant dans les ruses aussi bien que dans les foiblesses du beau sexe, & se voyoit la dupe d'une coquette, qui se raccommodoit avec un époux pour se venger d'un amant.

Il regagna la bonne ville, prêt à soutenir contre tous, qu'il faut être de bon naturel

pour se fier à la tendresse d'une femme qui nous a déjà trompés : mais qu'il faut être fou pour courir après.

Comme cette aventure n'avoit pas beaucoup de beaux endroits pour lui , le voyage & ses circonstances furent supprimés autant qu'il lui fut possible : mais comme on peut croire que la *Chesterfield* n'en garda pas le secret , le roi l'apprit ; & lui en ayant fait son compliment, il voulut un ample détail de cette expédition. Le chevalier de Grammont étoit présent à ce récit ; & n'ayant que fort peu déclamé contre la trahison qu'on lui avoit faite : “ Si elle a eu tort , dit-il , de
,, pousser la chose si loin , vous avez eu
,, tort aussi de revenir sur vos pas comme
,, un étourdi. Je m'en vais parier cent pistoles , qu'elle s'est repentie plus d'une fois
,, d'un ressentiment que vous méritiez assez
,, pour le tour que vous lui aviez joué. Les
,, femmes aiment la vengeance : mais elles
,, ne tiennent pas toujours leur colere ; & si
,, vous eussiez resté dans le voisinage jusqu'à
,, lendemain , je veux avoir les bras cassés
,, si on ne vous eût fait amende honorable
,, pour l'affront de la première nuit », Ha

milton n'en tomba pas d'accord. Le chevalier de Grammont voulut soutenir sa these par un exemple; & s'adressant au Roi : " Sire ,
», dit-il; votre majesté peut avoir connu
», *Marion de l'Orme*. La créature de France
», qui avoit le plus de charmes étoit celle-
», là. Quoiqu'elle eût de l'esprit comme les
», anges, elle étoit capricieuse comme un
», diable. Cette princesse m'ayant donné un
», rendez-vous, s'étoit avisée de me l'ôter
», pour le donner à un autre. Elle m'écrivit
», le plus joli billet du monde, tout rempli
», du désespoir où elle étoit d'un mal de tête,
», qui l'obligeoit à garder le lit, & qui la
», privoit du plaisir de me voir jusqu'au len-
», demain ». Ce mal de tête soudainement
arrivé, me parut suspect, & ne doutant point
que ce ne fût une défaite : oh parbleu, ma-
dame la coquette, dis-je en moi-même, si
vous ne jouissez pas du plaisir de me voir
aujourd'hui, vous ne jouirez pas de celui
d'en voir un autre.

" Voilà tous mes grifons en campagne,
», dont les uns battoient l'estrade autour de
», sa maison, tandis que les autres assié-
», geoient sa porte. Un de ces derniers me

„ vint dire que personne n'étoit entré chez
„ elle de toute l'après-midi : mais qu'un pe-
„ tit laquais en étoit sorti sur la brune ;
„ qu'il l'avoit suivi jusques dans la rue
„ Saint-Antoine , où ce laquais en avoit ren-
„ contré un autre , auquel il avoit dit seule-
„ ment un mot ou deux. Il ne m'en fallut
„ pas davantage pour me confirmer dans mes
„ soupçons , & pour former le dessein d'être
„ de la partie , ou bien de la rompre.

„ Comme il y avoit fort loin du baigneur
„ où je logeois , jusques au fond du Marais ,
„ dès que la nuit fut venue , je montai à
„ cheval sans vouloir qu'on me suivît. Dès
„ que j'eus gagné la Place-Royale , le grison
„ en sentinelle m'assura qu'il n'étoit encore
„ entré personne chez mademoiselle de
„ l'Orme. Je poussai vers la rue Saint-An-
„ toine ; & justement , comme je sortois
„ de la Place-Royale , j'y vis entrer un
„ homme à pied , qui se cachoit de moi
„ tant qu'il pouvoit : mais il eut beau faire ,
„ je le reconnus. C'étoit le duc de Brissac.
„ Je ne doutai point que ce ne fût le rival
„ de cette nuit. Je m'approchai donc de
„ lui , faisant semblant de douter si je ne

„ me

„ l
„ t
mo
faff
j'ai
che
ce r
fera
teau
mon
tout
use
la ch
atten
chev
servi
d'ent
me
la po
d'abo
velop
prit p
m'eût
je n'e
cham
un lit
To

„ me trompois point , en mettant pied à terre d'un air fort empressé ». *Brissac*, mon ami , lui dis-je , il faut que tu me fasses un plaisir de la dernière importance : j'ai un rendez-vous , pour la première fois , chez une personne à quatre pas d'ici. Comme ce n'est que pour prendre des mesures , je n'y serai pas long - tems. Prête-moi ton manteau , si tu m'aimes , & promene un peu mon cheval , en attendant mon retour. Sur-tout , ne t'éloigne-pas d'ici. Tu vois que j'en use librement : mais c'est comme tu fais , à la charge d'autant. Je pris son manteau sans attendre sa réponse. Il prit la bride de mon cheval , & me conduisit de l'œil. Cela ne lui servit de rien ; car après avoir fait semblant d'entrer dans une porte vis-à-vis de lui , je me coulai par-dessous les arcades jusqu'à la porte de la nymphe *de l'Orme*. On l'ouvrit d'abord que j'eus frappé. J'étois si bien enveloppé du manteau *de Brissac* , qu'on me prit pour lui. La porte se referma sans qu'on m'eût fait la moindre question ; & comme je n'en avois point à faire , je fus droit à la chambre de la demoiselle. Je la trouvai sur un lit de repos , dans le déshabillé le plus

galant & le plus agréable du monde. Jamais elle n'avoit été si belle, ni si surprise; & la voyant toute interdite: Qu'est-ce, ma belle? lui dis-je. Il me paroît que voilà une petite mi-graine bien parée. Le mal de tête est apparemment passé. Point du tout, dit-elle, je n'en puis plus: & vous me ferez plaisir de vous en aller, & de me laisser mettre au lit. Pour vous laisser mettre au lit, oui, lui dis-je: mais pour m'en aller, non, ma petite infante. Le chevalier de Grammont n'est pas un sot; on ne se pare pas avec tant de soin pour rien. Vous verrez pourtant que c'est pour rien, me dit-elle: car assurément il n'en fera pas autre chose pour vous. Quoi! dis-je, après m'avoir promis un rendez-vous... Eh bien, me dit-elle brusquement, quand je vous en aurois promis cinquante, c'est à moi de les tenir, si je veux; & à vous de vous en passer, si je ne le veux pas. Cela seroit bon, lui dis-je, si ce n'étoit pour le donner à un autre. Elle, aussi fière que celles qui ont le plus d'innocence, & aussi prompte que celles qui en ont le moins, s'emporta sur un soupçon qui lui donnoit plus de chagrin que de confusion; & voyant qu'elle

monter sur ses grands chevaux : mademoiselle, lui dis-je, ne le prenons-pas, s'il vous plaît, sur ce ton. Je fais ce qui vous inquiète. Vous avez peur que *Brissac* ne me trouve avec vous : mais ayez sur cela l'esprit en repos. Je l'ai rencontré près de chez vous, & dieu merci, j'ai mis bon ordre qu'il ne vous rende pas sitôt visite. Je lui dis cela d'un air un peu tragique. Elle en parut troublée d'abord, & me regardant avec surprise : "Que voulez-vous donc dire du duc de", *Brissac*? me dit-elle. Je veux dire, répondis-je, qu'il est au bout de la rue qui promène mon cheval ; & si vous ne voulez-pas m'en croire, vous n'avez qu'à y envoyer un de vos gens, ou voir son manteau, que je viens de laisser dans votre anti-chambre. Voilà l'éclat de rire qui la prend au fort de son étonnement ; & me jettant les bras au cou : mon chevalier, me dit-elle, je n'y saurois plus tenir ; tu es trop aimable & trop extraordinaire pour ne te pas tout pardonner. Je lui racontai comme la chose s'étoit passée. Elle en pensa mourir de rire ; & nous étant séparés fort bons amis, elle m'assura

„ que mon rival n'avoit qu'à promener
„ des chevaux tant qu'il lui plairoit , qu'il
„ ne mettroit de la nuit le pied chez elle.
„ Je le trouvai fidèlement dans l'endroit
„ où je l'avois laissé. Je lui fis mille excuses
„ de l'avoir fait attendre si long - tems ,
„ & mille remercîmens de sa complaisance.
„ Il me dit que je me moquois ; que ces
„ complimens ne se faisoient point entre
„ amis ; & pour me convaincre qu'il m'a-
„ voit rendu ce petit service de bon cœur ,
„ il voulut à toute force tenir la tête de
„ mon cheval , tandis que j'y remontois.
„ Je lui donnai bien le bon soir , en lui ren-
„ dant son manteau , & je me rendis chez
„ mon baigneur , également content de la
„ maîtresse & du rival. Voilà , poursuivit-
„ il , comme il ne faut qu'un peu de pa-
„ tience & d'adresse pour désarmer la colere
„ des belles , & pour mettre jusqu'à leurs
„ supercheries à profit ».

Il avoit beau divertir par ses récits , inf-
truire par ses exemples , & ne paroître à la
cour que pour y répandre la joie universelle ,
il y avoit long-tems qu'il étoit trop le seul
étranger à la mode. La fortune jalouse de la

justi
que
lui s
sion
terre
plus
rens
dispo
Ils
ce qu
robe &
Flama
la con
sident
obéissa
Comm
ce qu'il
talens é
Tambon
ses espé
ne lui
air & pa
qu'on lu
Ils éto
lement d
quoi, da

justice qu'on rend au mérite, & qui veut que les félicités dépendent de ses caprices, lui suscita deux compéteurs dans la possession où il étoit de charmer toute l'Angleterre ; & ces compéteurs étoient d'autant plus dangereux , que le bruit de leurs différens mérites étoit arrivé devant eux , pour disposer les suffrages de la cour en leur faveur.

Ils venoient faire voir en leurs personnes ce qu'il y avoit de plus accompli dans la robe & dans l'épée : l'un étoit le marquis de *Flamarin* , triste objet des tristes élégies de la comtesse de la *Suze* ; l'autre étoit le président *Tambonneau* , très-humble & très-obéissant serviteur & berger de la belle *Luine*. Comme ils arriverent ensemble , ils firent ce qu'ils purent pour briller de concert. Leurs talens étoient aussi différens que leurs figures. *Tambonneau* , passablement laid , fondeoit ses espérances sur beaucoup d'esprit qu'on ne lui trouva pas ; & *Flamarin* , par son air & par sa taille , briguoit une admiration qu'on lui refusoit tout net.

Ils étoient convenus de se prêter mutuellement du secours pour y réussir. C'est pourquoi, dans leurs premières visites , l'un re-

présentoit , & l'autre portoit la parole. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils ne trouvassent les dames en Angleterre du goût de celles qui rendoient leurs noms fameux en France. La rhétorique de l'un ne fit que blanchir auprès du beau sexe , & la bonne mine de l'autre ne le distingua que pour le menuet , dont il fut l'introduit en Angleterre , & qu'il dansoit avec assez de succès. On étoit trop accoutumé dans cette cour à l'esprit de *Saint-Evremont* , & aux agrémens naturels & singuliers de son héros , pour être séduit par les apparences. Cependant comme les Anglois en général ont une espece de penchant pour ce qui sent le gladiateur , on fit grace à *Flamarin* en faveur d'un duel , qui , le chassant de son pays , lui servoit de recommandation chez eux.

Mademoiselle d'*Hamilton* eut d'abord l'honneur d'être distinguée par *Tambonneau*. Il crut qu'elle avoit tout l'esprit qu'il falloit pour démêler la délicatesse du sien ; & charmé de voir qu'il n'y avoit rien de perdu dans sa conversation , ni pour le tour , ni pour l'expression , ni pour la finesse des pensées , il lui faisoit souvent la grace de

causer avec elle ; & peut-être ne se fût-il jamais apperçu qu'il l'ennuyoit , si , s'en tenant à cet étalage d'éloquence , il ne se fût mis en tête d'affaillir son cœur. C'étoit un peu trop pour la complaisance de mademoiselle d'*Hamilton* , qui croyoit n'en avoir déjà que trop eu pour les figures de son discours. On le pria de faire ailleurs l'essai de ses fleurettes séduisantes , & de ne pas perdre le mérite de sa première constance , par une infidélité qui seroit très-inutile.

Il suivit ce conseil en homme sage & docile ; & quelque tems après retournant aux pieds de ses premières habitudes en France , il se mit à faire provision de politique , pour ses négociations importantes , auxquelles il s'est vu depuis employé.

Ce ne fut qu'après son départ , que le chevalier de Grammont fut informé de la déclaration galante qu'il avoit faite. La confiance n'en valoit pas la peine : cependant cela ne laissa pas de lui sauver quelque peu de ridicule avant son départ. Son collègue *Flamarin* , dénué de ce support , s'aperçut qu'il ne feroit plus en Angleterre les progrès qu'il avoit espérés de l'amour & de la for-

tune. Mais milord *Falmouth*, toujours attentif à la gloire de son maître pour les secours des illustres affligés, pourvut à sa subsistance, & madame de *Southask* à ses plaisirs. Il eut une pension du roi, & d'elle tout ce qu'il voulut; trop heureux qu'elle n'eût plus de présens à lui faire que celui de son cœur.

Ce fut en ce tems-là que *Talbot*, dont on a fait mention, & qu'on a vu depuis duc de *Tirconel*, devint amoureux de mademoiselle d'*Hamilton*. Il n'y avoit point à la cour d'homme de meilleur air. Il n'étoit que cadet d'une maison, à la vérité, fort ancienne, mais considérable par l'éclat ou les biens. Cependant quelque distrait qu'il fût d'ailleurs, comme il étoit appliqué à sa fortune; qu'il étoit bien avant dans la faveur du duc d'*Yorck*; qu'il avoit mis cette faveur à profit, & que la fortune lui avoit été favorable au jeu, il avoit si bien fait, qu'il se voyoit en possession de quarante mille livres de rente en fonds de terre. Il s'offrit à mademoiselle d'*Hamilton* avec cet établissement, & des espérances presque certaines d'être pair du royaume, par le crédit de son

maître
crific
portr
curio
pour
de so
Ce
& le
tant p
cœur
amou
rebut
de m
froide
cela,
la ma
de la
seur d
pele n
ordre
qu'on
diverti
de dir
de bon
Dan
mont

maître ; & par-dessus tout cela , tant de sacrifices qu'il lui plairoit , des lettres , des portraits & des cheveux de la *Schrewsbury* ; curiosités qui véritablement ne sont comptées pour rien en ménage , mais qui faisoient foi de son mérite en amour.

Cette concurrence n'étoit pas à mépriser , & le chevalier de Grammont la jugea d'autant plus dangereuse pour les intérêts de son cœur , qu'il voyoit *Talbot* passionnément amoureux ; qu'il n'étoit pas homme à se rebuter pour un refus ; qu'il n'étoit pas fait de maniere à s'attirer du mépris ou des froideurs pour ses empressements , & qu'outre cela , ses freres commençoient à fréquenter la maison. De ses freres , l'un étoit aumônier de la reine , jésuite intrigant , & grand faiseur de mariages : l'autre étoit ce qu'on appelle moine séculier , qui n'avoit de son ordre que le libertinage & la réputation qu'on leur attribue ; du reste , libre par-tout , divertissant par rencontre , mais en possession de dire des vérités offensantes & de rendre de bons offices.

Dans les réflexions du chevalier de Grammont sur toutes ces choses , il y avoit de

quoï donner de l'inquiétude. Le peu de disposition que témoignoit mademoiselle d'*Hamilton* pour les prétentions de ce rival, n'étoit pas capable de le rassurer. Elle ne pouvoit répondre que de ses intentions, & dépendoit absolument de celles de ses parens. Mais la fortune, qui sembloit l'avoir pris sous sa protection en Angleterre, le délivra de ces nouvelles inquiétudes.

Talbot s'étoit dès long-tems porté pour patron des Irlandois opprimés. Ce zele pour sa nation étoit fort louable ; mais il n'étoit pas tout-à-fait désintéressé. De tous ceux que son crédit avoit rétablis dans une partie de leurs biens, il avoit écorné quelque petite chose ; mais comme chacun y trouvoit son compte, personne n'y trouvoit à redire. Cependant comme il est difficile de se contenir quand la fortune ou la faveur se mêle de tout ce qu'on entreprend, il y eut quelques airs d'indépendance dans son procédé, qui choquerent l'autorité du duc d'*Ormond*, pour lors vice-roi d'Irlande. Il lui fit connaître, avec assez de hauteur, qu'il n'en étoit pas content. Il y avoit assurément quelque différence entre le crédit & le rang de

l'un
pour
rence
moin
trouv
propo
venoi
de pa
voya
fait t
duc d
fit bea
n'eût
ce dé
famill
ter au
Il f
défaire
son co
cette l
affaires
présenc
que fa
milton
bloit e
près ce

l'un & de l'autre. Le parti le plus prudent pour *Talbot* étoit la soumission & les déférences ; mais comme ce parti lui parut le moins généreux , il fit le fier , & ne s'en trouva pas bien : car s'étant emporté mal-à-propos à quelques discours qu'il ne lui convenoit pas de tenir , ni au duc d'*Ormond* de pardonner , on le mit à la tour , d'où voyant bien qu'il ne sortiroit pas qu'il n'eût fait toutes les soumissions qu'il falloit au duc d'*Ormond* , il y employa ses amis , & fit beaucoup plus pour sortir de ce pas , qu'il n'eût fallu pour s'en garantir. Il perdit , par ce démêlé , tout espoir d'entrer dans une famille , qui n'avoit garde après cela d'écouter aucune proposition de sa part.

Il fallut un peu prendre sur lui , pour se défaire d'une passion qui avoit fait , dans son cœur , beaucoup plus de progrès que cette brouillerie n'avoit fait de bien à ses affaires. Il crut qu'elles avoient besoin de sa présence en Irlande , & qu'il n'avoit plus que faire de celle de mademoiselle d'*Hamilton* pour oublier une tendresse qui troubloit encore son repos. Son départ suivit de près cette résolution.

Il étoit gros joueur , & raisonnablement distrait : le chevalier de Grammont lui avoit gagné trois ou quatre cents guinées la veille de son emprisonnement. Cette aventure lui avoit ôté de la tête l'exaétitude de payer dès le lendemain , selon sa coutume ; & cela lui étoit tellement sorti de l'esprit , qu'il ne s'en souvint pas après qu'il fut en liberté. Le chevalier de Grammont , qui le voyoit partir sans lui donner le moindre signe de vie sur sa dette , crut qu'il falloit lui souhaiter un bon voyage ; & l'ayant rencontré chez le roi , comme il venoit d'en prendre congé : „ *Talbot* , lui dit-il , si vous avez „ besoin de mes services ici pendant votre „ absence , vous n'avez qu'à dire. Vous „ savez que le vieux *Roussel* a laissé son „ neveu pour solliciter ses intérêts auprès „ de mademoiselle d'*Hamilton*. Si vous voulez „ lez , je prendrai soin des vôtres. Adieu , „ bon voyage. N'allez pas tomber malade „ par les chemins ; mais si cela vous arrivoit , „ souvenez-vous de moi dans votre testament. „ *Talbot* , que ce compliment fit d'abord souvenir de la dette , en fit un grand éclat de rire , & lui dit en l'embrassant :

Mo
gré
que j
envo
Le
de ce
moire
sur le
tems
Ce M
Fax ,
l'hom
réglé.
petit h
volont
mais q
pere qu
duite ,
fant. L
gagné n
rivoient
& qu'il
blement
un bille
voici.

Mon cher Chevalier , je vous fais si bon gré de l'offre que vous venez de me faire , que je vous laisse ma maîtresse , & vais vous envoyer votre argent.

Le chevalier de Grammont étoit tout plein de ces façons honnêtes de rafraîchir la mémoire de ceux qui l'avoient un peu tardive sur le paiement. Voici comme il s'y prit longtemps après , au sujet de Mylord *Conwalis*. Ce Mylord *Conwalis* avoit épousé la fille de *Fax* , Trésorier de la Maison du Roi , l'homme d'Angleterre le plus riche & le plus réglé. Son beau-fils , au contraire , étoit un petit hanneton , grand dissipateur , qui jouoit volontiers , qui perdoit tant qu'on vouloit ; mais qui ne payoit pas de même. Son beau-pere qui n'avoit garde d'approuver sa conduite , ne laissoit pas de payer en la redressant. Le chevalier de Grammont lui avoit gagné mille ou douze cents guinées qui n'arrivoient point , quoiqu'il fût sur son départ , & qu'il eût pris congé de *Conwalis* préféablement aux autres : cela l'obligea d'écrire un billet que l'on trouva laconique. Le voici.

Milord ,

*Souvenez-vous du comte de Grammont ;
& n'oubliez pas le chevalier Fax.*

Pour en revenir à *Talbot* , il partit plus touché que ne le paroît un homme qui fait présent de sa Maîtresse. Son séjour en Irlande, ni le soin de ses affaires , ne le guérèrent pas tout-à-fait ; & s'il se trouva dégagé des fers de Mademoiselle d'*Hamilton* à son retour, ce ne fut que pour en prendre d'autres. Le changement qu'il trouva dans l'une & dans l'autre Cour causa le sien. Disons comment.

Nous n'avons parlé des filles de la Reine jusqu'à présent , que pour faire mention de Mademoiselle *Stuart* & de Mademoiselle de *Warmestré*. Les autres étoient Mademoiselle *Balantin* , Mademoiselle de la *Garde* , & Mademoiselle *Bardou* , toutes filles d'honneur , comme il plaisoit à Dieu.

La *Balantin* n'avoit point de beauté. C'étoit une bonne créature , à qui l'embonpoint & quelque fraîcheur tenoient lieu de mérite & qui n'ayant pas l'esprit d'être coquette dans les formes , faisoit tout de son mieux

pou
fan
moi
avo
prem
s'ent
& l'a
au ra
fût qu
en cor
foncti
On
une au
la laide
voit y
pour da
sur la fi
d'effron
que Sar
Cour. Il
tout cela
Comm
que rare
comptoit
presqu'en
tures. Voi

pour contenter le monde par sa complaisance. Mademoiselle *de la Garde* & Mademoiselle *Bardou*, toutes deux Françaises, avoient été placées par la Reine Mere. La premiere étoit une petite Mauricaude qui s'entremettoit des affaires de ses Compagnes; & l'autre vouloit à toute force être admise au rang des filles d'honneur, quoiqu'elle ne fût que logée parmi les autres, & qu'on lui en contestât à tous momens les titres & les fonctions.

On ne pouvoit guere être plus laide, avec une aussi jolie taille : mais en récompense, sa laideur étoit rehaussée par tout ce qui pouvoit y donner de l'éclat. On se servoit d'elle pour danser avec *Flamarin* : & quelquefois sur la fin d'un bal, armée de castagnettes & d'effronterie, elle se mettoit à danser quelque Sarabande figurée, qui faisoit rire la Cour. Il faut maintenant voir ce que devint tout cela.

Comme Mademoiselle *Stuart* ne servoit que rarement auprès de la Reine, on ne comptoit plus sur elle. Les autres défilèrent presqu'en même tems, par différentes aventures. Voici celle de Mademoiselle *Warmes-*

tré, dont on a dit quelque chose au sujet du chevalier de Grammont.

Mylord *Taffé*, fils aîné du Comte de *Carlingford*, s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle; & la *Warmestré*, non-seulement s'imagina qu'il étoit vrai, mais elle compta qu'il ne manqueroit pas de l'épouser à la première occasion; & en attendant, elle crut qu'il falloit le recevoir tout de son mieux. Il avoit fait confidence de ses affaires au Duc de *Richemont*. Ils s'aimoient beaucoup: mais ils aimoient encore plus le vin. Le duc de *Richemont*, malgré sa naissance, ne brilloit que médiocrement à la Cour; & le Roi le confidéroit encore moins que ne faisoient les courtisans. Ce fut apparemment pour se mettre mieux dans son esprit, qu'il s'avisa de devenir amoureux de Mademoiselle *Stewart*. La confidence fut mutuelle entre *Taffé* & lui, sur leurs engagemens. Voici les mesures qu'ils prirent pour leur conduite. La petite *La Garde* fut chargée de dire à mademoiselle *Stewart*, que ce duc de *Richemont* mourroit d'amour pour elle; & que toutes les fois qu'il la lorgnoit en public, cela vouloit dire

qu'il

C'étoit
Tome

qu'il étoit tout prêt à l'épouser , dès qu'elle en auroit le loisir.

Taffé n'eut point de commission à donner pour mademoiselle *Warmestré* à la petite ambassadrice. Tout étoit réglé de ce côté-là : mais elle fut chargée de ménager certaines facilités qui manquoient encore à la liberté de leur commerce : comme par exemple , de la voir à toute heure du jour & de la nuit chez elle. Cela paroissoit difficile : mais on en vint à bout.

La gouvernante des filles , qui pour toutes choses au monde n'auroit voulu faire la commode qu'en tout bien & tout honneur , consentit qu'on souperoit tant qu'on voudroit chez mademoiselle *Warmestré* , pourvu que ce fût à bonne intention , & qu'elle fût de la partie. La bonne Dame aimoit les huîtres vertes , & ne haïssoit pas le vin d'espagne. Elle trouvoit donc à coup sûr dans chacun de ces repas deux barils d'huîtres : l'un pour manger avec la compagnie , & l'autre pour emporter : & dès qu'elle avoit pris sa dose de vin , elle prenoit congé de l'assemblée.

C'étoit à-peu-près du tems que monsieur

le chevalier de Grammont avoit jetté les yeux sur elle qu'on menoit ce petit train de vie , dans sa chambre. Dieu fait les pâtés de jambon , les bouteilles de vin , & les autres provisions de sa libéralité , qui s'y consommoient !

Au milieu de ces bombances nocturnes , & de cet innocent commerce , un parent de *Killegrew* vint solliciter un procès à Londres. Il le gagna : mais y pensa perdre l'esprit.

C'étoit un gentilhomme de campagne , veuf depuis six mois , & possesseur de quinze à seize mille livres de rente. Le pauvre homme , qui n'avoit que faire à la cour , y fut voir son cousin *Killegrew* , qui n'avoit que faire de sa visite. Il y vit mademoiselle *Warmestré* : & dès cette première vue en devint amoureux. Cela ne fit qu'augmenter : si bien que n'ayant plus de repos ni le jour , ni la nuit , il falloit avoir recours aux remèdes extrêmes ; c'est-à-dire qu'un beau-matin , il fut trouver son cousin *Killegrew* , lui conta sa chance , & le pria bien instamment de demander mademoiselle *Warmestré* en mariage de sa part.

Killegrew pensa tomber de son haut, en apprenant son dessein. Il ne pouvoit cesser d'admirer quelle créature, entre toutes celles de Londres, il s'étoit fourrée dans la tête, pour en faire sa femme. Il fut quelque tems sans le vouloir croire : mais quand il vit que c'étoit tout de bon, il se mit à lui faire le dénombrement des dangers & des inconvéniens qu'il y avoit dans une entreprise si téméraire. Il lui dit qu'une fille élevée à la cour étoit un terrible meuble pour la campagne; que ce seroit en troubler le repos par tous les vacarmes de l'enfer, que de l'y mener malgré qu'elle en eût : que s'il consentoit à ne l'y pas mener, il n'avoit qu'à faire un petit calcul de ce qu'il faudroit en équipage, en table, en habits, & en frais de jeu, pour l'entretenir à Londres, mais selon ses caprices; qu'il n'avoit qu'à supputer ensuite combien lui dureroient ses quinze mille livres de rente.

L'autre avoit déjà supputé tout cela : mais trouvant sa raison moins pressante que son amour, il demeura ferme dans sa résolution : & *Killegrew* cédant à ses importunités, fut offrir son cousin pieds & poings.

liés à la victorieuse *Warmestré*. Comme il n'avoit rien tant appréhendé qu'une complaisance de sa part, rien ne l'étonna tant que le mépris avec lequel elle reçut sa proposition. La hauteur avec laquelle elle le refusa, lui fit croire qu'elle étoit bien sûre de son fait avec Mylord *Taffé*; & lui fit admirer tout de nouveau comment cette Princesse avoit pu trouver deux hommes d'humeur à l'épouser. Il se pressa d'annoncer ce refus, avec toutes ses circonstances les plus offensantes, comme la nouvelle la plus fatale qu'il pût apprendre à son cousin: mais son cousin ne se le tint pas pour dit. Il s'imagina que *Killegrew* lui déguisoit la vérité, par les raisons qu'il lui avoit déjà exposées; & n'osant plus lui en parler, il prit la résolution de la voir lui-même. Il réveilla tout son courage pour cette entreprise; & médita son compliment: mais dès qu'il eut ouvert la bouche pour le faire, elle lui dit qu'il auroit pu s'épargner la peine de venir dans sa chambre pour lui parler d'une sotte affaire, dont elle avoit donné la réponse à *Killegrew*; qu'elle n'en avoit ni n'en auroit de sa vie d'autre à lui faire. Cela fut dit avec toute la

dureté dont on accompagne les refus qu'on fait aux importuns.

Il en fut plus affligé qu'il n'en fut confus. Tout lui devint odieux dans Londres, & lui-même plus que tout le reste. Il en partit sans voir son cousin, regagna sa maison de campagne; & croyant qu'il lui feroit impossible de vivre sans l'inhumaine, il résolut de faire son possible pour mourir.

Mais tandis que pour vaquer à sa douleur, il s'étoit soustrait au commerce des chiens & des chevaux; c'est-à-dire qu'il renonçoit aux plus chères délices d'un gentilhomme de campagne, la dédaigneuse *Warmestré*, surprise apparemment pour avoir mal compté, prit la liberté d'accoucher au beau milieu de la Cour.

Une aventure si publique fit l'éclat qu'on peut s'imaginer. Toute la pruderie de la Cour en fut déchaînée; celles principalement qui n'étoient plus d'âge ou de figure à donner ces scandales, en demandoient justice. Mais la gouvernante des filles, à qui l'on auroit pu s'en prendre, assura que ce n'étoit rien, & qu'elle avoit de quoi fermer la bouche aux médifans. Elle eut une au-

dience de la reine pour en développer le mystere ; & exposa comme quoi la chose s'étoit passée de son aveu , c'est-à-dire , en tout bien & en tout honneur.

La reine envoya demander à milord *Taffe*, s'il reconnoissoit mademoiselle *Warmestré* pour sa femme. Il assura très-respectueusement, qu'il ne reconnoissoit ni mademoiselle *Warmestré*, ni son enfant ; qu'il s'étonnoit comment on vouloit plutôt lui en faire honneur qu'à un autre. La malheureuse *Warmestré*, plus indignée de cette réponse, qu'affligée de la perte d'un tel amant, quitta la cour dès qu'elle le put, résolue de quitter le monde à la premiere occasion.

Killegrew sur le point de faire un voyage quand cette aventure arriva, crut qu'il ne feroit point mal de prendre son chemin par la maison de son déplorable cousin, pour lui en faire part ; & dès qu'il le vit, sans ménager la délicatesse de son amour ou de ses sentimens, il lui en fit durement le récit. Toutes les couleurs qui peuvent donner de l'indignation y furent employées, pour le faire crever de honte & de ressentiment.

Nous lisons que l'officieux *Tiridate* se

laissa doucement mourir , au récit de la mort de *Mariamne* : mais le tendre cousin *Killegrew* s'étant dévotement mis à genoux , leva les yeux au ciel , & fit cette oraison.

» Loué soit le Seigneur d'une petite dis-
» grace qui fera peut-être le bonheur de ma
» vie ! Que fait-on , si la belle *Warmestré* ne
» voudra point de moi à présent : & si je
» n'aurai pas le bonheur de passer mes jours
» avec une femme que j'adore , & dont je
» puis espérer des héritiers ? Ouida , dit
» *Killegrew* , plus confondu que l'autre
» n'auroit dû l'être : vous pouvez compter
» sur l'un & sur l'autre. Je ne doute pas
» qu'elle ne vous donne la main , dès qu'elle
» sera relevée ; & ce seroit une grande ma-
» lice à elle , qui en fait faire , de vous
» laisser manquer d'enfans. Je vous con-
» seille de prendre toujours celui qu'elle
» vient d'avoir , en attendant les autres.

Ce qui fut dit fut fait , nonobstant la raillerie. Cet amant fidele la rechercha comme il eût pu faire la chaste *Lucrece* , ou la belle *Hélène*. Sa passion ne fit qu'augmenter , après l'avoir épousée : & la généreuse *Warmestré* , touchée d'abord de recon-

naissance, le fut enfin d'inclination, ne lui donna pas un enfant dont il ne fut le pere; & depuis qu'il y a des ménages heureux & tranquilles en Angleterre, jamais il n'y en a eu de si fortuné.

Quelque tems après, mademoiselle *Balantin*, que cet exemple n'avoit point effrayée, eut la prudence de quitter la Cour avant que d'en être chassée. La désagréable *Bardou* la suivit de près : mais ce ne fut que pour d'autres raisons. On s'ennuya de sa farabande comme de son visage. Le roi, pour ne plus les revoir ni l'une ni l'autre, leur fit donner une petite pension. Il ne restoit donc plus que la petite mademoiselle *de la Garde* à pourvoir. Elle n'avoit ni assez de vices, ni de vertus, pour être chassée de la Cour, ou pour y rester : Dieu fait ce qu'elle seroit devenue, si le seigneur *Silvius*, personnage qui n'avoit rien de ce que promettoit le nom Romain qu'il avoit pris, n'eût aussi pris pour femme l'infante *de la Garde*.

On a fait voir que toutes ces Princesses méritoient qu'on les chassât, ou pour leurs dérèglemens ou pour leur laideur : cependant
celles

celles qui les remplacèrent , trouverent le moyen de les faire regretter , si l'on en excepte mademoiselle *Wels*.

C'étoit une grande fille faite à peindre , qui se mettoit bien , qui marchoit comme une déesse , & dont le visage , fait comme ceux qui plaisent le plus , étoit un de ceux qui plaisent le moins. Le ciel y avoit répandu certain air d'incertitude qui lui donnoit la physionomie d'un mouton qui rêve. Cela donnoit mauvaise opinion de son esprit ; & par malheur son esprit faisoit bon sur tout ce que l'on en croyoit. Cependant comme elle étoit fraîche , & qu'elle paroissoit neuve , le roi , que la belle *Stuart* ne gâtoit pas sur la finesse des pensées , voulut voir si les sens ne trouveroient pas mieux leur compte avec mademoiselle *Wels* , que les sentimens avec son esprit. Cette épreuve ne lui fut pas difficile. Elle étoit d'une famille royale : & comme son pere avoit fidèlement servi Charles I , elle crut qu'il ne falloit pas se révolter contre Charles II. Ce commerce n'eut pas des suites fort avantageuses pour elle. On prétendoit qu'elle avoit fait un peu moins de dérenses qu'il ne

falloit ; qu'elle s'étoit rendue à discrétion ; sans être vivement pressée : & d'autres disoient que sa majesté se plaignoit de quelques autres facilités encore moins engageantes. Le duc de *Boukingham* fit un couplet de chanson sur ce sujet , dans lequel le roi parle à *Progers* , confident de ses menus plaisirs. L'allusion de *Wels* , qui signifie puits , fait toute la pensée du couplet. En voici le sens,

Quand le roi , de ce puits sentit l'horreur profonde ,

PROGERS , s'écria-t-il , que suis-je devenu ?

Ah ! depuis que j'y fonde ,

Si je n'avois cherché que le centre du monde ,
J'y ferois parvenu.

Mademoiselle *Wels* , avec cette espece d'Anagramme sur son nom , & ces remarques sur sa personne , ne laissoit pas de briller entre toutes ses nouvelles compagnes. C'étoient mesdemoiselles *Levison* , *Filding* , & *Bointon* , peu dignes qu'on en fasse mention dans ces mémoires ; & nous les laissons dans l'obscurité , jusqu'à ce qu'il plaise à la fortune de les en retirer.

Telle étoit en filles d'honneur la nouvelle cour de la reine. Celle de la duchesse

d'*Yorck* fut presque renouvelée dans le même tems : mais quant au choix qu'elle en fit, cette princesse montra bien, par une recrue brillante, que l'Angleterre avoit de grandes ressources en beautés. Avant que d'en parler, voyons un peu ce que c'étoit que les premières filles d'honneur, & par quel hasard elles sortirent de chez Son Altesse.

Outre mademoiselle *Blake* & mademoiselle *Price*, dont on a déjà parlé, la chambre avoit été composée de mademoiselle *Bagett* & de mademoiselle *Hubert*, doyenne de la Communauté.

La *Blake*, qui n'avoit jamais véritablement su ce qui l'avoit brouillée avec le marquis de *Brisacier*, s'en étoit prise à cette lettre fatale qu'elle avoit reçue de sa part, dans laquelle, sans l'avertir que la *Price* devoit porter des gants & du ruban jaune comme elle, il ne lui parloit que de sa blondeur & de ses yeux marcaffins. Elle s'imagina que c'étoit quelque chose de bien merveilleux, puisqu'on y comparoit ses regards; & voulant à quelque temps de là, savoir toute la vertu de l'expression, elle

demanda ce que vouloit dire marcaffin. Il n'y a pas de sangliers en Angleterre , & ceux à qui elle s'adreffa lui dirent que c'étoit un cochon de lait. Cette injure la confirma dans tout ce qu'elle avoit foupçonné de fa perfidie : *Brisacier* plus étonné de son changement, qu'elle n'étoit indignée de fa prétendue noirceur , la regarda comme une créature encore plus capricieufe qu'elle n'étoit fade , & la planta là : mais le chevalier *Yarboroughs* , auffi blond qu'elle , s'offrit au fort de fon dépit , & en fut écouté favorablement : & le fort fit ce mariage , pour voir ce que produiroit une union fi blaffarde.

Mademoifelle *Price* avoit de l'efprit : & comme elle n'étoit pas d'une figure à s'attirer beaucoup de vœux , & qu'elle vouloit pourtant en avoir , loin de faire la renchérie quand l'occafion s'en préfentoit , elle ne marchandoit feulement pas. Elle avoit de l'emportement dans fa colere , auffi bien que dans fa tendrefse. Cela l'avoit expofée à quelques inconveniens. Elle avoit très-mal-à-propos pris querelle avec une jeune créature que mylord *Rochester* aimoit. Ce commerce avoit été jufqu'alors affez fecret. Elle

eut l'imprudence de faire tout de son mieux pour le rendre public , & s'attira le plus dangereux ennemi qu'il y eût dans l'Univers. Jamais homme n'a écrit avec plus d'agrément , de délicatesse & de facilité : mais la plus implacable des plumes , en fait de fatyre , étoit la sienne.

La pauvre *Price* , qui l'avoit bien voulu mériter , y paroissoit chaque jour sous une figure nouvelle. Tout étoit plein de vaudevilles dont son nom étoit le refrain , & sa conduite le sujet. Quel moyen d'y tenir dans une Cour , où l'on étoit avide des moindres choses qui venoient de milord *Rocheſter*. Il ne lui fallut plus que la perte d'un amant , & la découverte qui s'en ensuivit , pour mettre le comble aux persécutions qu'on lui faisoit.

Dougan mourut en ce tems-là. C'étoit un garçon de mérite , auquel *Blancfort* , depuis comte de *Traversham* , succéda dans la charge de lieutenant des gardes du corps de Son Altesse. Mademoiselle *Price* l'avoit tendrement aimé. Sa mort la mit au désespoir : mais son inventaire pensa la faire devenir folle. Certaine cassette cachetée de tous côtés

en étoit. Elle étoit adressée de la main du défunt à mademoiselle *Price* : mais loin de la recevoir , elle n'eut pas seulement le courage de la regarder. La gouvernante crut qu'il étoit de sa prudence de la recevoir au refus de la *Price* , & de son devoir de la remettre entre les mains de la duchesse , comptant bien qu'elle étoit remplie de choses curieuses & utiles , dont il pourroit lui revenir quelque petit profit. Quoique la duchesse ne crût pas tout-à-fait cela , la curiosité de voir ce que pouvoit contenir une cassette si merveilleuse & si soigneusement cachetée , la prit ; & l'ouverture s'en fit en présence de quelques dames , qui se trouverent alors dans son cabinet.

Tous les brimborions d'amour que l'on peut imaginer , y étoient ; & toutes ces faveurs étoient de la tendre *Price*. On ne pouvoit comprendre comment une seule personne y avoit pu fournir ; car sans compter les portraits , il y avoit des cheveux de toutes sortes , & mis en bracelets de tant de manieres , que c'étoit une merveille. Après cela , venoient trois ou quatre paquets de lettres , d'une tendresse si vive , qu'on n'osa

jamais lire que les deux premières , tant les transports & les langueurs y étoient naturellement représentés.

La Duchesse se repentit d'avoir fait ouvrir cette cassette en si bonne compagnie : car avec de pareils témoins , elle jugea bien qu'il n'y avoit pas d'apparence que l'aventure fût supprimée : mais comme il n'y en avoit pas aussi de retenir une telle fille d'honneur , on rendit à mademoiselle *Price* ce qui lui appartenoit , avec ordre d'aller achever de pleurer ailleurs la perte de son amant, ou de s'en consoler.

Mademoiselle *Hubert* étoit d'un caractère aussi nouveau pour lors en Angleterre , que sa figure paroissoit singulière dans un pays , où d'être jeune & de n'être pas plus ou moins belle , est un reproche. Elle avoit beaucoup d'esprit , & son esprit étoit fort orné sans être fort discret. Elle avoit beaucoup de vivacité dans une imagination peu réglée , & beaucoup de feu dans des yeux peu touchans. Son cœur étoit tendre : mais on prétendoit que ce n'étoit qu'en faveur du beau sexe.

Mademoiselle *Bagett* , qui mérita la pre-

miere ses soins & ses empressements, y répondit d'abord de bon cœur & de bonne-foi : mais s'étant apperçue que c'étoit trop peu de toute son amitié pour toute celle de la *Hubert*, elle laissa cette conquête à la niece de la gouvernante, qui s'en trouva fort honorée, comme madame sa tante fort obligée du soin qu'elle avoit de la petite fille.

Bientôt le bruit véritable ou faux de cette singularité se répandit dans la Cour. On y étoit assez grossier, pour n'avoir jamais entendu parler de ce raffinement de l'ancienne Grece sur les goûts de la tendresse, & l'on se mit en tête que l'illustre *Hubert*, qui paroissoit si tendre pour les belles, étoit quelque chose de plus que ce qu'elle paroissoit.

Les chansons commencerent à lui faire compliment sur ces nouveaux attributs ; & ses compagnes commencerent à la craindre sur la foi de ces chansons. La gouvernante toute alarmée de ces bruits, consulta milord *Rochester*, sur le péril où sa niece paroissoit exposée. Elle ne pouvoit mieux s'adresser. Il lui conseilla de la retirer des mains de mademoiselle *Hubert* ; & fit si bien qu'elle tomba dans les siennes. La Duchesse trop

généreuse , pour ne pas traiter de visions ce que l'on imputoit à cette fille , & trop équitable pour la condamner sur des chansons , l'ôta de la chambre , pour la faire servir auprès de sa personne.

Mademoiselle *Bagett* étoit la seule qui véritablement eût quelque air de sagesse & de beauté , dans cette première chambre. Elle avoit les traits beaux & réguliers. Elle avoit ce teint rembruni , qui plaît tant , quand il plaît. Il plaisoit beaucoup en Angleterre , parce qu'il y étoit rare. Elle rougissoit de tout , sans rien faire dont elle eût à rougir. Milord *Falmouth* jetta les yeux sur elle. Ses vœux furent mieux reçus que n'avoient été ceux de mademoiselle *Hubert* ; & quelque tems après , l'amour l'éleva , du poste de fille d'honneur de la duchesse , à un rang que toutes les filles d'Angleterre auroient pu envier.

La duchesse d'*Yorck* pour former sa cour , voulut voir toutes les jeunes personnes qui s'offrirent , & sans égards aux recommandations , ne choisit que ce qu'elle trouva de plus beau.

Mademoiselle *Jennings* , & mademoiselle *Temple* , étoient à la tête. Elles effaçoient

tellement les deux autres qu'on choisit , que nous ne ferons mention que d'elles.

Mademoiselle *Jennings* , parée des premiers trésors de la jeunesse , étoit de la plus éclatante blancheur qui fût jamais. Ses cheveux étoient d'un blond parfait. Quelque chose de vif & d'animé défendoit son teint du fade , qui d'ordinaire se mêle dans une blancheur extrême. Sa bouche n'étoit pas la plus petite , mais c'étoit la plus belle bouche du monde. La nature l'avoit embellie de ces charmes , qu'on ne peut exprimer , & les graces y avoient mis la dernière main. Le tour de son visage étoit gracieux , & sa gorge naissante étoit de même éclat que son teint. Pour achever en un mot , sa figure donnoit une idée de l'aurore , ou de la déesse du printems , telles que messieurs les Poètes nous les offrent dans leurs brillantes peintures. Mais comme il n'étoit pas juste qu'une seule personne possédât tous les trésors de la beauté , sans aucun défaut , il y auroit eu quelque chose à refaire à ses bras & à ses mains , pour les rendre dignes du reste. Son nez n'étoit pas de la dernière délicatesse , & ses yeux faisoient un peu grace , tandis que sa bouche &

Le reste de ses appas , portoient mille coups jusqu'au fond du cœur.

Avec cette aimable figure , elle étoit toute pétillante d'esprit & de vivacité. Ses gestes & tous ses mouvemens étoient autant d'impromptus. Sa conversation étoit séduisante , quand elle vouloit plaire ; fine & délicate , quand elle vouloit donner du ridicule : mais comme son imagination l'emportoit souvent , & qu'elle commençoit de parler avant que d'achever de penser , ses expressions ne signifioient pas toujours ce qu'elle vouloit : & ses paroles rendoient quelquefois trop peu , quelquefois beaucoup trop , les choses qu'elle pensoit.

Mademoiselle *Temple* , à-peu-près du même âge , étoit brune , en comparaison d'elle. Sa taille étoit jolie. Elle avoit les dents belles , les yeux tendres , le teint frais , le sourire agréable & l'air spirituel. Voilà ce que c'étoit que son extérieur. Il seroit difficile de dire ce que c'étoit que le reste ; car elle étoit simple , glorieuse , crédule , soupçonneuse , coquette , sage , fort suffisante , & fort sotte.

Dès que ces nouveaux astres parurent à la cour de la duchesse , chacun eut les yeux

dessus, & l'on forma des desseins sur l'une & sur l'autre, soit en bien, soit en mal. Mademoiselle *Jennings* ne fut pas long-tems à se distinguer, & à ne laisser d'adorateurs à ses compagnes, que ceux que l'espoir du succès y attachoit. Son éclat éblouissant attiroit, & les charmes de son esprit engageoient.

Le duc d'*Yorck* s'étant persuadé qu'elle étoit son apanage, se mit en tête de faire valoir ses prétentions, par le même droit que le roi son frere s'étoit approprié les faveurs de mademoiselle *Wels*. Mais il ne la trouva pas d'humeur à se mettre à son service, quoiqu'elle fût à celui de la duchesse. Elle ne voulut rien comprendre au nombre infini de lorgnades, dont il l'attaqua d'abord. Ses regards se promenoient toujours ailleurs, quand ceux de son altesse les cherchoient. Et si par hasard il en surprenoit quelqu'un, elle n'en rougissoit seulement pas. Il fallut donc changer de batterie. Les regards n'ayant rien fait, il trouva l'occasion de parler, & ce fut tant pis. Je ne fais de quelle maniere il conta sa chance : mais les discours ne furent pas mieux reçus que le premier langage.

Elle avoit de la sagesse & de la fierté. Ce

qu'il avoit à proposer ne convenoit pas trop à l'une , ni à l'autre. Quoiqu'on jugeât à ses vivacités qu'elle n'étoit pas capable de faire de grandes réflexions , elle s'étoit munie de quelques maximes très-salutaires pour la conduite d'une jeune personne de son âge. « La » première étoit , qu'il falloit être jeune pour » entrer agréablement à la cour , & ne pas » être vieille pour en sortir de bonne grace. » Qu'on ne s'y pouvoit maintenir que par » une glorieuse résistance ou par d'illustres » foiblesses ; & que dans un séjour si dangereux , il falloit faire son possible pour ne » disposer de son cœur , qu'en donnant sa » main. »

Avec de tels sentimens , elle eut moins de peine à résister aux tentations du duc , qu'à se débarrasser de sa persévérance. Elle fut sourde aux traités d'établissement , dont on voulut sonder son ambition ; & toutes les offres de présents réussirent encore plus mal. Que faire pour aprivoiser une impertinente vertu , qui ne vouloit point entendre raison ? Il y avoit de la honte à laisser échapper une petite étourdie , dont les penchans devoient au moins tenir quelque chose de la vivacité

qui brilloit dans toutes ses manieres, & qui cependant se mêloit d'avoir du solide, quand on ne lui en demandoit pas.

Après avoir bien rêvé sur son obstination, il crut que l'écriture pourroit faire ce que n'avoient pu les regards, les discours, ni les ambassades. Le papier souffre tout : mais par malheur, elle ne souffroit point le papier. Chaque jour, quelques billets tendres en expressions, ou magnifiques en promesses, se fourroient ou dans ses poches, ou dans son manchon. Cela ne se faisoit pas trop imperceptiblement : & la malicieuse petite bête avoit soin que ceux qui les y avoient vu entrer les en vissent sortir sans leur avoir donné la moindre audience. Elle ne faisoit que secouer son manchon, ou tirer son mouchoir. Dès qu'il avoit le dos tourné, ses billets pleuvoient autour d'elle, & les ramassoit qui vouloit. La duchesse fut souvent témoin de cette conduite, & n'eut pas le courage de la gronder de son manque de respect. Il n'étoit donc bruit dans les deux cours que des charmes & de la sagesse de mademoiselle *Jennings*. On ne pouvoit comprendre qu'une jeune créature, débarquant de la campagne

droit à la cour, en devînt sitôt l'ornement par ses attraits, & l'exemple par sa conduite.

Le roi crut que ceux qui l'avoient attaquée, s'y étoient mal pris, ne lui paroissant pas naturel que les promesses ne pussent l'éblouir, ni les empressemens la séduire; elle qui vraisemblablement ne tenoit pas cette discrète morale de la prudence de sa mere, qui n'avoit rien éprouvé de plus délicieux que les prunes & les abricots de *Saint-Albans*. Il voulut voir ce que c'étoit que cela. Tout lui parut nouveau dans le tour de son esprit & dans les charmes de sa personne; mais toutes ces nouveautés lui parurent piquantes. La curiosité de l'éprouver se changea bientôt en desir de réussir dans l'épreuve. Dieu fait ce qu'il en fût arrivé; car il avoit tout l'esprit du monde, & il étoit roi. Ces qualités ne sont pas indifférentes. Les résolutions de la belle *Jennings* étoient louables & bien raisonnées: mais l'esprit avoit de grands charmes pour elle, & la majesté du prince humiliée devant une jeune personne qui l'écoute, est bien persuasive. Mais mademoiselle *Stuart* n'eut garde de consentir au projet du roi.

L'alarme la prit de bonne heure; elle pria

sa majesté de vouloir bien laisser au duc son frere le soin d'instruire les filles de la duchesse sa belle-sœur, & de ne se mêler que de la conduite de son troupeau, s'il n'aimoit mieux à son tour lui permettre d'écouter certaines propositions d'établissement, qui ne lui paroissent pas défavantageuses. La menace n'étoit pas à négliger. Il obéit, & mademoiselle *Jennings* eut encore tout l'honneur des bruits qui se répandirent sur ce sujet. Nouvelle estime, & nouveaux vœux de tous côtés. Elle alloit triomphante de je ne sais combien de libertés, sans intéresser la sienne. Son heure n'étoit pas encore venue : mais elle n'étoit pas si loin. C'est ce que nous dirons, quand nous aurons fait voir comment sa compagnie débuta.

Quoique la figure de mademoiselle *Temple* fût toute des plus jolies, elle étoit effacée par celle de mademoiselle *Jennings*. Elle brilloit encore moins auprès d'elle par son esprit. Deux personnes très-capables de lui en donner, si ce don étoit communicable, entreprirent en même tems de lui faire perdre le peu qu'elle en avoit. C'étoit *Milord Rochester* & mademoiselle *Hubert*. Le premier commença

commença par la gâter , en lui faisant part de ses productions comme à la personne du monde la plus éclairée. Jamais il ne s'avisa de la flatter sur les charmes de sa personne. Il lui disoit bien , que si le ciel l'avoit fait d'humeur à se prendre par la beauté , il ne lui auroit pas été possible de se sauver auprès d'elle ; mais que n'étant dieu merci touché que de l'esprit , il avoit le bonheur de jouir du plus agréable entretien du monde , sans que cela pût tirer à la moindre conséquence. C'étoit après un aveu si sincere , qu'il lui présentoit des vers , ou quelque chanson nouvelle : & c'étoit là que tout ce qui pouvoit disputer quelque chose à mademoiselle *Temple* étoit mis à deux genoux devant ses appas pour en faire amende honorable. De telles insinuations tournoient sa petite tête , que c'étoit une pitié.

La duchesse s'en apperçut , & connoissant la portée du génie de l'un & de l'autre , elle connut le danger où la pauvre *Temple* se précipitoit sans le savoir. Mais comme il n'est pas moins dangereux d'interdire un commerce où l'on n'avoit pas songé , qu'il est difficile d'en rompre un bien établi , mademoi-

selle *Hubert* fut chargée de mettre ordre le plus discrètement qu'elle pourroit , que ces fréquentes & longues conversations n'eussent point de suite. Elle accepta volontiers cette commission , & se flatta d'y réussir.

Elle avoit déjà fait toutes les avances , pour s'emparer de sa confiance & de sa bonne volonté. La *Temple* , moins en garde contre elle , que contre *Rochester* , y répondoit tout de son mieux. Elle étoit avide de louanges , & friande de toutes sortes de sucreries , autant que si elle n'eût pas eu plus de neuf à dix ans. On pourvut à l'un & à l'autre de ses goûts. Mademoiselle *Hubert* avoit l'Intendance du cabinet des bains de la duchesse. Son appartement étoit tout contre ; & dans cet appartement , elle avoit un cabinet garni de confitures & de toutes sortes de liqueurs. Ce cabinet convenoit au goût de mademoiselle *Temple* , & il convenoit au goût de mademoiselle *Hubert* , laquelle y prit plaisir.

La belle saison étant de retour , les plaisirs qui l'accompagnaient revinrent avec elle. Un jour que les dames avoient été à cheval , la *Temple* au retour d'une de ses galantes promenades , débarqua chez mademoiselle *Hu*;

bert, pour se remettre de la fatigue aux dépens des confitures qui l'y attendoient : mais avant que de s'y mettre, elle lui demanda la permission de se mettre en chemise, c'est-à-dire, de se déshabiller chez elle, pour changer de linge en sa présence. Cette permission n'avoit garde d'être refusée. « Je vous l'allois » proposer, dit la *Hubert*. Ce n'est pas que » vous ne soyez jolie comme un ange dans » cet habillement : mais il n'est rien tel que » d'être fraîchement & à son aise. Vous ne » sauriez croire, ma chere *Temple*, poursuivit-elle en l'embrassant, combien vous » m'obligerez d'en user ainsi : mais sur-tout » ce goût pour la propreté me charme. Vous » êtes bien différente en cela, comme en » bien d'autres choses, de cette petite folle » de *Jennings*. Avez-vous pris garde comme » tous nos benets de la cour l'admirent pour » quelque éclat qui n'est peut-être pas tout à » elle, & pour des étourderies qui ne sont » d'aucune autre, & qu'ils prennent pour des » traits d'esprit. Je ne lui ai pas assez parlé » pour en démêler la gentillesse : mais s'il » n'est pas mieux tourné que ses pieds, ce » n'est pas grand'chose. On m'en a conté de

» belles de son peu de propreté. Il n'y a point
» de chat qui craigne tant l'eau. Comment ?
» Jamais ne se laver pour soi-même , & ne
» dégraisser que ce qu'il faut nécessairement
» que l'on montre , c'est-à-dire la gorge &
» les mains. »

La *Temple* avoit cela plus doux que les confitures , & l'officieuse *Hubert* , pour ne pas perdre de tems la déshabilloit en attendant sa femme-de-chambre. Elle en fit bien quelques façons d'abord , ne voulant pas donner cette peine à une personne constituée depuis quelque tems en dignité comme mademoiselle *Hubert* : mais elle eut beau s'en défendre : l'autre lui fit voir que c'étoit avec plaisir qu'elle lui rendoit ce petit office. La collation finie , & mademoiselle *Temple* déshabillée : « Passons , lui dit la *Hubert* , dans
» le cabinet des bains , nous pourrons y causer
» un moment , sans craindre que quelque
» sottise vienne nous venir lanterner. » Elle y consentit , & s'étant toutes deux mises sur un lit de repos : « Vous êtes trop jeune , ma
» chère *Temple* , lui dit-elle , pour connoître
» la malignité du caractère des hommes en
» général , & trop neuve encore en ce pays-ci

» pour avoir pu démêler celui de ses habitans.
» Je vais vous donner une idée de ces mes-
» sieurs , du mieux qu'il me sera possible ,
» sans offenser personne ; car je n'aime point
» la médifance.

» Premièrement , il faut que vous com-
» ptiez ; que tous les hommes de la Cour
» manquent de probité , de bons sens , de
» jugement , d'esprit ou de sincérité ; c'est-
» à-dire , que celui qui par hazard aura
» quelques-unes de ces qualités , à coup sûr
» n'aura pas les autres. Le faste dans les
» équipages , la fureur du jeu , la bonne
» opinion de leur mérite & le mépris pour
» celui des autres , font leurs entêtemens.

» L'intérêt , ou les plaisirs , font les mo-
» tifs de toutes leurs actions. Ceux qui
» suivent le premier , vendroient Dieu le
» Pere , comme Judas vendit son maître ,
» & pour moins d'argent. Je vous ci-
» terois de beaux exemples , si j'en avois
» le temps. Pour les sectateurs des vo-
» luptés , ou foi-disans tels , car ils ne
» font pas tous si méchans qu'ils affec-
» tent de le paroître : ces Messieurs ne
» respectent ni promesse , ni sermens , ni

„ foi , ni loi , c'est-à-dire , ni le Ciel , ni
 „ la terre , pour parvenir à leurs fins. Ils
 „ ne regardent les filles d'honneur , que
 „ comme des amusemens qu'on place ex-
 „ près à la Cour , pour les empêcher de
 „ s'y ennuyer ; & plus on a de mérite ,
 „ plus on est exposé à leurs impertinences
 „ dès qu'on les écoute , & à leurs calom-
 „ nies dès qu'on ne les écoute pas. Pour
 „ les épouseurs , ce n'est pas ici qu'il en
 „ faut chercher. Si l'argent ou le caprice
 „ ne s'en mêlent , on auroit beau se flatter
 „ d'être pourvue : la sagesse & les appas
 „ y sont également inutiles. Madame de
 „ *Falmouth* est l'unique exemple d'une fille
 „ d'honneur bien mariée sans dot ; & de-
 „ mandez au pauvre imbécille d'époux
 „ pour quelle raison il l'a prise , je suis
 „ persuadée qu'il n'en fait aucune , si ce
 „ n'est qu'elle a des oreilles grandes &
 „ rouges , & les pieds plats. Pour la blonde
 „ *Yarbourough* , qui paroissoit si fière de
 „ son établissement , elle est femme , pour
 „ tout compter , d'un grand flandrin ,
 „ qui la semaine d'après son mariage , lui
 „ fit prendre congé de la Ville pour par-

» mais , en vertu de cinq ou six mille li-
» vres de rente qu'il possède sur les con-
» fins de Cornouaille. Hélas ! la pauvre
» *Blake* , je la vis partir il y a bien un an ,
» tirée à quatre chevaux si maigres , que
» je ne crois pas qu'elle soit encore à
» moitié chemin de son petit château. Que
» voulez - vous , toutes les filles ont la
» folie de se vouloir marier ; & dès qu'elles
» ont quelque peu de charmes , elles croient
» qu'il n'y a qu'à se montrer à la Cour
» pour choisir leurs époux. Mais quand cela
» seroit , c'est la plus forte condition du
» monde pour une personne qui a des
» sentimens. Croyez - moi , ma chere
» *Temple* , c'est si peu de chose que les
» plaisirs du mariage , au prix de ses in-
» convéniens , que je ne fais comment
» on peut s'y résoudre. Fuyez donc un
» si fâcheux engagement , au lieu de le
» souhaiter. La jalousie , jadis inconnue
» dans ces innocens climats-ci , devient à
» la mode. Vous en savez des exemples.
» De quelque brillante apparence qu'on
» veuille vous éblouir , n'allez pas de votre
» esclave en faire votre tyran. Maîtresse

» de votre liberté, vous la ferez toujours des
» autres. Je vais vous donner des preuves
» assez récentes de la perfidie des hommes
» pour notre sexe, & de l'impunité qu'ils
» trouvent dans tous leurs attentats contre
» notre innocence. Le Comte d'*Oxford* de-
» vint amoureux d'une Comédienne de
» la troupe du Duc, belle, gracieuse,
» & qui jouoit dans la perfection. Le rôle
» de *Roxelane* dans une piece nouvelle,
» l'avoit mise en vogue; & le nom lui en
» étoit resté. Cette créature, pleine de ver-
» tus, de sagesse, ou si vous voulez, d'ob-
» stination, refusa fièrement les offres de
» service & les présens du Comte d'*Ox-*
» *ford*. Cette résistance irrita sa passion.
» Il eut recours aux invectives & même
» aux charmes, le tout en vain. Il en
» perdit le boire & le manger. Ce n'étoit
» pas grand'chose pour lui : mais sa passion
» devint si violente, qu'il ne jouoit, ni
» ne fumoit plus. Dans cette extrémité,
» l'amour eut recours à l'Hymen. Le Comte
» d'*Oxford*, premier Pair du Royaume,
» a bonne mine, comme vous voyez. Il
» est de l'Ordre de la Jarretiere, qui re-

» leve

„ leve un air assez noble qu'il a naturel-
„ lement. Enfin , à le voir , on diroit que
„ c'est quelque chose : mais à l'entendre ,
„ on voit bien que ce n'est rien. Cet a-
„ mant passionné lui fit présenter une belle
„ promesse de mariage authentiquement
„ signée de sa main. Elle ne voulut point tâ-
„ ter de cet expédient : mais elle crut qu'elle
„ ne risquoit rien , lorsqu'il vint le lende-
„ main , accompagné d'un Ministre &
„ d'un témoin. Une autre Comédienne
„ de ses amies signa le contrat comme
„ témoin pour elle. Le mariage fut fait
„ & parfait de cette sorte. Vous croyez
„ peut-être que la nouvelle comtesse n'avoit
„ plus qu'à se faire présenter à la Cour ,
„ y prendre son rang & arborer les armes
„ d'*Oxford* ? Point du tout. Quand il en
„ fut question , on trouva qu'elle n'étoit
„ point mariée ; c'est-à-dire , on trouva
„ que le prétendu Ministre étoit un Trom-
„ pette du Mylord , & le témoin , son
„ Timbalier. Cet Ecclésiastique & ce té-
„ moin ne parurent plus après la cérémo-
„ nie ; & l'on soutint à l'autre témoin ,
„ que la sultane *Roxelane* avoit apparem-

„ ment cru se marier réellement dans
„ quelque rôle de comédie. La pauvre créa-
„ ture eut beau prendre à parti les loix
„ & la religion violées ; aussi bien qu'elle
„ par cette supercherie ; elle eut beau se
„ jeter aux pieds du Roi , pour en de-
„ mander justice , elle n'eut qu'à se re-
„ lever , trop heureuse d'avoir une pension
„ de mille écus pour douaire , & de reprendre
„ le nom de *Roxelane* , au lieu de celui
„ d'*Oxford*. Vous me direz que ce n'é-
„ toit qu'une comédienne , que tous les
„ hommes n'ont pas les mêmes sentimens ,
„ & qu'on peut au moins les écouter quand
„ ils ne font que rendre justice au mérite
„ d'une personne faite comme vous : mais
„ ne vous y fiez pas , quoique vous soyez
„ à même ; car je fais que tout le monde
„ ne donne pas dans la prévention nouvelle
„ où l'on est pour la *Jennings*. Le beau
„ *Sidney* vous lorgne ; mylord *Rocheſter*
„ se plaît à vous entretenir : & le très-sérieux
„ Chevalier *Littleton* sent dégourdir sa gra-
„ vité naturelle en faveur de vos attraits.
„ Pour le premier , j'avoue qu'il est d'une
„ figure toute propre à séduire les penchans

„ d'une personne de votre âge : mais quand
„ cette figure seroit accompagnée de quel-
„ que chose , comme elle ne l'est pas , &
„ qu'il songeroit aussi sérieusement à vous
„ qu'il veut vous le persuader , & que vous
„ le méritez , je ne vous conseillerois pas
„ de songer à lui pour des raisons , qu'il
„ ne m'est pas permis de vous dire à
„ présent.

„ Le chevalier *Littleton* y va sans doute
„ de bonne foi , puisqu'il paroît honteux
„ de l'état où vous l'avez mis , & je crois
„ que s'il pouvoit tant faire , que d'ou-
„ blier les chimères dont il a l'imagina-
„ tion remplie sur ce qu'on appelle vul-
„ gairement *être cocu* , le bon-homme vous
„ épouseroit , & vous iriez représenter dans
„ son petit gouvernement , où vous pas-
„ seriez gaiment vos jours à tenir les comptes
„ du ménage , & à raccommoder ses ser-
„ viettes. Quelle gloire d'avoir un *Caton*
„ pour époux , dont les discours sont pleins
„ de censures , & les censures remplies de
„ travers !

„ Mylord *Rocheſter* est sans contredit
„ l'homme d'Angleterre qui a le plus d'es-

„ prit & le moins d'honneur. Il n'est dan-
„ gereux que pour notre sexe : mais il
„ l'est au point , qu'il n'y a pas de femme
„ qui l'écoute trois fois , qui n'en soit
„ pour sa réputation. C'est une bonne for-
„ tune , qui ne lui peut échapper de façon
„ ou d'autre , puisqu'il la possède dans ses
„ écrits , s'il n'en peut avoir autre chose :
„ & dans le siècle où nous vivons , l'un
„ vaut l'autre à l'égard du public. Cependant
„ rien n'est si dangereux que les insinuations
„ avec lesquelles il s'empare de l'esprit. Il
„ entre dans vos goûts , dans tous vos senti-
„ mens ; & tandis qu'il ne dit pas un seul mot
„ de ce qu'il pense , il vous fait croire tout
„ ce qu'il dit. Je m'en vais parier , que
„ de la manière qu'il vous a parlé , vous
„ l'avez cru le plus honnête homme du
„ monde , & le plus sincère : je ne saurois
„ comprendre ce qu'il vous veut , dans les
„ soins qu'il affecte de vous rendre. Ce n'est
„ pas que vous ne soyez de manière à mé-
„ riter tous les empressements du monde :
„ mais quand il vous auroit tourné la tête ,
„ il ne sauroit que faire de la plus jolie
„ créature de la Cour : car il y a long-

» tems que ses débauches y ont mis ordre ,
» avec le secours & les faveurs de toutes
» les coureuses de la Ville. Voyez donc ,
» ma chere *Temple* , ce que c'est que cette
» habitude effroyable de malignité qui le
» possède , à la ruine & à la confusion de
» l'innocence. Un scélérat qui n'a de soins &
» des empressemens , pour mademoiselle
» *Temple* , que pour donner plus de vrai-
» semblance aux calomnies dont il l'a dé-
» chirée. Vous me regardez avec étonnement ,
» & semblez douter de la vérité de ce que
» j'avance : mais je ne veux pas que vous
» m'en croyiez. Tenez , dit-elle , tirant un
» papier de sa poche , voyez les vers qu'ils
» a faits à votre louange , tandis qu'il endort
» votre crédulité par des discours flatteurs &
» de feints respects.

En disant cela , la perfide *Hubert* lui fait voir une demi-douzaine de couplets outrés , que *Rochester* avoit faits contre les filles d'honneur précédentes. C'étoit la *Price* qu'il attaquoit principalement par des traits sanglans , & par la plus hideuse anatomie de sa personne qu'on pût imaginer. *Hubert* n'avoit fait que substituer le nom de *Temple*

à celui de *Price* ; cela s'accordoit avec le chant & la mesure. Il n'en fallut pas davantage. La crédule *Temple* n'eut pas plutôt entendu chanter ce couplet , qu'elle ne douta plus qu'il ne fût fait pour elle ; & dans le premier mouvement de sa colere , n'ayant rien plus à cœur que d'en donner le démenti sur le champ aux impostures du poëte : « Ah ! » pour celui-là , ma chere *Hubert* , je n'y » puis plus tenir : je ne me pique point d'être » aussi belle qu'une autre ; mais pour les » défauts dont parle ce coquin là , ma chere » *Hubert* , j'ose dire que personne n'en est » plus éloignée : nous sommes seules , & » j'aurois presqu'envie de vous en con- » vaincre. » La complaisante *Hubert* le voulut bien ; mais quoiqu'elle lui mît l'esprit en repos , en se récriant avec éloge sur tout ce qui réfutoit la chanson de *Rocheſter* , la *Temple* pensa se désespérer de rage & d'étonnement , de ce que le premier homme qu'elle eût écouté , non-seulement ne lui eût pas dit un mot de vrai , mais qu'il eût la cruauté de l'accuser à faux ; & ne trouvant point d'expression capable de remplir son

dépît & la violence de ses ressentimens , elle se mit à pleurer comme une folle.

La *Hubert* la consola le plus tendrement qu'elle put , la gronda de ce qu'elle prenoit si fort à cœur les noirceurs d'un homme , dont on connoissoit trop l'infamie , pour que de telles impostures eussent lieu ; mais elle lui conseilla de ne lui plus jamais parler , que c'étoit l'unique moyen de rendre ses projets inutiles ; & lui fit voir que le mépris & le sérieux étoient beaucoup plus utiles dans ces occasions qu'un éclaircissement ; que s'il obtenoit une fois qu'elle l'écoutât , il seroit justifié ; mais qu'elle étoit perdue.

Mademoiselle *Hubert* n'avoit pas tort de donner ces conseils : elle savoit qu'un éclaircissement la livroit , & qu'il n'y avoit plus de quartier pour elle , si *Rochester* avoit un sujet si juste de renouveler ses premiers panégyriques pour elle ; mais la précaution fut vaine. Cette conversation avoit été entendue d'un bout à l'autre par la niece de la gouvernante. Cette niece avoit la mémoire du monde la plus fidelle ; & comme elle devoit voir *Rochester* ce même jour , elle répéta trois ou quatre fois cette conversation ,

pour n'en perdre pas un seul mot lorsqu'elle se donneroit l'honneur d'en faire le récit à son amant. Nous verrons dans l'autre chapitre comme la chose tourna.

CHAPITRE III.

LA conversation dont on vient de parler n'avoit eu de charmes que pour mademoiselle *Hubert* ; & si la jeune *Temple* en avoit trouvé le commencement divertissant , la fin l'avoit outrée de colere. A cette indignation succéda la curiosité d'apprendre par quelle raison , s'il étoit bien vrai que *Sidney* songeât à elle , il ne lui seroit pas permis de l'écouter un peu. La tendre *Hubert* , qui ne lui pouvoit rien refuser , lui promit cette confidence dès qu'elle pourroit s'assurer sur sa conduite avec milord *Rocheſter*. On ne lui demanda que trois jours d'épreuve , après lesquels *Hubert* jura qu'elle lui diroit ce qu'elle fouhaitoit ſavoir. *Temple* assura qu'elle ne regardoit plus *Rocheſter* que comme un monstre de perfidie , & jura ses grands dieux qu'elle ne l'écouteroit de sa vie , & qu'elle lui parleroit encore moins.

Dès qu'elles furent sorties du cabinet, miss *Sara* sortit du bain, où, durant toute cette conversation, elle avoit pensé transir de froid sans oser s'en plaindre. Cette petite créature avoit obtenu de la femme-de-chambre de mademoiselle *Hubert*, de se pouvoir un peu dégraisser à l'insu de sa maîtresse; & l'autre y ayant consenti, je ne fais comme elles avoient fait pour remplir d'eau froide une des cuves; & la petite *Sara* ne faisoit que de s'y mettre, lorsqu'elles furent alarmées de l'arrivée des deux autres. Une séparation de vitrage renfermoit l'endroit du cabinet où les cuves étoient placées : des rideaux de taffetas de la Chine, qui se tiroient par dedans, ôtoient la vue de ceux qui se baignoient. La femme-de-chambre de mademoiselle *Hubert* n'avoit eu que le tems de tirer ces rideaux sur la petite fille, de fermer la porte de la séparation, & d'en ôter la clef avant l'arrivée de sa maîtresse & de mademoiselle *Temple*.

Elles s'étoient mises sur un canapé placé le long de cette séparation, & mademoiselle *Sara*, malgré ses alarmes, avoit entendu toute la conversation, & l'avoit parfaite-

ment retenue. Comme la belle ne s'étoit donné tant de peine que pour recevoir plus proprement milord *Rochester*, dès qu'elle put se sauver elle regagna son entre-sole ; & *Rochester*, n'ayant pas manqué d'y grimper à l'heure du rendez-vous, il fut pleinement instruit de tout ce qui s'étoit passé dans le cabinet. Il admira l'audace de la téméraire *Hubert*, d'oser lui faire une tracasserie de cette nature ; mais quoiqu'il comprît bien que l'amour & la jalousie en étoient cause, il ne lui pardonna pas pour cela. La petite *Sara* voulut savoir s'il étoit vrai qu'il en voulût à mademoiselle *Temple*, comme la *Hubert* avoit dit, qu'elle en mouroit de peur. « En pouvez-vous douter, répondit-il, » puisque cette sincere personne l'a dit ; mais » vous voyez aussi que je n'en pourrois profiter quand la *Temple* le voudroit bien, » puisque mes débauches & les coureuses de la ville y ont mis bon ordre. »

La niece de la gouvernante se mit l'esprit en repos sur cette réponse, jugeant que le reste étoit faux, puisqu'elle pouvoit répondre que cet article n'étoit pas vrai. Milord *Rochester* voulut aller dès ce même soir chez la

düchesse , pour voir quelle contenance on tiendrait en le voyant , après le beau portrait que mademoiselle *Hubert* avoit eu la bonté d'en faire. La *Temple* ne manqua pas de s'y trouver aussi , dans le dessein de lui faire une mine du plus effroyable dédain qu'elle pût imaginer , quoiqu'elle se fût mise tout de son mieux. Comme elle s'imaginait que les couplets qu'on lui venoit de chanter étoient dans la poche de tout le monde , elle fut embarrassée , de ce que tous ceux qui la rencontroient la croyoient faite comme *Rocheſter* l'avoit dépeinte. Cependant *Hubert* , qui ne se fioit pas trop aux promesses qu'elle avoit faites de ne lui parler ni de près ni de loin , ne la quittoit point. Jamais elle n'avoit été si jolie : chacun lui en disoit quelque chose ; mais à l'air dont elle recevoit toutes ces honnêtetés , on la crut folle ; car lorsqu'on lui parloit de sa taille , de sa fraîcheur ou de ses regards : « Bon ! disoit-elle , on sait bien que je ne suis qu'une vilaine bête , tout autrement faite que les autres ; que ce qui reluit n'est pas or , & que si j'ai quelque peu de louange à recevoir dans les compagnies , le reste est une misère. »

La *Hubert* avoit beau la pousser , elle alloit toujours son train ; & ne cessant de se dénigrer par ironie , on ne pouvoit comprendre à qui diable elle en vouloit. Lorsque milord *Rocheſter* arriva , elle en rougit d'abord , pâlit ensuite , s'ébranla pour aller à lui , se retint , tira ses gants l'un après l'autre jusqu'au coude ; & après avoir trois fois ouvert & refermé son éventail avec violence , elle attendit qu'il la saluât à son ordinaire , & dès qu'il eut commencé , la belle fit demi-tour à droite , & lui tourna le dos. *Rocheſter* n'en fit que sourire ; & voulant que ses ressentimens fussent encore plus marqués , il fit le tour de sa personne , & s'étant planté vis-à-vis d'elle : « Mademoiselle , lui dit-il , » rien n'est si glorieux que de briller comme » vous faites , après une aussi fatigante jour- » née : soutenir une promenade à cheval , » trois bonnes heures durant , & mademoi- » selle *Hubert* au retour sans en paroître » abattue ; voilà ce qui s'appelle un tempé- » rament. »

Mademoiselle *Temple* avoit naturellement le regard tendre ; mais elle fut transportée d'une colere si violente , voyant qu'il avoit

encore l'effronterie de lui parler , qu'il crut lui voir une grenade allumée dans chaque œil quand elle les tourna sur lui. *Hubert* la pinça par le bras , sur le point que ce regard alloit être soutenu d'un détachement de reproches ou d'invectives.

Il ne les attendit pas , & remettant pour une autre fois les remerciemens qu'il devoit à mademoiselle *Hubert* , il se retira tout doucement. *Hubert* , qui n'avoit garde de s'imaginer qu'il fût rien de l'autre conversation , ne laissa pas d'être fort alarmée de ce qu'il venoit de dire ; mais *Temple* , prête à suffoquer de tout ce qu'elle savoit pour le confondre sans avoir pu s'en défaire , fit vœu en elle-même d'en avoir le cœur net à la première occasion , malgré la parole qu'elle avoit donnée ; quitte pour ne lui plus jamais parler après.

Rochester avoit un espion fidele auprès de ces belles. C'étoit la petite miss *Sara* , raccommodée , par son conseil & le consentement de sa tante , avec mademoiselle *Hubert* , pour mieux la trahir. Il fut par cet espion , que la femme-de-chambre de la *Hubert* , soupçonnée de l'avoir écoutée dans le cabi-

net, étoit sortie de son service ; qu'elle en avoit pris une autre, qu'on croyoit qu'elle ne garderoit pas long-tems, parce qu'elle étoit laide, & qu'elle mangeoit les confitures de mademoiselle *Temple*. Quoique ces avis fussent de peu de conséquence, on ne laissa pas de louer la petite fille de son exactitude ; & quelques jours après, elle en vint donner un tel qu'on le souhaitoit.

Rocheſter fut informé par elle que mademoiselle *Hubert*, & sa nouvelle favorite, devoient se promener à neuf heures du soir dans le mail du parc ; qu'elles devoient changer d'habits l'une avec l'autre, mettre de grandes écharpes, & porter des loupes. Elle ajouta que mademoiselle *Hubert* s'étoit fort opposée à ce projet ; mais qu'il avoit fallu céder à la fin, la *Temple* ayant résolu d'en passer sa fantaisie.

Rocheſter prit sa résolution sur cet avis : il fut chercher *Killegrew*, se plaignit à lui du tour que mademoiselle *Hubert* avoit osé lui jouer, lui demanda son assistance pour s'en venger, & l'obtint ; & l'ayant informé de la maniere qu'il vouloit s'y prendre & du

rôle qui le regardoit dans cette aventure , ils se rendirent dans l'allée du mail.

Bientôt y parurent nos nymphes en mascarades : leurs tailles étoient peu différentes , & leurs visages , qui l'étoient beaucoup , étoient couverts de leur loup. Il n'y avoit que peu de monde au parc ; & d'aussi loin que la *Temple* les vit , elle doubla le pas pour s'en approcher , dans le dessein de laver la tête au perfide *Rochester* sous la figure d'un autre ; quand *Hubert* l'arrêtant : « Où » courez-vous donc , lui dit-elle ? n'auriez- » vous point envie d'attaquer de conversa- » tion ces deux diables pour vous exposer » à toutes les impertinences qu'ils font ca- » pables de vous dire ? » Ces remontrances furent inutiles. La *Temple* voulut tenter l'aventure ; & tout ce qu'on put obtenir , fut de ne point répondre à tout ce que *Rochester* pourroit lui dire.

Elles furent abordées comme elles achevoient de parler : *Rochester* choisit *Hubert* , feignant de la prendre pour l'autre. Elle en fut ravie ; mais *Temple* fut fâchée de voir que *Killegrew* lui tomboit en partage. Ce n'étoit pas à *Killegrew* qu'elle avoit affaire ;

Il s'aperçut de sa répugnance , & faisant semblant de se méprendre à ses habits :
« Eh ! mademoiselle *Hubert* , lui dit-il , ne
» tournez point tant la tête devers eux ; je
» ne fais par quel hasard vous êtes toutes
» deux ici , mais je fais bien que c'est fort à
» propos pour vous , ayant quelques petits
» avis à vous donner , comme votre servi-
» teur & votre ami. »

Ce début donna de la curiosité pour le reste ; mademoiselle *Temple* parut plus disposée à l'écouter. *Killegrew* , voyant que les autres s'étoient insensiblement éloignés : « Au
» nom de Dieu , dit-il , de quoi vous avisez-
» vous de vous déchaîner contre milord
» *Rochester* , que vous connoissez pour le
» plus honnête homme de la cour , & que
» vous donnez cependant pour le plus grand
» scélérat à la personne qu'il estime & qu'il
» honore le plus ? Que deviendriez-vous ,
» s'il savoit que vous avez fait accroire à
» mademoiselle *Temple* , que c'est sur elle
» qu'il a fait certains couplets de chanson ,
» faits , comme vous savez aussi-bien que
» moi , contre la grosse *Price* , plus d'un an
» avant qu'il fût question de la belle *Temple* ?

» Ne

» Ne soyez point surprise que j'en sache tant ;
» mais faites un peu d'attention à ce que je
» vais vous dire de bonne amitié. Votre
» passion & vos desirs pour la jeune *Temple*
» ne sont plus ignorés que d'elle ; car de
» quelque maniere que vous ayez surpris son
» innocence , on lui rend assez de justice
» pour croire qu'elle vous traiteroit comme
» a fait madame de *Falmouth* , si la pauvre
» fille savoit ce que vous lui voulez : je vous
» conseille donc de ne point pousser les
» choses plus loin auprès d'une personne trop
» sage pour vous le permettre. Je vous con-
» seille encore de reprendre votre femme-
» de-chambre , pour supprimer le scandale
» de ses discours. Elle dit par-tout qu'elle
» est grosse , vous impute le fait , & vous
» accuse de la dernière ingratitude sur de
» simples soupçons. Vous voyez bien que je
» n'invente point ces sortes de choses ; mais
» afin que vous ne doutiez point que ce ne
» soit de sa propre bouche que je les tiens ,
» elle m'a parlé de votre conversation dans
» le cabinet des bains , des portraits que vous
» y aviez faits de tous les hommes de la
» cour , de la malice artificieuse dont vous

» aviez donné les couplets si peu convenables
» à la fille d'Angleterre la mieux faite ; de
» quelle maniere la pauvre *Temple* avoit
» donné dans le panneau que vous lui ten-
» diez pour justifier ses appas. Mais ce qu'il
» pourroit y avoir de plus dangereux pour
» vous dans ce long entretien , c'est d'avoir
» révélé certains secrets , que la duchesse ne
» vous a pas apparemment confiés pour en
» faire part à ses filles d'honneur. Songez-y
» bien , & ne négligez pas de faire quelque
» réparation au chevalier *Littleton* , pour le
» ridicule que vous avez pris la peine de lui
» donner. Je ne fais si c'est de votre femme-
» de-chambre qu'il le tient ; mais je fais
» bien qu'il a juré de s'en venger , & qu'il
» est homme à tenir sa parole ; car afin que
» vous ne vous trompiez pas à cette mine
» de Stoïcien & cette gravité de Juriscon-
» sulte , je veux bien vous apprendre que
» c'est le plus emporté de tous les hommes.
» Comment ! ce sont des choses horribles
» que ces invectives. Il dit que c'est bien à
» faire à une coquine comme vous , de
» dénigrer les honnêtes gens par jalousie ;
» qu'il s'en plaindra , si vous continuez ;

» que si son altesse ne lui fait pas justice , il
 » se la fera lui-même , & vous donnera de
 » son épée dans le ventre , quand ce seroit
 » entre les bras de mademoiselle *Temple* ;
 » qu'il est bien scandaleux que toutes les
 » filles d'honneur passent par vos mains ,
 » avant que de pouvoir se reconnoître.

» Voilà , mademoiselle , ce que j'ai cru
 » devoir vous apprendre. Vous savez mieux
 » que moi , si ce que je viens de vous dire
 » est véritable , & c'est à vous à voir quel
 » usage il vous plaira faire de mes avis. Mais
 » si j'étois à votre place , je ferois la paix de
 » milord *Rochester* auprès de mademoiselle
 » *Temple*. Encore une fois , qu'il ne sache
 » pas que vous ayez abusé de l'innocence de
 » cette fille , pour noircir la sienne. N'en
 » éloignez plus un homme qui l'aime ten-
 » drement , & qui de la probité dont il est ,
 » se seroit bien gardé de jeter les yeux sur
 » elle , s'il n'avoit eu dessein de l'épou-
 » ser ».

Mademoiselle *Temple* avoit exactement
 tenu sa parole pendant ce discours. Elle n'a-
 voit garde d'y manquer , tant l'étonnement
 & la confusion l'avoient saisie.

La *Hubert* & *Rocheſter* la joignirent encore toute interdite des merveilles qu'elle venoit d'apprendre : choſes incroyables à ſon avis , qu'on ne pouvoit ſ'empêcher de croire , en examinant leurs circonſtances. Jamais embrouillement ne fut pareil à celui dont ſa tête fut remplie à ce récit.

Rocheſter & *Killegrew* les avoient quittées , qu'elle n'étoit pas encore bien revenue : mais dès qu'elle eut un peu repris ſes eſprits , elle regagna Saint-James à grands pas , ſans répondre à ce que l'autre lui pût dire ; & s'étant enfermée dans ſa chambre , la première choſe qu'elle fit , ce fut d'ôter promptement les habits de mademoiſelle *Hubert* , de peur d'en être contaminée. Après ce qu'elle en venoit d'apprendre , elle ne la conſidéroit plus que comme un monſtre funeſte à l'innocence du beau ſexe , de quelque ſexe qu'elle pût être. Elle rougiſſoit des privautés qu'avoit eues auprès d'elle une créature , dont la femme-de-chambre étoit groſſe , ſans avoir été dans un autre ſervice que le ſien. Elle lui renvoya donc toutes ſes hardes , redemanda les ſiennes , & réſolut de n'avoir plus aucun commerce avec elle.

Mademoiselle *Hubert* d'un autre côté, qui crut que *Killegrew* l'avoit prise pour elle en lui parlant, ne pouvoit comprendre ce qui lui faisoit prendre, depuis cette conversation, des airs si surprenans : mais voulant s'en éclaircir, elle fit rester la femme-de-chambre de *Temple* chez elle, fut la trouver elle-même, au lieu de lui renvoyer ses habits, & voulant la surprendre par quelque petite amitié, avant que d'en venir aux éclaircissmens, elle entra tout doucement dans sa chambre, comme elle alloit changer de linge, & l'embrassa. La *Temple* se trouva entre ses bras avant que de l'avoir apperçue; tout ce que *Killegrew* venoit de lui dire s'offrit à son imagination. Elle crut lui voir les regards d'un satyre, avec des empressemens encore plus odieux; & se démélant avec indignation d'entre ses bras, elle se mit à faire des cris effroyables, appelant le ciel & la terre à son secours.

Les premières qui vinrent à cette alarme furent la gouvernante & sa niece. Il étoit près de minuit. La *Temple* étoit en chemise, toute effrayée, repoussoit mademoiselle *Hubert* avec horreur, qui ne s'en approchoit

que pour apprendre le sujet de ses transports. Dès que la gouvernante vit cette scene, elle se mit à chanter pouille à la *Hubert*, avec toute l'éloquence d'une vraie gouvernante; lui demanda si c'étoit pour elle que Son Altesse entretenoit des filles d'honneur: si elle n'avoit point de honte de venir jusques dans leur appartement, à l'heure indue qu'il étoit, pour s'y porter à de telles violences, & jura qu'elle s'en plaindroit dès le lendemain à la Duchesse. Tout cela confirmoit *Temple* dans ses erreurs; & *Hubert* fut enfin obligée de s'en aller, sans pouvoir faire entendre raison à des créatures qu'elle croyoit toutes folles ou possédées. Le lendemain miss *Sara* ne manqua pas de conter cette aventure à son amant, lui dit comme les cris de *Temple* avoient alarmé l'appartement des filles; & comme elle & sa tante accourant à son secours, avoient pensé surprendre *Hubert* en flagrant délit.

Deux jours après, l'aventure, avec plusieurs circonstances qui n'en étoient pas, furent publiques. La gouvernante en faisoit foi, contant par-tout, comme la pudeur de mademoiselle *Temple* l'avoit échappé belle,

& que miss *Sara* sa niece n'avoit conservé son honneur , que parce que les bons avis de milord *Rocheſter* l'avoient dès long-tems obligée de lui défendre tout commerce avec une personne ſi dangereuſe. *Temple* fut dans la ſuite , que les couplets qui l'avoient ſi fort aigrie , n'avoient jamais été faits que pour la *Price*. Tout le monde l'en aſſuroit , en concevant une nouvelle horreur pour *Hubert* ſur cette ſupercherie. Tant de refroidiſſement après tant de familiarités , fit croire à bien des gens que l'aventure n'étoit pas tout-à-fait inventée.

C'étoit aſſez pour diſgracier la *Hubert* de la Cour , & pour la décrier dans la ville : mais la Duchefſe la ſoutint , comme elle avoit déjà fait ; traita l'hiſtoire d'un bout à l'autre de chimere , ou de calomnie , gronda *Temple* de ſon impertinente crédulité , chaſſa la gouvernante avec la niece , pour les impoſtures dont elles ſoutenoient cette fable , & fit quantité d'injuſtices pour rétablir l'honneur d'*Hubert* , ſans pouvoir en venir à bout. Elle avoit ſes raiſons pour ne la pas abandonner , comme nous dirons dans la ſuite.

Mademoiselle *Temple*, qui ne cessoit de s'accuser d'injustice au sujet de milord *Rochester*, & qui, sur la parole de *Killegrew*, le croyoit l'homme d'Angleterre de la plus grande intégrité, ne cherchoit que l'occasion de se justifier dans son esprit, en lui faisant quelque sorte de réparation pour les rigueurs qu'elle lui avoit tenues. Ces favorables dispositions entre les mains d'un homme comme lui, l'auroient pu mener plus loin qu'elle ne croyoit : mais il ne plut pas au Ciel de le mettre à portée d'en profiter.

Depuis qu'il étoit à la Cour, il n'avoit guere manqué d'en être banni, pour le moins une fois l'an ; car dès qu'un mot se trouvoit au bout de sa langue ou de sa plume, il le lâchoit sur le papier ou dans la conversation, sans aucun égard aux conséquences. Les ministres, les maîtresses, & souvent le maître lui-même en étoient. S'il n'avoit eu affaire au prince le plus humain qui fût jamais, la première de ses disgraces eût été la dernière.

Ce fut dans le tems que *Temple* le cherchoit, pour lui demander pardon de ce que les noirceurs de mademoiselle *Hubert*

leur

leur avoient à tous deux coûté, que la Cour lui fut interdite pour la troisième fois. Il partit sans avoir vu *Temple*, mena la gouvernante disgraciée à sa maison de campagne, fit son possible pour cultiver quelques dispositions que sa nièce se trouvoit pour le théâtre : mais voyant qu'il n'y réussissoit pas si bien, que dans ses autres instructions, après l'avoir eue quelques mois avec madame sa tante à sa maison de campagne, il ne laissa pas de la faire recevoir dans la troupe du roi l'hiver d'après : & le public lui fut obligé de la plus jolie, mais de la plus mauvaise comédienne du royaume.

Talbot arriva d'Irlande pendant que ces choses se passoient à la Cour. Il n'y trouva pas mademoiselle d'*Hamilton*. Elle étoit à la campagne, chez une parente, dont on parlera dans la suite. Un reste de tendresse pour elle subsistoit encore dans son cœur, malgré l'absence & ce qu'il avoit promis au chevalier de Grammont en partant. Il cherchoit à s'attacher quelque part, pour s'en détacher pendant son absence : mais il ne crut rien voir dans la nouvelle cour de la reine qui méritât son attention. Mademoi-

felle *Bointon* s'avisa pourtant d'en avoir pour lui. C'étoit une figure mince & délicate, à laquelle un assez beau teint & de gros yeux immobiles donnoient quelque air de beauté de loin, qui s'effaçoit de près. Elle affectoit d'être languissante, de parler gras, & d'avoir deux ou trois foibleffes par jour. La première fois que *Talbot* jeta les yeux sur elle, une de ses foibleffes la prit. On lui fit entendre qu'elle s'évanouissoit à son intention. Il le crut, s'empressa pour la secourir; & depuis cet accident, il se donna quelques airs attendris auprès d'elle, plutôt pour lui sauver, que pour lui marquer de la tendresse. Ces airs furent bien reçus; car elle en avoit véritablement été frappée d'abord. C'étoit un des plus grands hommes d'Angleterre, & selon les apparences un des plus robustes. Cependant elle laissoit assez voir qu'elle étoit prête à commettre la délicatesse d'une complexion comme la sienne à tout ce qui pourroit en arriver, pour devenir sa femme; & peut-être l'eût-elle été dès lors, comme elle le fut après, si les charmes de la belle *Jennings* ne s'y fussent opposés.

Je ne fais par quel hasard elle ne s'étoit point encore offerte à ses yeux. On lui en avoit pourtant beaucoup parlé. Sa conduite, son esprit & sa vivacité, lui furent également vantés. Il le crut sur la foi publique. Il trouva quelque chose d'assez rare, de voir la discrétion & la vivacité si bien d'accord à cet âge, principalement au milieu d'une cour toute galante : mais il trouva tout ce qu'on avoit dit des agrémens de sa personne au-deffous de la vérité.

S'il ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il l'aimoit, il ne tarda guere à le dire. Il n'y avoit rien à tout cela qui ne fût dans la vraisemblance, & mademoiselle Jennings crut y pouvoir ajouter foi, sans trop se flatter. *Talbot* avoit du brillant, un bel extérieur, beaucoup de noblesse, pour ne pas dire de faste, dans ses manieres. La faveur du duc qui le distinguoit assez, relevoit tout cela : mais le plus essentiel de son mérite pour elle, étoit quarante mille livres de rente, indépendamment des bienfaits de son maître. Toutes ces qualités étoient du ressort des maximes & regles qu'elle s'étoit proposée de suiivre en fait d'amans. Ainsi,

quoiqu'il ne vît pas ses penchans entièrement déclarés, du moins il eut la gloire d'en être mieux reçu que ceux qui s'étoient présentés avant lui.

Personne ne se mit en tête de traverser son bonheur ; & mademoiselle *Jennings* voyant que la Duchesse approuvoit les desseins de *Talbot*, après s'être bien consultée, sentit qu'en l'épousant sans répugnance, c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire pour son service, & que sa raison lui étoit plus favorable que son cœur.

Talbot, trop heureux d'une préférence que nul autre n'avoit eue, n'approfondit point si c'étoit à son cœur, ou bien à sa raison qu'il en étoit redevable, & ne songea qu'à presser l'accomplissement de son bonheur. On eût juré qu'il y touchoit : mais l'amour ne seroit plus amour, s'il ne se plaisoit à reculer les félicités, ou bien à renverser les fortunes de son empire.

Talbot, qui ne trouvoit rien à redire à la personne, à la conversation, ni à la sagesse de mademoiselle *Jennings*, fut un peu touché d'une nouvelle connoissance qu'elle venoit de faire, & s'étant mêlé de lui donner

quelques petits avis sur ce sujet , il ne s'en trouva pas bien.

Price , fille d'honneur réformée , comme nous avons dit , s'étoit mise , au sortir de chez la Duchesse , sous la protection de madame de *Castelmaine*. Elle avoit l'esprit fort amusant. Sa complaisance convenoit à toutes sortes d'humeurs , & la sienne avoit un fonds de gaieté qui réjouissoit par-tout. Elle avoit fait connoissance avec *Jennings* , avant *Talbot*. Comme elle favoit toutes les intrigues de la Cour , elle les contoît naturellement à mademoiselle *Jennings* , & les siennes , tout aussi naïvement que les autres. Elle en étoit charmée ; car quoiqu'elle ne voulût rien éprouver de l'amour qu'à bonnes enseignes , elle n'étoit pas fâchée d'apprendre par ces récits comme tout cela se passoit. Ainsi ne se lassant point de l'entendre , elle étoit ravie quand elle pouvoit la voir.

Talbot , qui s'apperçut du goût extrême qu'elle avoit pour cette fille , ne jugea pas que la réputation qu'elle avoit dans le monde fût avantageuse à celle de sa maîtresse , principalement dans un commerce intime. C'est pourquoi le prenant sur un ton de tuteur ,

plutôt que sur celui d'amant, il s'ingéra de la gronder sur la mauvaise compagnie qu'elle hantoit. *Jennings* étoit fiere à toute outrance, quand elle se le mettoit en tête, & comme elle aimoit beaucoup mieux la conversation de *Price*, que celle de *Talbot*, elle prit la liberté de lui dire : » Qu'il se mêlât de ses » affaires, & que s'il n'étoit venu d'Irlande » que pour lui donner des leçons sur sa conduite, il n'avoit qu'à prendre la peine d'y » retourner ». Il s'offença d'une sortie qu'on lui faisoit si mal-à-propos dans les termes où ils en étoient; & la quittant plus brusquement qu'il ne convenoit aux respects d'un homme bien amoureux, il fit quelque tems le fier : mais il n'en fut pas bon marchand. Il se laissa de ce personnage, quand il vit qu'il ne servoit de rien, & il prit celui d'amant humilié, qui lui servit aussi peu. Son repentir, ni ses soumissions ne la ramenerent pas, & la petite mutine boudoit encore lorsque *Germain* revint à la cour.

Il y avoit plus d'un an qu'il triomphoit des foiblesses de la *Castelmaine*, & plus de deux que le roi s'ennuyoit de ses triomphes. Son oncle s'en étoit apperçu des premiers,

& l'avoit obligé de s'absenter de la cour pour quelque tems , sur le point qu'on alloit lui envoyer les ordres ; car quoique Sa Majesté n'eût plus que de certains égards pour madame de *Castelmaine* , il ne trouva pas bon qu'une princesse qu'il avoit honorée d'une distinction publique , & qui se trouvoit encore couchée sur l'état de ses dépenses pour d'assez gros articles , parût attachée au char du plus ridicule vainqueur qui fût jamais. Il avoit eu plusieurs démêlés avec la belle sur ce sujet : mais toujours inutilement. Ce fut dans le dernier de ces démêlés , que lui conseillant de faire plutôt des graces à *Jacob Hall* (1) pour quelque chose , que de mettre son argent à *Germain* pour rien , puisqu'il lui feroit encore plus glorieux de passer pour la maîtresse du premier , que pour la très-humble servante de l'autre , la *Castelmaine* ne fut pas à l'épreuve de cette raillerie. L'impétuosité de son tempérament s'alluma comme un éclair. Elle lui dit : » Que c'étoit » bien à lui qu'il appartenoit de faire de » tels reproches à la femme d'Angleterre qui

(1) Danseur de corde.

» les méritoit le moins, qu'il ne cessoit de
» lui faire de ces querelles injustes, depuis
» que la bassesse de ses penchans s'étoit déclara-
» rée ; qu'il ne falloit, pour un goût comme
» le sien, que des oisons bridés, tels que la
» *Stuart*, la *Wels*, & cette petite gueuse de
» comédienne, qu'il leur avoit depuis quel-
» que tems associée ». Des larmes de fu-
reur se méloient ordinairement à ces orages,
ensuite reprenant le rôle de *Médée*, la scène
se fermoit en le menaçant de mettre ses en-
fans en capilotade, & son palais en feu.
Comment faire avec une furie déchaînée,
qui toute belle qu'elle fût, ressembloit bien
moins à *Médée* qu'à ses dragons, quand
elle étoit dans ses transports ?

Le bon prince aimoit la paix, & comme
il ne se commettoit guere à ces occasions qu'il
ne lui en coutât quelque chose pour l'avoir,
il fallut faire de grands frais pour ce dernier
accommodement. Comme ils n'en pouvoient
convenir & que chacun se plaignoit de son
côté, le chevalier de Grammont, du consen-
tement des deux parties, fut médiateur du
traité. Les griefs & les prétentions lui furent
représentés de part & d'autre ; & ce qu'il y a

de rare , il trouva le moyen de les contenter tous deux. Voici les articles d'accommodement qu'ils acceptèrent , savoir :

« Que madame de *Castelmaine* abandonneroit *Germain* ; que pour preuve de sa disgrâce , elle consentiroit qu'on l'envoyât faire un tour à la campagne ; qu'elle ne feroit plus de railleries au sujet de la *Wels* , ni de vacarmes sur celui de la *Stewart* , sans que le roi fût tenu de rien changer en sa conduite pour elle : Que moyennant ces condescendances , il lui donneroit incessamment le titre de duchesse , avec tous ses honneurs , tous ses privilèges , & une augmentation d'appointemens pour en soutenir la dignité. »

Dès que cette paix fut publiée , les censeurs , car il y en a toujours sur les conventions de l'état , prétendirent que le médiateur du traité , jouant tous les jours avec madame de *Castelmaine* , & n'y perdant jamais , avoit un peu trop appuyé ce dernier article en sa faveur.

Quelques jours après , ayant pris le titre de duchesse de *Cléveland* , le petit *Germain* avoit pris le chemin d'une maison de cam-

pagne. Il n'avoit tenu qu'à lui d'en revenir au bout de quinze jours ; & le chevalier de Grammont , en ayant obtenu la permission du roi , l'avoit portée au bon-homme *Saint-Albans*. C'étoit lui porter la vie : mais il eut beau l'envoyer à son neveu , ce fut inutilement. Car , soit qu'il voulût faire déplorer son absence aux beautés de Londres , & les faire crier contre l'injustice du siecle & la tyrannie du prince , il resta plus de six mois à la campagne , faisant du petit philosophe aux yeux des chasseurs du voisinage , qui le regardoient comme un exemple fameux des revers de la fortune. Cela lui parut si beau , qu'il y seroit resté bien plus long-tems , s'il n'eût entendu parler de mademoiselle *Jennings*. Il ne fit pas grand cas de ce qu'on lui mandoit de ses charmes , persuadé qu'il en avoit bien vu d'autres. Il fut plus touché de ce qu'on publioit de sa résistance & de sa fierté : ce fut cette fierté qui lui parut digne de sa colere ; & quittant son exil pour la subjuguier , il arriva dans le tems que *Talbot* , raisonnablement amoureux , étoit brouillé , selon lui , si peu raisonnablement avec mademoiselle *Jennings*.

Elle avoit entendu parler de *Germain* comme d'un héros en amour. La *Price*, en lui contant les aventures de madame de *Cléve-land* en avoit souvent fait mention, sans rien diminuer de la foiblesse dont la renommée vouloit que ce héros se portât dans les rencontres. Cela n'avoit pas empêché qu'elle n'eût la dernière curiosité de voir un homme dont la personne entière ne devoit être qu'un trophée mouvant des faveurs & des libertés du beau sexe.

Germain étoit donc venu satisfaire cette curiosité par sa présence ; & quoiqu'on trouvât son brillant un peu brouillé du séjour de la campagne, que sa tête parût plus grosse, & ses jambes plus menues qu'à l'ordinaire, la petite tête de *Jennings* crut n'avoir jamais rien vu de si parfait, & cédant à sa destinée, la belle s'en laissa coëffer, encore moins raisonnablement que les autres. On s'en apperçut avec quelque étonnement, car on attendoit quelque chose de plus de la délicatesse d'une personne jusqu'alors assez difficile.

Germain ne fut point surpris de cette conquête, quoiqu'il y fût assez sensible ; car son cœur y prit bientôt autant de part que sa va-

nité. *Talbot* qui vit avec étonnement la rapidité de cette conquête & la honte de sa défaite, en pensa crever de dépit & de jalousie : mais il crut qu'il étoit plus honorable d'en crever que de marquer inutilement l'un ou l'autre ; & s'étant paré d'une feinte indifférence, il se mit à l'écart pour voir quelle fin auroit un entêtement, qui commençoit de cet air.

Cependant *Germain* jouissoit tranquillement du plaisir de voir les penchans de la plus jolie & de la plus extraordinaire créature d'Angleterre, déclarés pour lui. La duchesse, qui l'avoit prise sous sa protection depuis qu'elle avoit refusé de se mettre sous celle du duc, fonda les intentions de *Germain* pour elle, & fut contente des assurances que lui donnoit un homme dont la probité surpassoit de beaucoup le mérite en amour. Il laissa donc voir à toute la cour qu'il vouloit bien l'épouser, quoiqu'il ne voulût pas la presser sur la conclusion. Tout le monde faisoit compliment à la belle *Jennings*, d'avoir réduit à cet état la terreur des maris, & le fléau des amans. La cour étoit dans l'attente de ce miracle, & la petite *Jennings* dans celle d'un

établissement heureux & prochain : mais il faut toujours compter avec la fortune avant que de compter sur la certitude des félicités.

Le roi n'avoit pas coutume de laisser si long-tems milord *Rochester* en exil. Il s'en ennuya , & trouvant mauvais qu'il l'oublîât , il fut droit à Londres attendre qu'il plût à sa majesté de l'y rappeler. Il s'établit d'abord au milieu de ce qu'on appelle la Cité , quartier des gros bourgeois & des riches marchands , où la politesse , à la vérité , ne regne pas tant qu'à la cour ; mais où les plaisirs , le luxe & l'abondance regnent avec moins d'agitation & plus de bonne foi. Son dessein au commencement , n'étoit que de se faire initier aux mysteres de ces habitans fortunés ; c'est - à - dire , en changeant de nom & d'habits , d'être admis à leurs festins , à leurs commerces de plaisirs , & suivant les occasions à ceux de mesdames leurs épouses. Comme son esprit étoit de la portée de tous les esprits qu'il vouloit , il faut voir comme il s'insinua dans l'épaisseur de celui des opulens échevins , & dans la délicatesse de celui de leurs tendres & très-magnifiques moitiés. Il étoit de toutes les parties & de

toutes les assemblées ; & tandis qu'il déclamoit avec les maris contre les fautes & les foibleſſes du gouvernement , il aidait à leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour , & à ſe révolter contre les maîtrefſes du roi. Il diſoit avec elles que c'étoit pour la charge du pauvre peuple , que ce maudit uſage étoit introduit : que les beautés de la cité valoient bien celles de l'autre bout de la ville ; & que cependant un honnête mari trouvoit dans leur quartier que c'étoit bien aſſez d'une femme : enſuite de quoi renchériſſant ſur tous leurs murmures , il diſoit qu'il ne comprenoit pas que le feu du ciel ne fût déjà tombé ſur *Wit-Hall* , vu qu'on y ſouffroit des garnemens comme *Rocheſter* , *Killegrew* & *Sidney* , qui ſoutenoient que tous les maris de Londres étoient cocus , & leurs femmes fardées. Cela l'avoit rendu ſi cher & ſi déſiré dans toutes leurs cotteries , qu'il ſe laſſa de l'empifſerie des feſtins & de l'empreſſement des marchands.

Mais bien loin de ſ'approcher du quartier de la cour , il ſ'enfonça dans les retraites les plus reculées de la cité : & ce fut là que changeant encore d'habits & de nom pour un

nouveau personnage, il fit, sous-main, courir des billets, portant : « Qu'il étoit arrivé » depuis quelques jours un médecin Allemand » farci de secrets merveilleux & de remedes » infaillibles. » Les secrets étoient de lire dans le passé, comme de prédire l'avenir, par le secours de l'astrologie. La vertu des remedes consistoit principalement à soulager en peu de tems les pauvres filles de tous les maux & de tous les accidens où elles pouvoient être tombées, soit par trop de charité pour le prochain, soit par trop de complaisance pour elles-mêmes.

Ses premieres pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables : mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de la ville, bientôt arriverent les soubrettes de la cour, & les femmes de chambre de qualité, qui sur les merveilles qu'elles publioient du médecin Allemand, furent suivies de quelques-unes de leurs maîtresses.

Parmi les ouvrages d'esprit peu sérieux, jamais il n'y en eut de si agréables, & de si remplis de feu, que ceux de milord *Rocheester* ; & de tous ses ouvrages, le plus ingé-

nieux & le plus divertissant est un détail de toutes les fortunes & des différentes aventures qui lui passèrent par les mains , pendant qu'il professoit la médecine & l'astrologie dans les fauxbourgs de Londres.

La belle *Jennings* pensa bien être placée dans ce recueil : mais l'aventure qui la sauva , n'empêcha pas qu'on n'apprît dans la suite le dessein qu'elle avoit eu de rendre visite au diseur de bonne aventure.

Les premières femmes de chambre , qui l'avoient consulté , n'étoient autres que celles des filles d'honneur. Elles avoient grand nombre de questions à faire , & quelques doutes à proposer , tant sur leur compte que sur celui de leurs maîtresses ; elles eurent beau se déguiser , il en reconnut quelques-unes , comme , par exemple , celle de la *Temple* , de la *Price* , & celle que la *Hubert* avoit depuis peu chassée. Ces créatures en étoient revenues , les unes émerveillées , les autres toutes remplies de frayeur. Celle de mademoiselle *Temple* jura qu'il l'avoit assurée qu'elle auroit la petite vérole , & sa maîtresse l'autre , dans deux mois au plus tard , si sadite maîtresse ne se donnoit de garde d'un homme habillé

habillé en femme. La soubrette de la *Price* assura que sans la connoître, n'ayant fait que lui regarder dans la main, il lui avoit d'abord dit, que selon le cours des étoiles, il falloit qu'elle fût au service de quelque bonne personne qui n'avoit point d'autre défaut que celui d'aimer le vin & les hommes. Chacune enfin frappée de quelque chose de particulier touchant leurs affaires, en avoit alarmé ou diverti leurs maîtresses, n'ayant pas manqué, selon la coutume, d'ajouter à la vérité, pour rendre la chose plus merveilleuse.

Price entretenoit un jour sa nouvelle amie, & le diable tenta sur-le-champ sa nouvelle amie d'aller en personne voir ce que c'étoit que ce nouveau magicien.

L'entreprise étoit des plus étourdies : mais elle l'étoit moins que la petite *Jennings*, qui croyoit qu'on pouvoit se moquer des apparences, pourvu qu'on fût innocente dans le fond. *Price* étoit la complaisance même : & cette belle résolution prise, on ne songea plus qu'aux moyens de l'exécuter.

Jennings étoit très-difficile à déguiser, à cause de son éclat extrême & de quelque chose de singulier dans son air & ses manieres.

Cependant, après avoir bien rêvé, ce qu'elles imaginèrent de mieux fut de s'habiller comme des filles qui vendent des oranges aux comédies, & dans les promenades publiques. Cela fut bientôt fait. La *Price* se travestit à peu-près de même. Elles prirent chacune un panier d'oranges; & s'étant embarquées dans un fiacre, elles s'abandonnèrent à la fortune sans autre escorte, que celle du caprice & de l'indiscrétion.

La duchesse étoit à la comédie avec sa sœur : mademoiselle *Jennings* s'en étoit dispensée sur une feinte indisposition. Elle nâgeoit dans la joie, voyant cet heureux commencement de leur aventure; car elles s'étoient déguisées, avoient traversé le parc, & pris leur fiacre à la porte de *Wit-Hall*, sans aucun obstacle. Elles s'en félicitoient réciproquement; & la *Price* ayant bien auguré de l'issue de leur entreprise par un début si fortuné, s'avisa de demander à sa compagne ce qu'elles alloient faire chez le forcier, & ce qu'elles avoient à lui proposer.

Mademoiselle *Jennings* lui dit, que pour elle, c'étoit la curiosité plutôt qu'autre chose qui l'y menoit; qu'elle étoit pourtant résolue

de lui demander , sans nommer personne , par quel hazard un homme amoureux d'une jeune personne assez jolie , ne se pressoit pas de l'épouser , puisque cela devoit être assez divertissant , & qu'il ne tenoit qu'à lui. La *Price* lui dit en riant , que sans aller au devin rien n'étoit plus aisé que d'expliquer cette énigme , lui en ayant déjà dit quelque chose dans le journal des actions de madame de *Cléveland*.

A cet endroit de la conversation , elles se trouverent près de la comédie. La *Price* , après un moment de réflexion , lui dit que puisque la fortune les favorisoit , il s'offroit une belle action à leur courage , qui étoit d'aller vendre leurs oranges jusques dans la salle de la comédie , à la barbe de la duchesse & de toute sa cour. La proposition se trouvant digne des sentimens de l'une , & de la vivacité de l'autre , elles mirent pied à terre , payerent leur fiacre , & se coulant le long d'une infinité de carrosses , elles gagnerent à grand'peine la porte de la comédie. *Sidney* , plus beau que le bel Adonis , & plus paré qu'à son ordinaire , y descendoit. La *Price* l'aborda témérairement , comme il se donnoit un

coup de peigne ; mais il étoit trop occupé de lui-même pour songer à elle , & passa sans daigner lui répondre. *Killegrew* fut le second qui débarqua. La belle *Jennings* , un peu rassurée de ce qu'elle avoit vu faire à l'autre , s'avança vers lui , lui présenta son panier , tandis que la *Price* , plus faite au langage , lui disoit d'acheter ses belles oranges. « Pas » pour le présent , dit-il en les regardant avec » attention : mais si tu veux demain au ma- » tin m'amener cette petite fille , cela te vau- » dra toutes les oranges des boutiques. » Et tandis qu'il tenoit ce discours à l'une , il tenoit la main sous le menton à l'autre , en visitant quelque peu sa gorge. Ces familiarités faisant oublier à la petite *Jennings* le personnage qu'elle représentoit après l'avoir repoussé le plus rudement qu'elle put , elle lui dit avec indignation , qu'il étoit bien insolent d'oser.... « Ha , ha ! dit-il , voici ma » foi qui est nouveau ! une petite P.... qui » pour faire valoir sa marchandise fait la » précieuse , & prétend avoir des senti- » mens ! »

Price vit bien qu'elle ne feroit rien qui vaille dans un lieu si dangereux ; & l'ayant

prise sous le bras , elle l'emmena toute émue encore de l'insulte qu'on venoit de faire à sa fierté.

Mademoiselle *Jennings* ne voulant plus vendre des oranges à ce prix , fut tentée de s'en retourner sans mettre fin à l'autre aventure : mais *Price* lui mettant devant les yeux la honte de tant de foiblesse , après tant de valeur , elle consentit à voir promptement l'astrologue , afin d'être de retour avant la fin de la comédie.

Elles avoient un billet d'adresse ; mais il n'en fut pas besoin ; le cocher qu'elles venoient de prendre leur dit , qu'il savoit bien ce qu'elles cherchoient , & qu'il en avoit déjà mené plus de cent chez le Médecin d'Allemagne. Elles n'en étoient plus qu'à la moitié d'une rue , lorsque la fortune s'avisa de leur tourner le dos.

Broncard avoit dîné par hasard chez un marchand de ces quartiers , & justement comme il en sortoit , elles firent arrêter leur fiacre. C'étoit vis-à-vis de lui. Deux vendeuses d'oranges en carrosse , dont l'une paroissoit avoir un fort joli visage , lui

donnerent de l'attention. Il étoit volontiers curieux de ces sortes d'objets.

C'étoit l'homme de la Cour qui avoit le moins d'estime pour le beau sexe , & avoit le moins de miséricorde pour sa réputation. Il n'étoit point jeune , sa figure étoit désagréable ; cependant avec beaucoup d'esprit , il avoit un penchant infini pour les femmes. Il se rendoit justice sur son mérite , & persuadé qu'il ne pouvoit réussir qu'auprès de celles qui voudroient de son argent , il étoit en guerre avec toutes les autres. Il avoit à quatre ou cinq milles de Londres , une petite maison de campagne , toujours meublée de quelques grisettes. Du reste , fort homme de bien , & le premier joueur d'échecs du Royaume.

Price , alarmée de l'attention dont les examinoit l'ennemi le plus dangereux qu'elles pussent rencontrer , détourna la tête , dit à sa compagne d'en faire autant , & au fiacre d'avancer. *Broncard* les suivit à pied , sans qu'elles s'en fussent apperçues , & le carosse étant arrêté vingt ou trente pas plus loin , elles en sortirent. Il venoit derrière , & fit d'elles le jugement qu'auroit fait un

homme moins téméraire dans ses préjugés. Il ne douta pas que mademoiselle *Jennings* ne fût une jeune créature qui cherchoit fortune, & que *Price* ne fût sa femme d'affaire. Il avoit été surpris de les voir beaucoup mieux chaussées qu'il n'appartenoit à leur état, & que la petite orangere, en sortant d'un carrosse fort haut, eût montré la plus jolie jambe qu'on pût voir : mais comme cela ne gâtoit rien pour ses desseins, il résolut de l'acquérir à quelque prix que ce fût pour la mettre dans son sérail.

Il les aborda comme elles donnoient leurs paniers en garde au cocher, avec ordre de les attendre justement dans cet endroit. *Broncard* se mit d'abord entre elles ; & dès qu'elles le virent, elles en furent tout éperdues : mais sans faire attention à leur surprise, tirant *Price* à l'écart d'une main, en tirant sa bourse de l'autre ; il entroit en matière, quand il vit qu'elle tournoit le visage de l'autre côté sans lui répondre ni le regarder. Comme cette action ne lui parut pas naturelle, il la regarda sous le nez, malgré qu'elle en eût. Il en fit autant à l'autre ; & les ayant d'abord reconnues

l'une & l'autre, il n'eut garde d'en faire semblant.

Le vieux renard se possédoit à merveille dans ces occasions, & les ayant un peu tourmentées pour leur ôter tout soupçon, il les quitta, disant à *Price* : « Qu'elle » étoit bien sotte de refuser ses offres, & » que la petite créature ne gagneroit peut- » être pas d'un an ce qu'il ne tenoit qu'à » elle de gagner dans un jour ; que les » temps étoient bien changés, depuis que » les filles de la reine & de la duchesse cou- » roient sur le marché des pauvres aven- » turieres de la ville ». Il regagna son carrosse en disant cela, tandis qu'elles se cachoient le nez en louant Dieu de bon cœur de ce qu'il leur avoit fait la grace de sortir de ce danger, sans être découvertes.

Broncard de son côté, qui n'eût pas pris mille belle guinées de cette rancontre, louoit le Seigneur de ce qu'elles n'étoient pas assez alarmées pour rompre leur dessein ; car il ne doutoit pas que mademoiselle *Price* ne menât la petite *Jennings* en bonne fortune. Il avoit d'abord compris qu'il n'auroit pas profité d'une découverte, qui ne leur

auroit

auroit d'abord donné que de la confusion.

C'est pourquoi , bien que *Germain* fût le meilleur de ses amis , il sentoît une joie secrète de n'avoir pas empêché qu'il ne fût cocu devant que d'être marié. La crainte qu'il eut de le sauver de cette aventure , fit qu'il s'éloigna d'elles avec les précautions qu'on vient de dire.

Pendant qu'elles avoient essuyé ces alarmes , leur cocher s'étoit pris de paroles avec certains galopins de la rue , assemblés autour du carrosse pour en escamoter les oranges. Des paroles on vint aux coups. Elles virent le commencement du combat , lorsqu'après avoir abandonné le projet de voir le diseur de bonne aventure , elles étoient revenues pour se mettre en carrosse. Leur cocher avoit de l'honneur , & ce fut avec grande peine qu'elles obtinrent de lui , de livrer leurs oranges à la populace pour se tirer d'affaire. S'étant donc rembarquées après mille frayeurs , & après avoir entendu quelques paroles libres qui s'étoient distinctement prononcées pendant le combat , les belles regagnerent le palais Saint-James , faisant vœu de ne plus aller chez les devins au tra-

vers des frayeurs & alarmes qu'elles venoient d'essuyer.

Broncard, qui selon le peu d'estime qu'il avoit pour la sagesse du beau sexe, auroit mis sa main au feu que la belle *Jennings* n'étoit pas revenue de cette expédition, comme elle y étoit allée, ne laissa pas d'en garder religieusement le secret, parce qu'il vouloit absolument que le bienheureux *Germain* épousât une petite coureuse de bonnes fortunes, qui se donnoit pour le modele de la sagesse, afin qu'il pût, dès le lendemain de son mariage, lui faire compliment sur la créature qu'il avoit épousée. Mais il ne plut pas au ciel de lui donner ce plaisir, comme nous verrons dans la suite.

Mademoiselle d'*Hamilton* étoit à la campagne chez une de ses parentes, comme on a dit. Le chevalier de Grammont avoit beaucoup souffert pendant cette petite absence, parce qu'il ne lui fut pas permis d'y faire une visite, sur quelque prétexte que ce pût être. Le jeu toujours favorable pour lui, n'étoit pas d'un petit secours dans l'extrémité de son impatience.

Mademoiselle d'*Hamilton* revint enfin

Madame *Whitnell* voulut la ramener par politesse , en apparence. La cérémonie par-tout employée jusqu'à outrance , est le cheval de bataille de la noblesse campagnarde. Cette civilité n'étoit pourtant que le prétexte dont on se servoit pour faire consentir un mari quelque peu bizarre , au voyage de madame sa femme. Peut-être se fût-il donné lui même l'honneur de conduire mademoiselle d'*Hamilton* jusques à Londres, s'il n'eût été occupé de certaines remarques sur l'Histoire Ecclésiastique , auxquelles il travailloit depuis long-temps. On n'eut garde de le détourner de ce travail. Madame *Whitnell* n'y auroit pas trouvé son compte.

Cette dame étoit ce qu'on appelle proprement une beauté toute angloise : pétrie de roses , de neige & de lait , quant aux couleurs ; faite de cire , à l'égard des bras & des mains , de la gorge & des pieds , mais tout cela sans ame & sans air. Son visage étoit des plus migons ; mais c'étoit toujours le même visage : ont eût dit qu'elle le tiroit le matin d'un étui , pour l'y remettre en se couchant , sans s'en être servie durant la journée. Que voulez-vous , la nature en

avoit fait une poupée dès son enfance : & poupée jusqu'à la mort resta la blanche *Whitnell*. Son mari, monsieur de *Whitnell*, avoit étudié pour être d'église : mais son frere aîné s'étant laissé mourir, dans le temps que celui-ci finissoit ses études, au lieu de prendre les Ordres, il prit le chemin d'Angleterre, & mademoiselle *Beddingfield* dont nous parlons, pour femme.

Il n'étoit pas mal fait ; il avoit un air spéculatif & sérieux, fort propre à donner des vapeurs. Du reste, elle pouvoit se vanter d'avoir un des grands théologiens du Royaume pour époux. Il étoit tous les jours collé sur les livres, se couchoit de bonne heure pour se lever matin. Sa femme le trouvoit ronflant quand elle se mettoit au lit ; & quand il la quittoit, il la laissoit profondément endormie. Sa conversation eût été vive pendant le repas, si madame *Whitnell* eût possédé comme lui le docteur Angélique, ou qu'elle eût aimé la dispute ; mais n'étant curieuse ni de l'un ni de l'autre, le silence régnoit à leur table comme à celle d'un réfectoire.

Elle avoit souvent témoigné l'extrême desir

qu'elle avoit de voir la ville de Londres ; mais quoiqu'ils en fussent à la plus petite journée du monde , jamais elle n'avoit pu satisfaire cette envie ; & ce n'étoit donc pas sans raison qu'elle s'ennuyoit de la vie qu'on lui faisoit mener à *Pékam*. L'oisiveté d'un si triste lieu par sa situation lui parut insupportable ; & comme elle avoit la folie de croire , comme beaucoup d'autres femmes , que la stérilité leur est une espece de reproche , elle étoit assez scandalisée de voir qu'on l'en pouvoit soupçonner ; car elle étoit persuadée que , quoique le ciel lui refusât des enfans , elle avoit tout ce qu'il falloit pour en avoir , si c'étoit la volonté du Seigneur. Cela l'avoit portée à faire quelques réflexions & quelques raisonnemens sur ces réflexions ; comme , par exemple , que puisque son époux aimoit mieux vaquer à ses études qu'aux devoirs du ménage , feuilleter de vieux livres que de jeunes appas , & songer à ses amusemens plutôt qu'à ceux de sa femme , il lui seroit permis d'écouter quelque amant nécessaire , par charité réciproque , sauf à faire les choses à telle fin que de raison , & diriger ses intentions , de maniere

que le malin esprit n'eût que faire dans cette affaire. Monsieur *Whitnell*, partisan zélé de la doctrine des casuistes, n'eût peut-être pas approuvé ces décisions; mais il ne fut pas consulté.

Le malheur étoit que dans le solitaire *Pékam*, non plus que dans ses stériles environs, rien ne s'offroit pour ses desseins ni pour les secours de la pauvre *Whitnell*. Elle y séchoit sur pied, & ce fut de peur d'y mourir de solitude ou d'inanition, qu'elle eut recours à la pitié de mademoiselle d'*Hamilton*.

Elles avoient fait connoissance à Paris, où *Whitnell* l'avoit menée six mois après son mariage, pour acheter des livres. Mademoiselle d'*Hamilton*, qui l'avoit fort plainte dès-lors, voulut bien passer quelque tems à la campagne avec elle, dans l'espérance de la tirer de captivité par cette visite, & le projet avoit réussi.

Le chevalier de Grammont, averti du jour qu'elles devoient arriver, porté sur les ailes de l'amour & de l'impatience, avoit obtenu de *Georges Hamilton* d'aller avec lui les recevoir à quelques milles de Londres.

L'équipage où ils se mirent pour cette galante cérémonie étoit digne de sa magnificence : on peut croire aussi que dans une telle occasion , sa personne n'étoit pas négligée. Cependant malgré son impatience , il ne laissa pas de modérer l'ardeur du cocher , de peur d'accident ; la prudence lui paroissant préférable aux empressemens sur la route. Les dames parurent enfin , & mademoiselle d'*Hamilton* lui paroissant dix ou douze fois plus belle qu'elle n'étoit au partir de Londres , il eût donné sa vie pour un accueil comme celui qu'elle fit à son frere.

Madame *Whitnell* en fut pour sa part dans les louanges qui se prodiguerent à cette entrevue à sa beauté , dont sa bonté fut bon gré à ceux qui lui faisoient cet honneur ; & comme *Hamilton* la regardoit avec une attention qui paroissoit assez tendre , elle regardoit *Hamilton* comme un homme assez propre aux petits projets dont elle étoit convenue avec sa conscience.

Dès qu'elle fut à Londres , la tête pensa lui tourner de contentement & de félicité. Tout lui paroissoit enchantement dans cette superbe ville , elle qui de celle de Paris n'a-

voit jamais vu que la rue Saint-Jacques , & quelques boutiques de Libraires. Elle logeoit chez mademoiselle d'*Hamilton*. Elle fut présentée, vue & approuvée dans toutes les Cours.

Le chevalier de Grammont inépuisable en fête & galanterie , se servant du prétexte de cette belle étrangere pour étaler sa magnificence , cè n'étoit que bals , concerts , comédies , promenades par terre , promenades par eau , collations superbes par-tout. La *Whitnell* étoit d'une merveilleuse sensibilité pour des plaisirs , dont la plupart étoient nouveaux pour elle. Il n'y avoit que la comédie qui l'ennuyoit un peu , quand c'étoient des pieces sérieuses. Elle convenoit pourtant que le spectacle étoit bien touchant , quand on tuoit bien du monde sur le théâtre , & trouvoit que les comédiens étoient de grands drôles bien faits , qu'il valoit mieux voir en vie.

Hamilton en étoit raisonnablement bien traité , s'il y avoit de la raison à un homme amoureux , qui demande toujours quelque chose. Il faisoit son possible pour qu'elle se déterminât sur l'exécution des projets qu'elle avoit faits à *Pékam*. Madame *Whitnell* le

trouvoit fort à son gré. C'est celui qu'on a vu servir en France avec quelque distinction. Il étoit agréable & bien fait. Toutes les commodités imaginables conspiraient à l'établissement d'un commerce, dont les commencemens avoient été trop vifs, pour le voir languir avant la fin : mais à mesure qu'on la pressoit sur la conclusion, le courage lui manquoit, & des restes importuns de quelques scrupules qu'elle n'avoit pas bien examinés, la tenoient en suspens. Il est à croire qu'un peu de persévérance les auroit vaincus. Cependant les choses en demeurèrent là pour cette fois. *Hamilton*, ne pouvant comprendre ce qui la retenoit, puisque les premiers & les plus grands frais de l'engagement lui paroissoient faits à l'égard du public, s'avisa de l'abandonner à ses irrésolutions, au lieu de la redresser par de nouveaux empressements. Il n'étoit pas naturel de s'arrêter en si bon chemin pour de tels obstacles : mais il s'étoit déjà laissé coëf-fer de chimères & de visions qui refroidirent mal-à-propos, pour s'égarer inutilement dans une autre poursuite.

Je ne fais si la petite *Whitnell* s'en donna le tort, mais elle en fut extrêmement mor-

tifiée. Bientôt après il fallut retourner à ses choux & à ses diétons de *Pékam*. Elle s'en pensa désespérer. Ce séjour lui paroissoit mille fois plus effroyable, depuis qu'elle eut tâté de Londres. Cependant comme la reine devoit partir dans un mois pour les eaux de *Tunnebrige*, il fallut céder à la nécessité de revoir le philosophe *Whittnell* : mais ce ne fut qu'après avoir fait promettre à mademoiselle d'*Hamilton*, qu'elle ne prenoit point d'autre maison que la sienne, qui étoit à trois ou quatre lieues de *Tunnebrige*, tant que la Cour y feroit.

On lui promit qu'on ne l'abandonneroit pas dans sa solitude, & sur-tout qu'on y meneroit cette fois le chevalier de Grammont, dont l'humeur & la conversation la charmoient; & le chevalier de Grammont, sujet en tout tems à rompre en visière sur les affaires du cœur, lui promit d'y mener *Georges*, & la fit rougir jusques aux yeux.

La Cour partit un mois après, pour en passer près de deux dans le lieu de l'Europe le plus simple & le plus rustique, mais le plus agréable & le plus divertissant.

Tunnebrige est à la même distance de Londres, que Fontainebleau l'est de Paris,

Ce qu'il y a de beau & de galant dans l'un & dans l'autre sexe s'y rassemble au tems des eaux. La compagnie toujours nombreuse, y est toujours choisie. Comme ceux qui ne cherchent qu'à se divertir l'emportent toujours sur le nombre de ceux qui n'y vont que par nécessité, tout y respire le plaisir & la joie. La contrainte en est bannie; la familiarité établie dès la première connoissance, & la vie qu'on y mène est délicieuse.

On a pour logemens de petites habitations propres & commodes, séparées les unes des autres, & répandues par-tout à une demi-lieue des eaux. On s'assemble le matin à l'endroit où sont les fontaines. C'est une grande allée d'arbres touffus, sous lesquels on se promène en prenant les eaux. D'un côté de cette allée regne une longue suite de boutiques garnies de toutes sortes de bijoux, de dentelles, de bas & de gants, où l'on va jouer comme on fait à la foire. De l'autre côté de l'allée se tient le marché; & comme chacun y va choisir & marchander ses provisions, on n'y voit point d'étalage qui soit dégoûtant. Ce sont de petites villageoises blondes, fraîches, avec du linge bien blanc, de petits chapeaux de paille, &

proprement chauffées , qui vendent du gibier , des légumes : des fleurs & du fruit. On y fait aussi si bonne chère qu'on veut. On y joue gros jeu , & les tendres commerces y vont leur train. Dès que le soir arrive , chacun quitte son petit palais pour s'assembler au Boulingrin. C'est - là , qu'en plein air , on danse , si l'on veut , sur un gazon plus doux & plus uni que les plus beaux tapis du monde.

Milord *Monfery* avoit à deux ou trois petits milles de *Tunnebrige* , une belle maison appelée *Summerhill*. Mademoiselle d'*Hamilton* après avoir passé huit ou dix jours à *Pékam* , ne put se dispenser d'y venir demeurer pendant le reste du voyage. Elle obtint du seigneur *Whitnell* , que madame sa femme vînt aussi ; & quittant le triste *Pékam* & son ennuyeux seigneur , cette petite Cour fut s'établir à *Summerhill*.

Elles étoient tous les jours à la Cour , ou à la Cour chez elles. La reine se surpassoit dans le soin de faire naître ou de soutenir les divertissemens. Elle affecta de redoubler l'aisance naturelle de *Tunnebrige* , au lieu d'en altérer la liberté par les égards & les respects qu'exigeoit sa présence. Elle défen-

dit absolument l'un & l'autre : & renfermant au fond de son cœur les chagrins qu'elle ne pouvoit vaincre , la *Stuart* menoit en triomphe la tendresse du roi , sans qu'elle lui en fît mauvaise mine.

Jamais l'amour n'avoit vu son empire si florissant que dans ce séjour. Ceux qui s'étoient trouvé atteints avant que d'y venir , y sentoient augmenter leurs feux ; & ceux qui sembloient les moins faits pour aimer , y perdoient leur férocité , pour faire un nouveau personnage. Nous n'en citerons d'exemple , que celui du prince *Robert*.

Il étoit brave & vaillant jusqu'à la témérité. Son esprit étoit sujet à quelques travers , dont il eût été bien fâché de se corriger. Il avoit le génie fécond en expériences de mathématiques , & quelques talens pour la chymie. Poli jusqu'à l'excès quand l'occasion ne le demandoit pas , fier , & même brutal quand il étoit question de s'humaniser. Il étoit grand , & n'avoit que trop mauvais air. Son visage étoit sec & dur , lors même qu'il vouloit le radoucir : mais dans ses mauvaises humeurs , c'étoit une vraie physionomie de réprouvé.

La reine ayant fait venir les comédiens pour ne laisser aucun vuide dans les plaisirs, ou peut-être pour rendre à mademoiselle *Stuart*, par la présence de mademoiselle *Gouin*, une partie des inquiétudes que lui causoit la sienne, le prince *Robert* trouva des charmes dans la figure d'une petite comédienne appelée *Fives*, qui mirent à la raison tout ce que ses penchans naturels avoient de plus sauvage. Adieu les alambics, les creusets, les fourneaux & le noir attirail de la soufflerie; adieu tous les instrumens de mathématiques & ses spéculations. Il ne fut plus question chez lui que de poudre & d'essence. L'impertinente voulut être attaquée dans les formes, & résistait fièrement à l'argent, pour vendre ses faveurs plus chèrement dans la suite, elle faisoit faire un personnage si neuf à ce pauvre prince, qu'il ne paroïssoit pas vraisemblable. Le roi fut charmé de cet événement. On en fit de grandes réjouissances à *Tunnebrige*: mais personne ne fut assez hardi pour en faire des plaisanteries. On ne se contraignoit pas même sur le ridicule des autres.

On dansoit tous les jours chez la reine,

parce que les médecins le trouvoient bon , & que personne ne le trouvoit mauvais. Ceux qui s'en soucioient le moins , aimoient encore mieux cet exercice , pour diriger les eaux , que se promener. Milord *Monfery* se croyoit en sûreté sur toutes les démangeaisons de sa femme pour la danse ; car , quoiqu'il en fût assez honteux , la princesse de *Babylonne* étoit , par la grace de Dieu , grosse de six ou sept mois ; & pour comble de malheur pour elle , son enfant s'étoit mis tout d'un côté ; si bien qu'on ne savoit plus ce que c'étoit que sa figure. La défolée *Monfery* voyoit donc partir tous les matins mademoiselle d'*Hamilton* & madame *Whitnell*, tantôt à cheval , tantôt en carrosse , toujours environnées de quelque troupe galante pour les conduire & pour les ramener. Elle se figuroit mille fois plus de délices encore qu'il n'y en avoit aux lieux où elles alloient , & son imagination ne cessoit de danser à *Summerhill* toutes les contredanses qu'elle s'imaginoit qu'on avoit dansées à *Tunnebrige*. Elle ne pouvoit plus résister à ces tourmens d'esprit , lorsque le ciel , ayant pitié de son impatience & de ses desirs , fit partir milord

Monfery pour Londres , & l'y retint pendant deux jours ; & dès qu'il eut le dos tourné , la *Babylonienne* déclara qu'elle vouloit faire un petit voyage à la Cour.

Elle avoit un confesseur , aumônier de la maison , qui ne manquoit pas de bon sens. Milord *Monfery* , de peur d'accident , l'avoit recommandée aux conseils & aux bonnes prieres de ce prudent ecclésiastique : mais il eut beau la prêcher , & l'exhorter à la résilience , il eut beau lui remettre devant les yeux les ordres de son époux , & les dangers où elle s'exposoit dans cet état , & lui dire que sa grossesse étant une bénédiction particulière du ciel , il falloit tâcher de la conserver , d'autant qu'il en coûteroit peut être plus qu'elle ne s'imaginait pour l'obtenir. Ces remontrances furent inutiles , mademoiselle d'*Hamilton* & sa cousine *Whitnell* ayant eu la bonté de la confirmer dans sa résolution , elles aiderent à l'habiller le lendemain matin , & partirent avec elle. Ce ne fut pas trop de toute leur adresse , pour mettre quelque sorte de symétrie dans sa taille : mais ayant à la fin fait tenir un petit oreiller sous son jupon , pour figurer à droite

avec

Tome

avec son maudit enfant , qui s'étoit jetté sur la gauche , elles pensèrent mourir de rire , en l'assurant qu'elle étoit le mieux du monde.

Dès qu'elle parut , on crut qu'elle s'étoit mise en vertugadin pour faire sa cour à la reine ; mais on fut charmé de la voir. Ceux qui n'y entendoient point de finesse l'assuroient bonnement qu'elle étoit grosse de deux enfans ; & la reine , qui ne laissoit pas de lui porter envie , quelque ridicule qu'elle parût dans cet état , n'eut garde de tromper ses espérances , sachant le motif de son voyage.

Dès que l'heure des contre-danses fut arrivée , son cousin *Hamilton* eut ordre de la mener. Elle fit bien quelques petites façons sur son incommodité ; mais se laissant vaincre pour obéir , disoit-elle , à la reine , jamais on n'a vu de satisfaction si complète que la sienne.

Nous avons déjà remarqué que les plus grands honneurs sont sujets aux plus grands revers. La *Monfery* , fagotée comme elle étoit , ne paroissoit pas sentir la moindre incommodité dans le mouvement qu'on se donne dans ces sortes de contre-danses ; au

contraire, comme elle ne craignoit que la présence de son mari dans le bonheur dont elle jouissoit, elle se dépêchoit de danser tant qu'elle pouvoit, de peur que son mauvais destin ne la ramenât avant qu'elle n'eût pris sa suffisance. Ce fut donc en se démenant d'une manière si peu discrete, que son oreiller se défit sans qu'elle s'en aperçût, & qu'il tomba dans le beau milieu de la première danse. Le duc de *Boukingham*, qui la suivoit, le ramassa diligemment, l'enveloppa de son juste-au-corps; & contrefaisant les cris d'un enfant nouveau-né, il alloit demander une nourrice parmi les filles d'honneur pour le pauvre petit *Monfery*.

Cette bouffonnerie, jointe à la figure étonnante de la pauvre femme, pensa faire évanouir mademoiselle *Stuart*; car la princesse de *Babylonne*, après son accident, étoit éflanquée du côté droit, & toute bicornue de l'autre. Tous ceux qui s'étoient contenus auparavant s'abandonnerent à l'envie de rire, voyant les éclats que faisoit mademoiselle *Stuart*. Elle étoit horriblement déconcertée; tout le monde lui faisoit des excuses; & la reine, qui rioit intérieu-

rement plus que toutes les autres , fit semblant de trouver mauvais qu'on se donnât cette liberté.

Tandis que mademoiselle d'*Hamilton* & madame *Whitnell* tâchoient de radoubier la *Monfery* dans une autre chambre , le duc de *Boukingham* dit au roi , que s'il étoit permis de faire un peu d'exercice aussi-tôt après ses couches , le seul moyen de rétablir madame de *Monfery* seroit de lui donner sa revanche dès qu'on lui auroit remis son enfant. Ce conseil ne parut pas mauvais , & fut suivi : la reine proposa , dès qu'elle parut , une seconde reprise de contre-danses ; & madame de *Monfery* l'ayant acceptée , le remede fit son effet , & ne lui laissa pas seulement le souvenir de cette petite disgrâce.

Tandis que ces choses se passaient à la cour du roi , celle du duc d'*Yorck* s'étoit mise en campagne d'un autre côté. Le prétexte de ce voyage étoit de visiter la province dont il portoit le titre ; mais l'amour en étoit le véritable motif. La duchesse s'étoit gouvernée d'une prudence & d'une sagesse depuis son élévation , qu'on ne pouvoit assez admirer. Ses manieres avoient été telles ,

qu'elle avoit trouvé le secret de contenter tout le monde , ce qui sembloit encore plus rare que la grandeur de son établissement. Mais après s'être tant fait estimer , elle s'avisa de vouloir être aimée ; ou le maudit amour , pour mieux dire , fut assaillir son cœur au travers de la discrétion , de la prudence , & de tous les raisonnemens dont elle l'avoit environné.

En vain s'étoit-elle cent fois dit , que si le duc avoit eu la bonté de lui rendre justice en l'aimant , il lui avoit trop fait d'honneur en l'épousant ; que dans les inconstances qui l'entraînoient , c'étoit à elle à prendre patience , en attendant qu'il plût au ciel qu'il s'en corrigeât ; que nul exemple n'étoit à suivre pour elle , à l'égard des foibleesses qui sembloient l'outrager ; mais que les ressentimens étant encore moins permis , il falloit le ramener par une conduite toute différente de celle qu'il avoit : en vain , dis-je , s'étoit-elle soutenue si long-tems par le secours de ces maximes , quelque solide que soit la raison , & quelque opiniâtre que soit la sagesse , il est de certaines épreuves que leur longueur rend fatigantes , & dont la sagesse & la raison s'ennuient à la fin

La duchesse d'*Yorck* étoit la femme d'Angleterre du plus grand appétit. Comme c'étoit un plaisir permis, elle se dédommageoit en mangeant de ce qu'elle se retranchoit d'ailleurs : c'étoit aussi quelque chose d'édifiant que de la voir à table. Le duc au contraire, se livrant sans cesse à de nouvelles fantaisies, se dissipoit par ses inconstances, & ne faisoit que dépérir, tandis que la pauvre princesse, se nourrissant tout de son mieux, engraissoit, que c'étoit une bénédiction. On ne fait combien les choses auroient resté dans cet état, si l'amour, qui vouloit avoir raison d'une conduite si différente de la première, n'eût employé l'artifice aussi bien que la force, pour troubler son repos.

Il mit d'abord en jeu le ressentiment & la jalousie, ces deux mortels ennemis de la tranquillité des cœurs. Une grande créature pâle & décharnée, qu'elle avoit prise pour fille d'honneur, devint l'objet de sa jalousie, parce qu'elle étoit alors celui des empressemens du duc. Elle s'appeloit *Churchill*. L'on ne pouvoit comprendre qu'après avoir eu du goût pour madame de *Chesterfield*, mademoiselle d'*Hamilton* & la petite *Jennings*,

il en eût pour un visage comme celui-là ; mais bientôt on s'aperçut que quelque chose de plus que cette variété bizarre avoit achevé de l'engager à son service.

La duchesse fut indignée d'un choix qui sembloit ravaler son mérite beaucoup plus que les autres ; & dans le tems que le dépit & la jalousie commençoient à lui donner de l'aigreur , le perfide amour offroit à son intention & à ses ressentimens l'aimable figure du beau *Sidney* ; & tandis qu'il lui tenoit les yeux ouverts sur sa personne , il les fermoit sur son esprit. Elle en fut éprise avant que de s'en appercevoir ; mais la bonne opinion que *Sidney* avoit de son mérite , ne lui laissa pas long-tems ignorer la gloire de cette conquête ; & pour la rendre plus certaine , ses regards répondirent témérairement à tout ce que ceux de son altesse avoient la bonté de lui dire , pendant que les charmes de sa personne étoient rehaussés de l'éclat que l'ajustement & la parure y pouvoient ajouter.

La duchesse , prévoyant les conséquences d'un tel engagement , combattit fort & ferme contre le penchant qui l'entraînoit ;

ma
côte
mèn
infin
nour
tout
du r
fusse
foir
altess
avoit
diver
l'avoi
davan
Sidney
passoi
de *Sid*
liberté
pouvo
domm
niere
qu'il
comm
qu'on
qu'on
que for

mais mademoiselle *Hubert*, s'étant mise du côté de ce penchant, la combattit elle-même, & la vainquit. Cette fille s'étoit insinuée dans sa confiance par un journal de nouvelles, dont elle étoit pourvue pour toute l'année. La cour & la ville en étoient; du reste, ce n'étoit pas son affaire qu'elles fussent toujours véritables; mais elle prenoit soin qu'elles fussent toujours du goût de son altesse. Elle connoissoit aussi celui qu'elle avoit pour la table, & savoit composer ou diversifier les mets qui lui plaisoient. Cela l'avoit rendu nécessaire; mais voulant l'être davantage, & s'étant apperçue des airs que *Sidney* se donnoit, comme de ce qui se passoit dans le cœur de sa maîtresse au sujet de *Sidney*, l'adroite *Hubert* avoit pris la liberté de lui dire que ce pauvre garçon n'en pouvoit plus d'amour pour elle; que c'étoit dommage qu'un homme fait de cette manière, qui ne perdoit le respect que parce qu'il ne pouvoit plus le garder, se brûlât comme un papillon à la face du public; qu'on s'en appercevroit bientôt, à moins qu'on n'y mît ordre, & qu'elle étoit d'avis que son altesse eût pitié de son état, de façon

ou d'autre. La duchesse lui demanda ce qu'elle vouloit dire par en avoir pitié, de façon ou d'autre. « Je veux dire, madame, » répondit *Hubert*, que si sa figure vous » déplaît, ou que sa passion vous importune, » vous lui donniez son congé; ou bien, le » retenant à votre service, comme feroient » toutes les princesses du monde à votre » place, vous me permettiez de lui donner » des ordres de votre part sur sa conduite, » avec quelque peu d'espérance, pour l'em- » pêcher de devenir fou, en attendant que » les moyens se trouvent de l'informer vous- » même de vos volontés. Quoi! dit la du- » chesse, vous me conseilleriez, *Hubert*, » vous qui m'aimez, de m'embarquer dans » un commerce de nature, aux dépens de » ma gloire & aux périls de mille inconvé- » niens. Si ces foibleffes sont quelquefois » excusables, ce n'est pas dans un rang » comme celui que j'occupe; & ce seroit » mal reconnoître les bontés de celui qui » m'éleve à ce rang, que de..... Bon, dit la » *Hubert*, ne voit-on pas qu'il ne vous a » épousée que parce qu'il en étoit pressé: la » chose faite, je m'en rapporte à vous, s'il » s'est

» s'est contraint un moment à marquer le
» changement de son goût par mille incons-
» tances outrageantes ? Ne seriez-vous point
» d'humeur à persévérer dans l'indolence &
» l'humilité, tandis que le duc, après avoir
» eu les faveurs ou mérité le refus de toutes
» les coquettes d'Angleterre, galoppe vos
» filles d'honneur l'une après l'autre, & met
» à présent son ambition & ses desirs à la
» conquête de cette haridelle de *Churchill* ?
» Quoi ! madame, vos beaux jours se pas-
» seront dans une espece de veuvage à dé-
» plorer vos malheurs, sans qu'il vous soit
» permis de vous aider dans les occasions ?
» Il faudroit être douée d'une patience bien
» coriace, ou d'une résignation bien endu-
» rante pour cela : je serois vraiment d'avis
» qu'un époux, qui vous oublie nuit & jour,
» prétende que pour boire & manger de
» grand appétit, comme fait, Dieu merci,
» votre altesse, elle n'ait plus besoin que de
» bien dormir. Je suis, ma foi, sa servante :
» je vous le répète encore, madame, il n'y
» a point de princesse dans l'univers qui
» refusât les hommages d'un homme fait

» comme *Sidney*, quand un époux porte
» les siens ailleurs. »

Ces raisons n'étoient pas moralement bonnes, si l'on veut ; mais quand elles auroient été plus mauvaises, la duchesse s'y feroit rendue, tant son cœur étoit d'intelligence avec *Hubert* pour venir à bout de sa prudence.

Ce commerce s'étoit établi dans le tems qu'*Hubert* conseilloit à la jeune *Temple* de ne point songer aux agaceries du beau *Sidney*. Pour lui, dès qu'il apprit par la confidente *Hubert*, que la déesse accepteroit ses hommages, il ne manqua pas de se munir de circonspection & d'égards pour dépayser le public ; mais le public n'est pas si sot qu'on pense.

Comme il y avoit trop de surveillans, trop de curieux, & trop de connoisseurs dans une grosse cour résidente au milieu d'une grosse ville, la duchesse, pour ne pas commettre les intérêts de son cœur à tant d'inspections, porta le duc d'*York* à faire le voyage dont nous avons parlé, tandis que la reine & sa cour étoient à celui de *Tunnebrige*.

Ce parti fut prudent ; elle s'en trouva bien , & sa cour ne s'en trouva pas mal , à la réserve de mademoiselle *Jennings*. *Germain* n'étoit pas du voyage ; & , selon elle , tout voyage étoit maudit dont *Germain* n'étoit pas. Il étoit engagé dans une entreprise au-dessus de sa vigueur ; c'est-à-dire , qu'il avoit soutenu la gageure qu'on avoit soutenue & gagnée contre le chevalier de Grammont. Il paria cinq cents guinées , qu'il feroit vingt milles de grand chemin dans une heure sur le même cheval. Le jour qu'il avoit choisi pour cette course , étoit celui que mademoiselle *Jennings* avoit pris pour aller chez le devin.

Germain avoit été plus heureux qu'elle dans son entreprise : il en étoit sorti victorieux ; mais comme son courage avoit fait un effort dans cette épreuve que son tempérament ne put soutenir , en gagnant la gageure il gagna la fièvre. Elle mit sa délicatesse fort bas : la *Jennings* s'informoit de sa santé ; mais c'étoit tout ce qu'elle osoit. Dans les romans modernes , une princesse n'avoit qu'à rendre visite à quelque héros abandonné des médecins , pour le guérir dans trois jours ;

mais comme ce n'étoit pas mademoiselle *Jennings* qui avoit donné la fièvre à *Germain*, elle n'étoit pas sûre de la lui ôter, quand elle eût été sûre qu'on n'eût point censuré dans une cour maligne une visite de charité. Ce fut donc sans égard aux inquiétudes qu'elle en pourroit avoir, que la cour partit sans lui; mais elle eut le plaisir de faire voir que tout lui déplaisoit dans un voyage qui sembloit faire le plaisir de tous les autres.

Talbot en étoit, & s'étant flatté que l'absence d'un rival dangereux pourroit produire quelque changement en sa faveur, il étoit attentif à toutes les actions, aux mouvemens & aux moindres gestes de la petite *Jennings*. Il y avoit assurément de quoi bien occuper son attention : elle n'étoit pas faite pour un sérieux de longue durée; son tempérament l'emportoit du milieu de ses rêveries les plus distraites, par des faillies de vivacité qui lui faisoient espérer qu'elle oublieroit *Germain*, pour se souvenir que sa tendresse étoit la première qu'elle eût écoutée. Cependant il se tenoit à l'écart avec son amour & ses espérances, estimant qu'il étoit indigne d'un amant outragé de laisser voir la moindre

foiblesse ou le moindre retour pour une ingrate qui l'avoit planté là.

Mademoiselle *Jennings*, qui, bien-loin de songer à ses ressentimens, ne se souvenoit seulement pas qu'il l'eût aimée, & n'avoit l'esprit rempli que du pauvre malade, en ufoit avec *Talbot* comme si de rien n'eût été. C'étoit à lui qu'elle donnoit le plus souvent la main en entrant ou sortant de carrosse : elle causoit plus volontiers avec lui qu'avec aucun autre, & faisoit sans dessein tout ce qu'il falloit pour persuader à la cour qu'elle étoit revenue de son penchant pour *Germain* en faveur de son premier amant.

Il en fut persuadé comme les autres ; & jugeant qu'il étoit à propos de changer de personnage pour lui faire connoître qu'il n'avoit jamais changé de sentimens, il alloit lui dire quelque chose de touchant & de bien passionné sur ce sujet. La fortune sembloit lui rendre toutes choses favorables pour cette harangue. Il étoit seul avec elle dans sa chambre ; & pour lui donner plus beau, elle ne cessoit de le railler au sujet de mademoiselle *Bointon*. Elle disoit, » qu'on lui » étoit fort obligé d'être du voyage, tandis

» que la pauvre créature s'évanouissoit d'a-
» mour pour lui deux fois le jour à *Tunne-*
» *brige*. » Ce fut à ce discours que *Talbot*
se crut obligé de commencer celui de ses
souffrances & de sa fidélité, lorsque la
Temple, un papier à la main, entra dans la
chambre de *Jennings*. C'étoit une lettre en
vers, que milord *Rocheſter* avoit écrite quel-
que tems auparavant sur les aventures de
l'une & de l'autre cour. Il y disoit au sujet
de la petite *Jennings* : « que *Talbot* avoit
» jeté la terreur parmi le peuple de Dieu par
» sa taille ; mais que *Germain*, comme le
» petit *David*, avoit vaincu le grand *Go-*
» *liath*. » *Jennings*, charmée de cette allu-
sion, lut deux ou trois fois cet endroit, le
trouva plus plaissant que *Talbot*, en rit de
tout son cœur dans le commencement ; mais
prenant un air attendri : Le pauvre petit
David ! dit-elle avec un profond soupir ; &
laissant aller sa tête d'un côté pendant cette
petite rêverie, quelques larmes coulerent de
ses yeux, qui n'étoient assurément pas pour
la défaite du géant. Cela piqua *Talbot* jus-
qu'au vif ; & se voyant si ridiculement déchu
de ses espérances, il sortit brusquement, &

fit vœu de ne plus occuper son cœur d'une petite évaporée , dont les manieres n'avoient ni rime ni raison ; mais il ne tint pas son courage.

Il n'en alloit pas si mal pour les autres amans de cette cour ; car tout en étoit plein , & le voyage étoit fait exprès. Ce n'étoit que bals & festins sur la route , chasses & promenades pendant les séjours. Les tendres amans songeoient à devenir heureux en chemin faisant , & les beautés qui régloient leur sort ne leur défendoient pas d'espérer. *Sidney* faisoit sa cour d'une merveilleuse assiduité. La duchesse fit remarquer à monsieur le duc d'*Yorck* comme il s'attachoit à lui depuis quelque tems , son altesse y fit attention , & convint qu'il falloit lui en tenir compte dès la premiere occasion. Cela arriva bientôt.

Montaigu, dont nous avons fait mention, étoit écuyer de madame la duchesse. Il avoit de l'esprit , étoit clair-voyant , & passablement malin. Que faire d'un homme de ce caractère auprès de sa personne , dans le train que prenoient les affaires de son cœur ? On en étoit embarrassé : mais le frere aîné de *Montaigu* s'étant fait tuer tout à-propos où

il n'avoit que faire, le duc obtint pour son frere la charge d'écuyer de la reine, qu'il avoit eu, & le beau *Sidney* fut mis en sa place auprès de la duchesse. Tout cela se rencontroit le mieux du monde, & le duc se favoit bon gré d'avoir trouvé le secret d'avancer ces deux messieurs à la fois, sans qu'il lui en coûtât.

Mademoiselle *Hubert* applaudissoit fort à ces promotions. Elle avoit de fréquentes & longues conversations avec *Sidney*. On le remarqua. Quelques-uns lui firent l'honneur de croire que c'étoit sur son compte. Elle en reçut fort volontiers les complimens. Le duc, qui le crut d'abord, ne cessoit de faire remarquer à la duchesse la bizarrerie du goût de certaines personnes, & comment le garçon d'Angleterre le mieux fait s'étoit coëffé d'un visage à faire peur.

La duchesse avoua que les goûts étoient bien différens, & lui dit qu'il en parloit fort à son aise, lui qui venoit de choisir la belle *Hélène* pour sa maîtresse. Je ne fais si cette plaisanterie l'avoit fait rentrer en lui-même; mais il est constant qu'il commençoit à n'avoir plus les mêmes empressements pour la

Churchill , & peut-être eût-il abandonné cette poursuite , sans l'aventure qui lui donna pour elle un goût tout nouveau.

On étoit de séjour dans un pays ouvert & plein. Quand on tourne en Angleterre , ce sont des plaines de gazon le plus verd & le plus uni du monde. La duchesse y voulut voir courir des lévriers. Elle étoit en carrosse , & toutes les dames à cheval. Chacune de ces dames avoit son écuyer à ses côtés. Il étoit bien raisonnable que leur maîtresse eût le sien. Il étoit à sa portière , qui payoit merveilleusement de mine s'il ne fournissoit pas beaucoup à la conversation.

Le duc étoit auprès de mademoiselle *Churchill* , non pas à lui conter fleurettes , mais à la gronder de ce qu'elle étoit mal à cheval. C'étoit la créature du monde la plus paresseuse : & quoique les filles d'honneur soient d'ordinaire les princesses de la cour les plus mal montées , comme on la vouloit distinguer à cause de sa faveur , on l'avoit mise sur un cheval assez joli , mais un peu vif. Elle se feroit bien passée de cette distinction.

L'embarras & la crainte avoient augmenté sa pâleur naturelle ; & dans cet état , sa con-

tenance achevoit d'en dégoûter le duc lorsque son cheval, qui en vouloit joindre d'autres, se mit au galop malgré qu'elle en eût; & s'échauffant à mesure qu'elle faisoit des efforts pour le retenir, il partit enfin à toutes jambes, s'imaginant qu'on le faisoit courir contre le cheval de son altesse.

Mademoiselle *Churchill* chancela, fit quelques cris, & tomba. La chute ne pouvoit être que rude dans un mouvement si rapide; cependant elle lui fut favorable de toutes les manieres; car sans se faire aucun mal, elle démentit tout ce que son visage avoit fait juger du reste. Le duc mit pied à terre pour la secourir. Elle étoit tellement étourdie, qu'elle n'avoit garde de songer à la bienséance dans cette occasion; & ceux qui s'empresserent autour d'elle, la trouverent encore dans une situation assez négligée. Ils ne pouvoient croire qu'un corps de cette beauté fût de quelque chose au visage de mademoiselle *Churchill*. Depuis cet accident, on s'apperçut que les soins & la tendresse du duc ne firent qu'augmenter; & l'on s'apperçut sur la fin de l'hiver, qu'elle n'avoit pas tyrannisé ses desirs, ni fait langir son impatience. Les deux

cours revinrent à-peu-près dans le même tems, également satisfaites de leurs voyages; la reine attendit pourtant en vain le succès qu'elle en avoit espéré.

Ce fut à-peu-près dans ce tems que le chevalier de Grammont reçut une lettre de la marquise de *Saint-Chaumont* sa sœur, par laquelle on l'avertissoit qu'il ne tenoit qu'à lui de revenir, le roi l'ayant trouvé bon. Il l'auroit trouvé fort bon aussi dans un autre tems, quelques charmes que la cour d'Angleterre eût pour lui; mais dans l'état où son cœur se trouvoit alors, il ne pouvoit s'y résoudre.

Il étoit revenu de *Tunnebrige* mille fois plus amoureux que jamais. Il avoit, pendant cet agréable voyage, vu tous les jours mademoiselle d'*Hamilton*, soit dans les marais du sombre *Pekam*, soit dans les promenades délicieuses du riant *Summerhill*, ou bien dans les divertissemens qui régnoient chaque jour chez la reine; & soit qu'il l'eût vue à cheval, qu'il l'eût entendue ou qu'il l'eût vue danser, il lui sembloit bien que dans ces lieux, ou dans tous ces états, le ciel n'avoit rien formé de plus digne d'un homme d'esprit & de bon

goût. Le moyen donc de songer à s'en éloigner ? C'est ce qui lui paroissoit absolument impraticable ; cependant comme il voulut se faire quelque mérite auprès d'elle de ce qu'il abandonnoit pour ne bouger d'auprès de ses charmes, il lui montra la lettre de madame sa sœur ; mais cette confidence ne tourna pas comme il l'avoit prétendu.

Mademoiselle d'*Hamilton*, en premier lieu, le félicita sur son rappel. Elle le remercia très-humblement du sacrifice qu'il vouloit bien lui faire ; mais comme ce témoignage de tendresse passoit les bornes de la simple galanterie, quelque sensible qu'elle y pût être, elle n'avoit garde d'en abuser. Il eut beau protester qu'il aimoit mieux mourir que de s'éloigner de ses appas, ses appas protestèrent qu'ils ne le reverroient de leur vie s'il ne partoît incessamment. Il fallut bien obéir. On lui permit de se flatter que ces ordres ne partoient point de l'indifférence, quelque durs qu'ils parussent ; qu'on seroit toujours plus aise de son retour, que d'un départ que l'on pressoit tant : & mademoiselle d'*Hamilton* ayant bien voulu lui donner les assurances qui dépendoient d'elle, qu'il trouveroit les choses en

l'état qu'il les laissoit à l'égard de ses sentimens, il fit son paquet, ne songeant qu'à revenir, tandis qu'il prenoit congé de tout le monde pour partir.

CHAPITRE IV.

Plus le chevalier de Grammont approchoit de la cour de France, plus il regrettoit celle d'Angleterre. Ce n'est pas qu'il ne s'attendît à un accueil gracieux, aux pieds d'un maître dont on ne méritoit pas impunément la colere, mais aussi qui savoit pardonner d'une maniere à faire sentir tout le prix de la grace où l'on rentroit.

Mille pensées différentes l'occupoient en courant la poste : tantôt c'étoit la joie que ses parens & ses amis auroient de le revoir, tantôt c'étoient les félicitations & les embrassades de ceux qui n'étant ni l'un ni l'autre, ne laisseroient pas de l'accabler d'empressements importuns : mais tout cela ne lui passoit que légèrement par la tête : car un homme bien amoureux se fait un scrupule de s'arrê-

ter à d'autres pensées qu'à celles de l'objet aimé. C'étoient donc les tendres souvenirs de ce qu'il laissoit à Londres , qui l'empêchoient de songer à Paris , & c'étoient les tourmens de l'absence qui l'empêchoient de sentir ceux des mauvais chemins & des mauvais chevaux. Son cœur protestoit à Mlle d'*Hamilton*, entre Montreuil & Abbeville, qu'il ne s'en éloignoit avec vitesse que pour la revoir plutôt. Ensuite par une courte réflexion , comparant le regret qu'il avoit eu sur cette même route , en quittant la France pour l'Angleterre , avec celui qu'il sentoît alors de quitter l'Angleterre pour la France , il trouvoit le dernier beaucoup moins supportable que l'autre.

C'est ainsi que s'amuse un cœur tendre par les chemins ; ou pour mieux dire , c'est ainsi qu'un écrivain frivole abuse de la patience du lecteur , ou pour étaler ses propres sentimens , ou pour alonger quelque ennuyeux récit : mais à dieu ne plaise que cela nous regarde , nous qui faisons profession de ne coucher dans ces Mémoires que ce que nous tenons de celui même dont nous écrivons les faits & les dits.

Qui jamais , excepté l'écuyer *Feraulas* , a

pu tenir compte des pensées , des soupirs , & du nombre d'exclamations que son illustre maître faisoit par-tout ? Pour moi , je ne me ferois jamais avisé de croire que l'attention du comte de Grammont , si vive aujourd'hui pour les inconvéniens & les périls , lui eût permis autrefois de faire de tendres raisonnemens sur la route , s'il ne me dictoit à présent ce que j'écris.

Mais suivons-le dans Abbeville. Le maître de la poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais & Paris ; & le chevalier de Grammont en mettant pied à terre , dit à *Termes* qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente qu'ils étoient débarqués , jusqu'à ce moment, ils n'avoient pas mangé. *Termes* , louant le seigneur de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire , le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris , en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite , de voir six broches chargées de

gibier devant le feu , & l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de *Termes* en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferer quelques-uns des chevaux , pour n'être pas arraché de ce lieu sans repaître.

Bientôt une foule de violons & de hautbois , suivie des galopins de la ville , entra dans la cour. L'hôte à qui l'on demandoit raison de tant de préparatifs , dit à monsieur le chevalier de Grammont , que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui ; qu'il ne tiendrait qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse , puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler , que trois grands corbillards , comblés de laquais grands comme des Suisses , & chamarrés de livrées tranchantes , pururent dans la cour , & débarquerent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé , les passe-mens ternis , les taffetas rayés , de petits yeux & de grosses gorges brilloient par-tout.

Si le premier coup-d'œil du spectacle sur-

prit
n'éto
qui
pas
aucu
de n
côté
déro
épou
Gram
Il
autre
plus
goût
en s'a
son h
juste-
grand
ce ju
tems
me. «
» lui
» répo
» Lon
» mil
Gram
To

prit le chevalier de Grammont , le second n'étonna pas moins le fidele *Termes*. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat : mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches , & dix serpentaux de chaque côté , qu'on avoit fait de ses cheveux , en déroboient la vue : mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres , à la réserve d'un juste-au-corps de la plus grande magnificence , & du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont , en s'approchant de lui pour examiner de près son habit , se mit à louer la broderie de son juste-au-corps. Le marié tint cet examen à grand honneur , & lui dit qu'il avoit acheté ce juste-au-corps cent cinquante louis , du tems qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. « Vous ne l'avez donc pas fait faire ici ? » lui dit le chevalier de Grammont. Bon ! lui répondit l'autre : Je l'ai d'un marchand de Londres , qui l'avoit commandé pour un milord d'Angleterre. » Le chevalier de Grammont , qui sentoit le dénouement de

l'aventure , lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand. « Si je le reconnoîtrois ? » Ne fus-je pas obligé de boire avec lui toute la nuit à Calais pour en avoir bon marché ? *Termes* s'étoit absenté dès que ce juste-au-corps avoit paru , sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire & l'envie de faire pendre le seigneur *Termes* , partagerent quelque tems les sentimens du chevalier de Grammont : mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques , jointe à la vigilance du coupable , à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service , le porterent à la clémence ; & cédant aux importunités du campagnard , pour confondre son fidele écuyer , il se mit à table lui trente-septieme.

Quelques momens après , il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé *Termes*. Il vint , & dès que le maître de la fête le vit , il se leva de table , & lui tendant la main : « Touchez-là , notre ami , » lui dit-il , vous voyez que j'ai bien conservé le juste-au-corps que vous aviez tant de peine à me vendre , & que je n'en fais pas un mauvais usage. »

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, & se mit à le repousser assez brutalement. « Oh ! parbleu, » lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire » avec vous pour conclure le marché, vous » me ferez raison de la santé de madame la » mariée. » Le chevalier de Grammont, qui le vit tout déconcerté, malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement : « Allons, » monsieur le marchand de Londres, mettez- » vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne » grace ; nous ne sommes pas tant à table » qu'il n'y ait encore place pour un aussi hon- » nête homme que vous. » A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siège de l'épouse, qui par bienféance demeura fixe ; & l'audacieux *Termes* ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin du repas de noces un homme qui paroïssoit si pressé : mais tout fut de bouc

quand il sortit de table , & tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le conduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. *Termes* eût voulu qu'ils ne l'eussent point quitté jusqu'à la fin du voyage , tant il craignoit de se trouver tête - à - tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque tems qu'ils étoient sortis d'Abbeville , & qu'ils couroient dans un profond silence. *Termes* , qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de tems , n'étoit en peine que de la maniere ; savoir , si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaine épithetes qui pouvoient lui convenir , ou si se servant de quelque outrageante ironie l'on emploieroit toutes les louanges qui feroient le plus capables de le confondre. Mais voyant au lieu de tout cela qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire , il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit , & d'y laisser rêver plus long-tems ; & s'armant de toute son effronterie : « Vous » voilà bien en colere , monsieur , lui dit-il , » & vous croyez avoir raison : mais je me » donne au diable si vous n'avez tort dans le » fond. »

« Comment , traître ! dans le fond ? dit le
» chevalier de Grammont , c'est donc parce
» que je ne te fais pas rouer , comme tu l'as
» depuis long-tems mérité ? Voilà-t-il pas ,
» dit *Termes* , toujours de l'emportement , au
» lieu d'entendre raison. Oui , monsieur , je
» vous soutiens que ce que j'en ai fait étoit
» pour votre bien. Et le sable mouvant n'é-
» toit-il pas pour mon service ? dit le cheva-
» lier de Grammont. Patience , s'il vous
» plaît , poursuivit l'autre. Je ne fais com-
» ment diable ce nigaud de marié s'est ren-
» contré chez les gens de la douane quand on
» visita ma valise à Calais : mais ces cocus-
» là se fourrent par-tout. Dès qu'il vit votre
» juste-au-corps , il en devint amoureux. Je
» vis bien dès-là que c'étoit un sot , car il
» étoit à deux genoux devant moi pour l'a-
» cheter. Outre qu'il étoit tout froissé de la
» valise , la sueur du cheval l'avoit tout taché
» par-devant , & je ne fais comment diable
» il a fait pour raccommoder tout cela : mais
» tenez-moi pour un excommunié si vous l'euf-
» siez jamais voulu mettre. Conclusion , il
» vous revenoit à cent quarante louis ; &
» voyant qu'on m'en offroit cent cinquante ,

» mon maître , dis-je , n'a pas besoin de cette
» oriflame pour se distinguer au bal ; & quoi-
» qu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai
» quitté , que fais-je s'il en aura quand je le
» reverrai ? Cela dépend du jeu. Bref , mon-
» sieur , je vous en fais donner dix de plus
» qu'il ne vous coûte : c'est un profit tout
» clair. Je vous en tiendrai compte , & vous
» savez que je suis bon pour cette somme.
» Dites à présent , en auriez-vous eu la jambe
» mieux faite au bal , d'être paré de ce diable
» de juste-au-corps qui vous auroit donné la
» même mine qu'à ce marié de village à qui
» nous l'avons vendu ; & cependant il faut
» voir comme vous tempêtiez à Londres
» quand vous l'avez cru perdu : les beaux
» contes que vous avez faits au roi du sable
» mouvant , & quelle chienne de mine vous
» avez faite quand vous vous êtes douté que
» ce pied-plat le portoit à sa noce. »

Que répondre à tant d'impudence ? S'il
écoutoit l'indignation , le rouer de coups ,
ou le chasser , étoit le traitement le plus fa-
vorable que son maître lui devoit : mais il en
avoit besoin pour le reste de son voyage , &
dès qu'il fut à Paris , il en eut besoin pour
son retour.

de Grammont. 191

Le maréchal de Grammont ne fut pas plutôt son arrivée, qu'il le fut trouver chez son baigneur; & les premières embrassades s'étant passées de part & d'autre: « Chevalier, lui dit » le maréchal, combien avez-vous mis à venir de Londres ici? car dieu fait comme » vous allez en pareille rencontre. » Le chevalier de Grammont lui dit qu'il y avoit trois jours qu'il étoit en chemin; & pour s'excuser de cette médiocre diligence, il se mit à lui conter son aventure d'Abbeville. « Cela est » fort plaisant, lui dit monsieur son frere: » mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il » ne tiendra qu'à vous de trouver encore » votre juste-au-corps à table, car on la tient » longue dans une noce de province: & là- » dessus prenant un air tout sérieux, il lui » dit qu'il ne savoit pas qui lui conseilloit un » retour inopiné pour gâter ses affaires: mais » qu'il avoit ordre du roi de lui dire qu'il n'avoit qu'à s'en retourner sans se présenter à » la cour. Il lui dit ensuite, qu'il ne pouvoit » s'empêcher d'admirer son impatience, » après avoir si bien fait jusques-là, lui qui » connoissoit assez le roi pour être instruit » qu'il falloit pour mériter sa grace attendre

» qu'elle vînt purement de sa bonté. »

Le chevalier montra pour sa justification la lettre de madame de *Saint-Chaumont*, & lui dit qu'il se feroit bien passé du soin qu'on avoit pris de lui mander un fausse nouvelle pour le faire partir comme un cravate de bois.

« Autre imprudence, lui dit le maréchal : &

» depuis quand notre sœur est-elle secrétaire

» d'état ou des commandemens, pour que

» le roi se soit servi d'elle pour vous sig-

» nifier ses volontés ? Voulez-vous savoir le

» fait ? Il y a quelque tems qu'il dit à Ma-

» dame le refus que vous aviez fait de la pen-

» sion que vous offroit le roi d'Angleterre.

» Il parut content de la maniere dont *Com-*

» minges l'informa que la chose s'étoit faite,

» & témoigna qu'il vous en savoit gré. Ma-

» dame prit tout cela pour un ordre de rappel.

» La *Saint-Chaumont*, qui n'a pas à beau-

» coup près le jugement aussi merveilleux

» qu'elle se l'imagine, s'est pressée de vous

» expédier ce bel ordre de sa main. Pour

» achever, Madame dit hier au dîner du roi

» que vous seriez incessamment ici, & le roi

» m'ordonna l'après-dinée de vous renvoyer

», incessamment,

» incessamment , d'abord que vous seriez ar-
 » rivé. Vous voilà , retournez-vous-en. »

Cet ordre auroit peut-être paru dur au chevalier de Grammont dans un autre tems : mais dans la disposition présente de son cœur, il eut bientôt pris son parti. Rien ne lui faisoit peine que l'officieux avis qui l'avoit obligé de quitter la cour d'Angleterre ; & tout consolé de ne point voir celle de France avant son départ , il pria le maréchal d'obtenir seulement un délai de quelques jour pour recueillir quelque argent du jeu qu'on lui devoit. Il obtint cette grace , à condition qu'il sortiroit de Paris,

Il choisit Vaugirard pour sa retraite. Ce fut là qu'arriverent certaines aventures dont il a fait le récit si souvent , & d'une maniere si divertissante , que ce seroit fatiguer le lecteur que de les retoucher. Ce fut là qu'il rendit le pain béni d'une maniere si solennelle , que ne restant pas assez de Suisses à Versailles pour garder la chapelle , *Vardes* fut obligé d'avouer au roi qu'on les avoit envoyés au chevalier de Grammont qui rendoit le pain béni à Vaugirard. Là se passa cette scene merveilleuse qui donna la premiere atteinte à la réputation

du grand *Saucourt*, lorsque dans un tête-à-tête avec la fille du jardinier, on sonna si souvent du cor, signal dont ils étoient convenus pour empêcher ces surprises, que ces fréquentes alarmes désarmerent les empressements du nommé *Saucourt* & rendirent inutile le rendez-vous qu'on lui procuroit avec la plus jolie grisette des environs. Ce fut encore durant son séjour à Vaugirard qu'il fut voir mademoiselle de l'*Hôpital* à Issy, pour s'éclaircir si l'indiscret bruit de la ville ne se trompoit point sur un commerce de robe dont on l'accusoit. Ce fut là qu'arrivant à l'improviste, le président de *Maisons* se réfugia dans un cabinet avec tant de précipitation, que la moitié de son manteau resta dehors lorsqu'il s'enferma; tandis que le chevalier de Grammont, qui s'en aperçut, fit souffrir mort & passion à ces pauvres amans par une longueur de visite excessive pour le désordre qu'elle causoit.

Ses affaires finies, il partit. L'amour le guidoit. *Termes* redoubla de vigilance sur la route. Les chevaux se trouvoient prêts à chaque poste dans un moment. Les vents & les marées seconderent son impatience dès qu'il

en eut besoin , & il revit Londres avec transport. La cour fut surprise & charmée de son prompt retour. Personne ne s'avisa de lui témoigner du regret de la nouvelle disgrâce qui le ramenoit , tant il faisoit voir qu'il en étoit consolé. Mademoiselle d'*Hamilton* ne lui voulut aucun mal de la promptitude dont il obéissoit au roi son maître.

Les affaires de la cour n'avoient pas eu le tems de changer de face pendant une si courte absence : mais elles en changerent bientôt après son retour ; c'est-à-dire , les affaires d'une cour qui jusques-là n'en avoit pas eu de plus sérieuses que celles de l'amour & des plaisirs.

Le duc de *Montmouth* , fils naturel de Charles II , parut en ce tems-là dans la cour du roi son pere. Ses commencemens ont eu tant d'éclat , son ambition a causé des événemens si considérables , & les particularités de sa fin tragique sont encore si récentes , qu'il seroit inutile d'employer d'autres traits pour donner une idée de son caractère. Il paroît par-tout tel qu'il étoit dans sa conduite , téméraire dans ses entreprises , incertain dans l'exécution , & pitoyable dans ces extrémités ,

où beaucoup de fermeté doit au moins répondre à la grandeur de l'attentat.

Sa figure & les graces extérieures de sa personne étoient telles, que la nature n'a peut-être jamais rien formé de plus accompli. Son visage étoit tout charmant. C'étoit un visage d'homme, rien de fade, rien d'efféminé, cependant chaque trait avoit son agrément & sa délicatesse particulière : une disposition merveilleuse pour toutes sortes d'exercices, un abord attrayant, un air de grandeur, enfin tous les avantages du corps parloient pour lui : mais son esprit ne disoit pas un petit mot en sa faveur. Il n'avoit de sentimens que ce qu'on lui en inspiroit ; & ceux qui d'abord s'insinuerent dans sa familiarité, prirent soin de ne lui en inspirer que de pernicieux. Cet extérieur éblouissant fut ce qui frappa d'abord. Toutes les bonnes mines de la cour en furent effacées, & toutes les bonnes fortunes à son service. Il fit les plus chères délices du roi : mais il fut la terreur universelle des époux & des amans. Cela ne dura pourtant pas : la nature ne lui avoit pas donné tout ce qu'il faut pour s'emparer des cœurs, & le beau sexe s'en aperçut.

Madame de Cléveland bouda contre le roi, de ce que les enfans qu'elle avoit de lui ne paroïssent que de petits magots auprès de ce nouvel Adonis. Elle en étoit d'autant plus choquée, qu'elle se vantoit de pouvoir passer pour la mere des amours en comparaison de sa mere. On se moqua de ses reproches, il y avoit quelque tems qu'elle n'étoit plus en droit d'en faire; & comme cette jalousie paroïssoit plus mal fondée que toutes celles qu'elle avoit affectées, personne n'applaudit à ce ressentiment ridicule. Il fallut faire un autre personnage pour inquiéter le roi: c'est pourquoi, cessant de s'opposer à la tendresse extrême qui l'aveugloit pour ce fils, elle se mit à l'adopter dans la sienne par mille louanges, par mille sortes d'admiration & par des caresses qui ne faisoient que croître & embellir. Comme elles étoient publiques, elle prétendoit qu'elles dussent être sans conséquence: mais on la connoissoit trop pour s'y méprendre. Le roi n'étoit plus jaloux d'elle: mais comme le duc n'étoit pas dans un âge à être insensible aux vivacités d'une femme faite comme elle, il crut qu'il falloit le retirer d'auprès de cette prétendue belle-mere pour

fauver son innocence du crime , ou du moins du scandale. Ce fut donc pour cet effet qu'on le maria de si bonne heure.

Une héritière de cent mille livres de rente en Écosse , s'offrit tout à propos. Elle étoit pleine d'agréments , & son esprit avoit tous ceux qui manquoient au beau *Montmouth*.

De nouvelles fêtes célébrèrent ce mariage. On ne pouvoit mieux faire sa cour qu'en s'y distinguant ; & tandis que ces réjouissances mettoient en mouvement la magnificence & la galanterie , les anciens engagements en étoient par-tout réveillés , & de nouveau s'établissoient.

La belle *Stuart* , alors au suprême degré de son éclat , attiroit tous les yeux ou tous les respects. La duchesse de *Cléland* voulut du moins l'effacer par le secours des pierreries dont elle s'étoit couverte à cette fête : mais ce fut inutilement. Son visage étoit un peu défait par le commencement d'une troisième ou quatrième grossesse , que le roi voulut bien prendre encore sur son compte. Pour le reste de sa figure , il n'y avoit pas de quoi soutenir l'air & la grace de mademoiselle *Stuart*.

C'étoit bien pendant ce dernier effort de sa beauté qu'elle eût été reine d'Angleterre , si le roi n'eût été moins libre encore pour disposer de sa main qu'il ne l'étoit pour donner son cœur : mais ce fut alors que le duc de *Richemont* fit vœu de l'épouser, ou de mourir.

Quelques mois après la célébration de ces noces , *Killegrew* n'ayant rien de mieux à faire alors , devint amoureux de madame de *Shrewsbury* ; & comme madame de *Shrewsbury* n'étoit point engagée par un grand hasard , cette affaire fut bientôt réglée. Personne ne se mit en tête de troubler un commerce qui n'intéressoit personne : mais *Killegrew* s'avisa de le troubler lui-même. Ce n'est pas que son bonheur ne lui parût tel qu'il se l'étoit imaginé. L'habitude ne le dégoûtoit point d'une possession digne d'envie : mais il s'étonna qu'on ne lui en portât point , & trouva mauvais qu'une telle fortune ne lui donnât point de rivaux.

Il avoit beaucoup d'esprit , & beaucoup plus d'éloquence : c'étoit en pointe de vin qu'elle étoit la plus vive , & c'étoit d'ordinaire pour peindre en détail les secrettes beautés & les charmes les moins visibles de

la *Shrewsbury*, que cette éloquence se donnoit carrière : plus de la moitié de la cour en favoit bien autant que lui sur ce sujet.

Le duc de *Bonkingham* étoit un de ceux qui n'en pouvoient juger que par les apparences, &, selon lui, les apparences ne promettoient pas tout ce que les exagérations de *Killegrew* vouloient persuader. Comme cet amant indiscret étoit un de ceux qui dînoient d'ordinaire avec le duc de *Boukingham*, il avoit tout le tems d'étaler sa rhétorique sur ce beau sujet ; car on se mettoit alors à table sur les quatre heures, pour n'en sortir que vers l'heure de la comédie.

Le duc de *Boukingham*, éternellement rebattu des descriptions du mérite de madame de *Shrewsbury*, voulut s'éclaircir des faits par lui-même. Dès qu'il l'eut entrepris, il en eut le cœur net ; & s'imaginant trouver qu'on n'en avoit rien dit de trop, ce commerce s'établit d'une manière à ne pas faire croire qu'il pût être de durée, vu la légèreté de l'un & de l'autre, & la vivacité dont ils avoient commencé : cependant nul engagement n'a duré si long tems en Angleterre.

L'imprudent *Killegrew*, qui n'avoit pu

se passer de rivaux , fut obligé de se passer de maîtresse. Il le porta fort impatiemment ; mais loin d'écouter ses premières plaintes , la *Shrewsbury* fit semblant de ne le pas connoître. Il ne fut pas à l'épreuve d'un pareil traitement ; & sans songer qu'il s'étoit attiré sa disgrâce , toute son éloquence se déchaîna contre madame de *Shrewsbury*. Ses invectives l'attaquèrent depuis la tête jusqu'aux pieds : il fit une peinture affreuse de sa conduite , & travestit en défauts les charmes qu'il venoit de célébrer en sa personne. On l'avertit sous main des inconvéniens que pouvoient lui attirer ses déclamations. Il se moqua de l'avis , poussa sa pointe , & ne s'en trouva pas bien.

Comme il sortoit de *Saint-James* après le coucher du duc , on poussa trois coups d'épée dans sa chaise , dont l'un lui perça le bras de part en part. Ce fut alors qu'il connut le péril où son intempérance de langue le jetoit , après lui avoir ôté la *Shrewsbury*. Ses assassins s'étoient sauvés à travers le parc , ne doutant pas qu'il ne fût expédié.

Killegrew crut qu'il seroit inutile de se plaindre. Quelle justice espérer d'un attentat

dont il n'avoit aucune preuve que ses blessures ? Que s'il faisoit quelques poursuites fondées sur les apparences & les conjonctures , il ne douta point qu'on n'eût recours aux moyens les plus courts de les interrompre , & qu'on ne le manqueroit pas une seconde fois. Ainsi voulant mériter sa grace de ceux qui l'avoient fait assassiner , il mit fin à ses satyres , & ne souffla pas le mot de son aventure. Le duc de *Boukingham* & la *Shrewsbury* furent long - tems heureux & tranquilles ; jamais elle n'avoit été si longtemps constante , & jamais il n'avoit eu tant d'égards en aimant.

Cela dura jusqu'à ce que milord *Shrewsbury*, qui ne s'étoit jamais ému des dérèglemens de madame sa femme , se mit en tête de trouver à redire à ce dernier commerce. Il étoit public , à la vérité ; mais il paroissoit moins déshonorant pour elle que tous les autres. Le pauvre *Shrewsbury* , trop honnête homme pour s'en plaindre à madame , voulut pourtant satisfaire son honneur. Il fit appeler le duc de *Boukingham* ; & le duc de *Boukingham* pour réparation d'honneur l'ayant tué , demeura paisible possesseur de cette

fameuse *Hélène*. Cela choqua d'abord le public ; mais le public s'accoutume à tout , & le tems fait apprivoiser la bienfiance & même la morale. La reine étoit à la tête de ceux qui se récrioient contre un scandale si public & un si horrible désordre , & qui se révoltoit contre l'impunité d'une action si criante. Comme la duchesse de *Boukingham* étoit une petite ragote à peu-près de la figure , qui n'avoit jamais eu d'enfans , & que son époux abandonnoit pour un autre , cette espece de parallele entre leurs fortunes intéressoit la reine pour elle ; mais ce fut inutilement : personne n'y fit attention , & les mœurs du siècle allèrent leur train , tandis qu'elle s'efforçoit de leur susciter pour ennemis la nation sérieuse , des politiques & des dévots.

Le sort de cette princesse avoit d'assez tristes vues par de certains côtés : les égards du roi pour elle avoient de belles apparences ; mais c'étoit tout : elle sentoit bien que la considération qu'on avoit pour elle s'effaçoit à mesure que le crédit de ses rivales augmentoit ; elle voyoit que le roi son époux ne se mettoit guere en peine d'enfans légitimes ,

tant que ses maîtresses toutes charmantes lui en donneroient d'autres. Comme tout le bonheur de sa vie dépendoit uniquement de cette bénédiction , & qu'elle se flattoit que le roi la regarderoit de meilleur œil si le ciel daignoit la regarder en pitié sur cet article , elle eut recours à toutes les ressources qui sont en vogue contre la stérilité. Les vœux , les neuvaines & les offrandes ayant été tournées de toutes les manières , & n'ayant rien fait , il fallut en revenir aux moyens humains.

Que n'auroit-elle point donné dans cette occasion pour l'anneau que l'archevêque *Turpin* mit à son doigt , & qui fit courir *Charlemagne* après lui , comme il avoit fait après une de ses concubines , à qui *Turpin* l'avoit ôté après sa mort ; mais il y a longtemps que les seuls *Talismans* , qui font aimer , sont les charmes de la personne aimée , & que les enchantemens étrangers ne font rien. Les médecins de la reine , prudents & avisés comme ils le sont par-tout , ayant considéré que les eaux froides de *Tunnebrige* n'avoient pas réussi l'année précédente , conclurent qu'il falloit l'envoyer aux chaudes ;

c'est-à-dire , aux bains qui sont auprès de *Bristol*. Ce voyage fut donc arrêté pour la saison prochaine ; & dans la confiance d'un heureux succès , ce voyage eût été le plus agréable du monde pour elle , si la plus dangereuse de ses rivales n'eût été nommée des premières pour en être. La *Cléveland* , étant prête alors d'accoucher , cette inquiétude ne la regardoit pas : une bienfiance inutile l'obligeoit à quelques égards. Le public , à la vérité , n'en croyoit ni plus ni moins , pour le soin qu'elle avoit de s'en cacher ; mais sa présence dans cet état étoit un objet trop insultant pour la reine. Mademoiselle *Stuart* , plus belle que jamais , nommée pour ce voyage , s'y préparoit hautement. La pauvre reine n'osoit s'y opposer ; mais elle n'en espéra plus rien. Que pouvoient les bains , ou la foible vertu des eaux , contre des charmes qui la détruisoient ou par ses charmes , ou par des causes plus propres encore à les rendre inutiles ?

Le chevalier de Grammont , à qui tous les plaisirs de la vie n'étoient rien sans la présence de mademoiselle d'*Hamilton* , ne put se dispenser de suivre la cour. Il étoit

trop nécessaire & trop agréable au roi dans un voyage comme celui-là pour n'en pas être ; & de quelque secours que pût être sa conversation dans la solitude que cause l'absence d'une cour , mademoiselle *Hamilton* n'avoit pas cru devoir consentir qu'il restât à Londres , parce qu'elle n'en bougeoit. Il obtint la permission de lui écrire , pour lui demander des nouvelles de la cour. Il s'en servit de la manière qu'on peut croire ; & ce qu'il disoit de ses propres affaires , ne laissoit guere de place dans ses lettres pour des narrations étrangères , durant le séjour qu'on fit aux bains. Comme l'absence rendoit ce séjour ennuyeux à son égard , il se prenoit à tout ce qui pouvoit engourdir son impatience , en attendant l'heureux moment de son retour.

Il avoit beaucoup d'estime pour l'ainé des *Hamiltons* , autant d'estime & beaucoup plus d'amitié pour l'autre : c'étoit à lui qu'il s'ouvroit le plus confidemment de sa passion & de ses sentimens pour sa sœur. Il savoit aussi ses premiers engagements avec sa cousine *Whitnell* ; mais il ignoroit le refroidissement survenu dans un commerce dont les

commencemens avoient été si vifs. Il fut surpris de voir les empressements qu'il marquoit dans toutes les occasions pour mademoiselle *Stewart*. Ils lui parurent au-delà de ces devoirs & de ces respects qu'on rend pour faire sa cour à la maîtresse du prince. Il y fit attention, & ne fut pas long-tems à découvrir qu'il étoit déjà plus épris qu'il ne convenoit à sa fortune ou à son repos. Dès qu'il fut bien confirmé dans cette conjoncture par ses remarques, il résolut de prévenir les suites d'un engagement pernicieux de toutes les manières; mais il voulut que l'occasion d'en parler s'offrît d'elle-même.

Cependant tout ce qui pouvoit s'appeler divertissement, amusoit la cour dans des lieux où l'on se saisit de tout pour se défendre. Le jeu de boule, qui n'est en France que l'occupation des artisans & des valets, est toute autre chose en Angleterre : c'est l'exercice des honnêtes gens. Il y faut de l'art & de l'adresse : il n'est d'usage que dans les belles saisons, & les lieux où l'on joue sont des promenades délicieuses; on les appelle *Boulingrins*. Ce sont de petits prés en quarré, dont le gazon n'est guere moins

uni que le tapis d'un billard. Dès que la chaleur du jour est passée, tout s'y rassemble. L'on y joue gros jeu, & les spectateurs y trouvent à parier tant qu'ils veulent.

Le chevalier de Grammont, dès long-tems initié dans les spectacles & les divertissemens anglois, avoit fait une course de chevaux, qui n'avoit pas à la vérité réussi; mais il avoit au moins le plaisir d'être convaincu par expérience, qu'un bidet fait vingt milles sur le grand chemin en moins d'une heure. Les combats de coqs lui avoient été plus favorables; & dans tous les paris qu'il avoit faits aux *Boulingrins*, le parti qu'il avoit soutenu n'avoit pas manqué de gagner.

A tous les lieux d'assemblées se trouve d'ordinaire une espece de cabaret, portant le nom de *pavillon de verdure*, de *salle à festin*, ou de *cabinet de rafraichissemens*. Là se vendent toutes sortes de liqueurs à l'Angloise, comme vous diriez du cidre, de l'hydromel, de la biere moussante & du vin d'Espagne : là les rouques se rassemblent les soirs pour fumer, pour boire, & pour s'éprouver les uns contre les autres; c'est-à-dire, pour tâcher de s'entr'enlever les profits
de

de la journée. Or ces rouques sont proprement ce qu'on appelle *capons* ou *piqueurs* en France, gens qui portent toujours de l'argent pour offrir à ceux qui perdent au jeu, moyennant une rétribution qui n'est rien pour les joueurs, & qui ne va qu'à deux pour cent à payer le lendemain.

Ces messieurs sont d'une supputation si juste, & d'une prudence si consommée dans toutes sortes de jeux, que personne n'oseroit se mesurer avec eux, quand même ils joueroient fidèlement. Ils font d'ailleurs vœu de gagner quatre ou cinq guinées par jour, & de s'en contenter; vœu qu'ils ne rompent presque jamais.

Ce fut au milieu d'une bande de ces rouques qu'*Hamilton* trouva le chevalier de Grammont, comme il venoit y boire un verre de cidre. Ils jouoient à la chance à deux dés; & comme celui qui tient le dé à ce jeu en a tout l'avantage, les rouques avoient fait cet honneur au chevalier de Grammont par préférence: il le tenoit encore quand *Hamilton* arriva. Les rouques, appuyés de leur avantage, pouissoient contre lui comme des furies; il topoit par-tout,

Hamilton pensa tomber de son haut , de voir un homme de son expérience & de ses lumières embarqué dans un combat si peu égal ; mais il eut beau l'avertir du péril , tout haut & tout bas , par signes & en français , il méprisa ses avertissemens ; & les dés , qui portoient *César* & sa fortune , firent un miracle en sa faveur. Les rouques furent vaincus pour la première fois ; mais ce ne fut pas sans lui donner tous les éloges & toutes les louanges de beau joueur qu'on prodigue à ceux qu'on veut engager pour une autre fois ; mais leurs louanges furent perdues , & leurs espérances trompées : cette épreuve lui suffit.

Hamilton contant au souper du roi comme il l'avoit trouvé témérairement aux mains avec les rouques , & la manière dont la providence l'en avoit sauvé : « Ma foi , » Sire , dit le chevalier de Grammont , » messieurs les rouques sont déconfits pour » le coup » ; & là-dessus il se mit à lui conter le détail de son aventure à sa façon ordinaire ; c'est-à-dire , attirant l'attention de tout le monde par le récit d'une bagatelle dont il faisoit quelque chose.

Après le souper , mademoiselle *Stewart* , chez qui l'on jouoit , fit venir *Hamilton* auprès d'elle pour lui faire ce récit. Le chevalier de Grammont crut s'appercevoir qu'on l'écoutoit d'une maniere assez gracieuse : cela ne fit que le confirmer dans ses premieres conjectures ; & l'ayant mené souper chez lui , la conversation s'ouvrit d'abord comme elle faisoit presque toujours. « *Georges* , lui dit-il , n'auriez-vous point besoin d'argent ? Je fais que vous aimez le jeu ; peut-être ne vous est-il pas aussi favorable qu'à moi. Nous sommes loin de Londres : voilà deux cents guinées , prenez - les ; ce sera pour jouer chez mademoiselle *Stewart*. » *Hamilton* , qui ne s'attendoit à rien moins qu'à cette conclusion , en fut un peu déconcerté : « Comment ! avec mademoiselle *Stewart* ? Oui , chez elle , *Georges* , mon ami , poursuivit le chevalier de Grammont , nous sommes un peu clairvoyans. Vous en êtes amoureux , & si je ne me trompe , elle ne s'en offense pas ; mais dites-moi comment vous avez pu vous résoudre à vous ôter la pauvre *Pékam* de l'esprit , pour vous coëffer d'une prin-

» celle qui ne la vaut peut-être pas , à tout
» prendre , & qui ne pourroit être qu'un
» traîne-potence pour vous , quelque bien
» qu'elle vous voulût. Par ma foi , votre
» frere & vous , êtes deux jolis garçons dans
» vos choix. Quoi ! dans toute la cour vous
» ne trouvez que les deux maîtresses du roi
» pour en faire les vôtres ? Pour le frere
» aîné , encore passe , il n'avoit pris la *Cas-*
» *telmaine* que quand son maître n'en vou-

» loit plus , & que la *Chesterfield* ne vouloit
» plus de lui ; mais pour vous , que diable
» croyez-vous faire d'une créature dont le
» roi dans ce moment est plus fou que ja-

» mais ? Est-ce parce que cet ivrogne de
» *Richemont* s'est nouvellement remis sur les
» rangs , & qu'il se porte pour amant dé-

» claré ? Vous verrez comme il en fera bon
» marchand : je fais bien ce que le roi m'en
» a dit.

» Croyez-moi , mon petit ami , point de
» raillerie avec le maître ; c'est-à-dire , point
» de lorgnerie avec la maîtresse. J'ai voulu
» faire l'agréable en France auprès d'une pe-

» tite coquette dont le roi ne se soucioit
» pas ; vous savez comme il m'en a pris : je

» conviens qu'on donne beau jeu ; mais ne
 » vous y fiez pas : elles sont toutes ravies
 » qu'un homme dont elles ne veulent rien
 » faire devienne leur esclave de parade , feu-
 » lement pour grossir l'équipage. Ne vaut-il
 » pas mieux passer huit jours *incognito* dans
 » le château de *Pékam* avec la femme du
 » philosophe *Whitnell* , que de faire dire à
 » la gazette de Hollande : On nous mande
 » de *Bristol* , qu'un tel est chassé de la cour
 » pour mademoiselle *Stuart* , qu'il va faire
 » une campagne en Guinée sur la flotte que
 » l'on prépare pour cette expédition , sous
 » les ordres du prince Robert. »

Hamilton , que toutes les vérités de cette
 harangue frapotent à mesure qu'il y faisoit
 attention , parut comme revenu de quelque
 songe après y avoir rêvé quelques momens ;
 & s'adressant à lui d'un air reconnoissant :
 « Vous êtes , lui dit-il , l'homme du monde
 » qui avez l'esprit le plus agréable , avec la
 » raison la plus droite pour le bien de vos
 » amis. Vous venez de m'ouvrir les yeux ;
 » je commençois à me laisser séduire le plus
 » ridiculement du monde , entraîné plutôt
 » par de frivoles apparences que par un vé-

» ritable penchant ; je vous ai obligation de
» m'avoir arrêté sur le bord du précipice :
» je vous en ai bien d'autres ; mais pour
» vous témoigner ma reconnoissance de
» celle-ci , je veux suivre vos conseils , &
» me mettre en retraite chez la cousine
» *Whitnell* , pour m'ôter de la tête le reste
» de ces visions : mais bien-loin d'y aller
» *incognito* , je veux vous y mener au retour
» du voyage. Mademoiselle d'*Hamilton* sera
» de la partie ; car il est bon de prendre ses
» précautions avec un homme qui a beau-
» coup de mérite , & qui dans ces rencontres
» n'a pas trop de bonne-foi , du moins s'il
» en faut croire votre philosophe.... Ne
» vous avisez pas d'en croire ce faquin-là ,
» dit le chevalier de Grammont ; mais dites-
» moi comment vous vous êtes fourré dans
» la tête d'en vouloir à cette grande idole
» de *Stuart* ? Que diable fais-je ? dit *Ha-*
» *milton* ; vous connoissez toutes les enfances
» dont elle s'occupe. Le vieux *Carlingford*
» étoit un soir chez elle , qui lui montrait
» à se mettre une bougie toute allumée dans
» la bouche , & le grand secret étoit de l'y
» tenir long-tems par le bout allumé sans

» qu'elle s'éteignît. J'ai , Dieu merci , la
» bouche raisonnablement grande ; & pour
» renchérir par-dessus son maître , j'y en
» tins deux tout à la fois , & fis trois tours
» de chambre sans qu'elles s'éteignissent.
» Tout le monde m'adjudgea le prix de cette
» illustre épreuve , & *Killegrew* soutint qu'il
» n'y avoit qu'une lanterne qui pût me le
» disputer. Elle en pensa mourir de rire ;
» me voilà donc dans la familiarité de ses
» amusemens. On ne peut disconvenir que
» ce ne soit une figure toute charmante que
» cette créature-là. Depuis que la cour est en
» campagne , j'ai eu cent occasions de la
» voir que je n'avois point eues devant :
» vous savez que le déshabillé du bain est
» d'une grande commodité pour celles qui ,
» sans offenser les bienséances , ne sont pas
» fâchées d'étaler leurs attraits. Mademoiselle
» *Stewart* est tellement persuadée des avan-
» tages qu'elle a par-dessus toutes les autres ,
» qu'on ne peut si peu louer quelque femme
» de la cour pour de beaux bras & une belle
» jambe , qu'elle ne soit toute prête à le
» disputer par la démonstration ; & je crois
» qu'il ne seroit pas difficile de la mettre nue

» sans qu'elle y fit réflexion , avec un peu
» d'adresse. Il faudroit après tout être bien
» insensible , pour que ces bienheureuses
» occasions ne fussent d'aucune conséquen-
» ce , & ne fissent aucune impression ; outre
» que la bonne opinion qu'on a toujours
» de soi-même fait qu'on s'imagine qu'une
» femme est prise dès qu'elle vous distingue
» par une habitude de familiarité , qui bien
» souvent ne veut rien dire. Voilà le fait
» à mon égard : ma présomption , sa beauté ,
» le poste éclatant qui la relève , & mille
» gracieusetés m'avoient empêché de faire
» des réflexions ; mais il faut vous dire aussi
» pour excuser mon impertinence , que la
» facilité de lui faire les plus tendres déclara-
» tions en la louant , & les confidences
» qu'elle me faisoit sur certaines choses
» qu'elle n'auroit pas trop dû me confier ,
» auroient été capables d'en éblouir un
» autre.

» Je lui ai donné le plus joli cheval d'An-
» gleterre : vous savez la grace infinie dont
» elle est à cheval. Le roi , qui n'aime guere
» les chasses que celles de l'oiseau , parce
» qu'elle est commode pour les dames , y
» étoit

» étoit ces jours passés , entouré de toutes
» les beautés de sa cour. Il partit après un
» faucon , & toute la brillante escadre après
» lui. Les jupes de mademoiselle *Stuart* ,
» qui couroit à toute bride , effrayèrent son
» cheval , parce qu'il voulut bien attendre
» celui que je montois , qui étoit son com-
» pagnon. Je fus donc le seul témoin d'un
» dérangement dans ses habits , qui présenta
» mille beautés nouvelles à mes regards.
» J'eus le bonheur de faire des exclamations
» assez galantes & assez exagérées sur ce
» charmant désordre , pour empêcher qu'elle
» n'en fût interdite : au contraire , ce sujet
» d'admiration a souvent été depuis un sujet
» de conversation qui ne paroissoit pas lui
» déplaire.

» Le vieux *Carlingford* , & ce fou de
» *Grafts* , car il faut bien faire ma confession
» générale , ces méchans plaisans donc lui
» faisoient à tout bout de champ des contes
» assez éveillés , qui ne laissoient pas de
» passer à la faveur de quelques vieilles tur-
» lupinades , ou de quelques singeries dans
» le récit , qui la faisoient rire de tout son
» cœur. Pour moi , qui ne fais point de

» contes , & qui n'ai pas le talent de les
» faire valoir , quand j'en saurois , j'étois
» fort embarrassé quelquefois qu'elle s'avisoit
» de m'en demander. Je n'en fais point ,
» mademoiselle , lui dis-je un jour qu'elle
» me tourmentoit. Inventez-en un , me dit-
» elle. C'est ce que je fais encore moins , lui
» dis-je ; mais je vous conterai , si vous
» voulez , un songe fort extraordinaire ,
» parce qu'il est encore moins vraisemblable
» que tous les autres songes n'ont coutume
» d'être. Cela lui donna une curiosité qu'il
» fallut satisfaire dans le moment. Je me
» mis donc à lui conter que la plus belle
» créature du monde , que j'aimois passion-
» nément , m'étoit venue voir la nuit. Je
» fis alors son portrait à elle-même , en
» peignant cette beauté merveilleuse ; mais
» je lui dis que cette divinité m'étant venue
» trouver avec les plus favorables intentions
» du monde , ne s'étoit point démentie par
» des rigueurs inutiles. Ce ne fut pas assez
» pour la curiosité de mademoiselle *Stuart* ;
» il fallut presque lui faire le détail des bon-
» tés que ce tendre fantôme avoit eues pour
» moi , sans qu'elle en parût surprise ou

„déconcertée, tant elle étoit attentive à
„cette fiction, tant elle me fit recommencer
„de fois la description d'une beauté que je
„peignois autant qu'il m'étoit possible d'a-
„près sa figure, & d'après ce que je m'i-
„maginois des beautés qui ne m'étoient pas
„connues.

„Voilà ce qui véritablement m'a pensé
„tourner la tête : elle voyoit bien que
„c'étoit d'elle que je parlois. Nous étions
„seuls, comme vous pouvez croire, en lui
„faisant un tel récit, & mes yeux faisoient
„tout de leur mieux pour lui persuader que
„c'étoit elle que je peignois. Je ne la vis
„point offensée de cette connoissance, ni
„sa pudeur alarmée de la fin d'une aventure
„faite à plaisir, & qu'il n'eût tenu qu'à
„moi de finir d'une manière encore moins
„discrète. Cette audience tranquille me fit
„donner tête baissée dans tout ce que les
„conjectures avoient de flatteur pour moi.
„Je ne songeai ni au roi, ni à sa passion
„pour elle, ni aux périls d'un tel engage-
„ment ; enfin je ne fais à quoi diable je
„songeais : mais je vois bien que si vous
„n'y aviez songé pour moi, j'étois capable

„ de me perdre au milieu de ces folles
„ visions. „

Quelque tems après, la cour revint à Londres, & ce fut depuis ce retour qu'une maligne influence s'étant répandue sur ce qui regardoit la tendresse, tout alla de travers dans l'empire amoureux. Le dépit, les soupçons ou la jalousie se mirent en campagne pour désunir les cœurs. Les faux rapports, ensuite la médifance & les tracasseries, acheverent de tout bouleverser.

La duchesse de *Cléveland* étoit accouchée pendant le voyage des bains; jamais elle n'étoit relevée si belle : cela lui fit croire qu'elle étoit en état de reprendre ses premiers droits sur le cœur du roi, si elle pouvoit paroître avec ce nouvel éclat devant ses yeux. Ses partisans étoient du même avis. On prépara son équipage pour cette expédition; mais la veille du jour qu'elle devoit partir, elle vit le jeune *Churchill* (1), & fut atteinte d'un mal qui s'étoit déjà plus d'une fois opposé aux projets qu'elle avoit

(1) Aujourd'hui milord *Malbournough*.

formés, & dont elle ne s'étoit jamais défendue que foiblement.

Un homme qui d'enseigne aux gardes se voit élever à cette fortune, a sans doute un grand fond de prudence quand il se possède assez pour ne pas s'éblouir de son bonheur. *Churchill* se para donc par-tout de sa nouvelle faveur : la *Cléveland*, qui ne lui recommandoit ni la modération ni la retenue sur aucun chapitre, ne se mit point en peine qu'il fût indiscret. Ainsi ce nouveau commerce faisoit tout l'entretien de la ville à l'arrivée de la cour : chacun en raisonnoit à sa fantaisie ; les uns disoient qu'elle lui avoit déjà donné la pension de *Germain*, avec les appointemens de *Jacob Hall* ; d'autant que les différens mérites se trouvoient réunis dans le sien : d'autres soutenoient qu'il avoit l'air trop indolent & la taille trop effilée, pour soutenir long-tems sa faveur ; mais tous convenoient qu'un homme qui étoit favori de la maîtresse du roi, & frere de celle du duc, se produisoit par de beaux endroits, & ne pouvoit manquer de faire fortune. En effet, le duc d'*Yorck* lui donna bientôt après une charge dans sa maison ; cela étoit

dans l'ordre : mais le roi , qui ne se crut pas obligé de lui faire du bien , parce que madame de *Cléveland* lui en vouloit beaucoup , lui fit défendre de paroître à la cour.

Le bon prince commençoit à être de mauvaise humeur : ce n'étoit pas sans raison ; il laissoit tout le monde en repos dans leur commerce , & cependant on avoit souvent l'insolence de troubler le sien. Milord *Dorset* , premier gentilhomme de sa chambre , venoit de lui débaucher la comédienne *Nellgouyne*. La *Cléveland* , dont il ne se soucioit plus , ne laissoit pas de le déshonorer par des inconstances réitérées , par des choix indignes , & le ruinoit par des amans à gage. Mais le chagrin le plus sensible de tous étoit le nouveau refroidissement , & les menaces de mademoiselle *Stuart*. Il y avoit long-tems qu'il lui proposoit tous les établissemens & tous les titres qu'elle auroit agréables en attendant qu'il pût faire mieux. Elle s'étoit contentée de les refuser , sous prétexte du scandale que donneroit une élévation dont l'éclat choqueroit le public ; mais depuis qu'on fut de retour , elle prit d'autres airs : tantôt elle vouloit se retirer de

la cour, pour calmer les inquiétudes éternelles de la reine ; tantôt c'étoit pour fuir des tentations , par où elle vouloit faire entendre que son innocence n'avoit pas encore succombé : enfin c'étoit continuellement ou des alarmes , ou quelque humeur chagrine qui désoloient la tendresse du roi.

Comme il ne pouvoit s'imaginer à quel diable elle en vouloit , il crut qu'il falloit mettre la réforme dans son ménage d'amour, pour voir si ce n'étoit point la jalousie qui l'inquiétoit. Ce fut pour cela qu'après avoir solennellement déclaré qu'il n'auroit plus de commerce avec madame de *Cléveland* depuis l'affaire de *Churchill*, il se mit à faire une saint Barthélemi de tous les autres menus amusemens qu'il avoit par-ci par-là dans la ville. Les *Nellgouynes*, les miss *Davis*, & la troupe joyeuse des chanteuses & des danseuses des menus plaisirs de sa majesté furent congédiées. Tous ces sacrifices furent inutiles : la *Stuart* continuoit à désespérer le roi ; mais il eut bientôt découvert la véritable cause de ses froideurs.

L'officieuse *Cléveland* prit ce soin : elle s'étoit déchaînée sans réserve depuis sa dis-

grace contre mademoiselle *Stuart*, qu'elle en accusoit par son impertinence, & contre l'imbécilité du roi, qui, pour une idiote revêtuë, la traitoit avec tant d'indignité. Comme elle avoit encore des créatures dans la confidence du roi, ce fut par leur moyen qu'elle fut informée de l'état où les nouveaux traitemens de mademoiselle *Stuart* l'avoient réduit; & dès qu'elle eut trouvé ce qu'elle cherchoit, elle se rendit dans le cabinet du roi par l'appartement d'un de ses valets-de-chambre nommé *Chivins*. Cette route ne lui étoit pas inconnue.

Le roi revenoit de chez la *Stuart* de fort mauvaise humeur : la présence de madame de *Cléland* le surprit, & ne la diminua pas. Elle s'en apperçut, & l'abordant d'un ton ironique, & d'un sourire d'indignation :
„ J'espère, dit-elle, qu'il m'est permis de
„ venir vous rendre mes hommages, quoi-
„ que la divine *Stuart* vous ait défendu de
„ me voir chez moi. Je ne veux point vous
„ en faire des reproches, qui seroient trop
„ indignes de moi : je viens encore moins
„ excuser des foiblesses que rien ne peut
„ justifier, puisque votre constance pour

„ moi ne me laisse rien à dire , & que je
„ suis la seule que vous ayez honorée de
„ votre tendresse , & qui s'en soit rendue
„ indigne par sa conduite. Je viens donc ici
„ vous consoler dans l'abattement où vous
„ ont mis les froideurs ou la nouvelle
„ chasteté de l'inhumaine *Stuart*. „ A ces
mots , un éclat de rire , aussi peu naturel
qu'il étoit insultant & démesuré , mit le
comble à son impatience. Il s'étoit bien at-
tendu que quelque mauvaise raillerie suivroit
ce préambule ; mais il ne crut pas qu'elle
dût prendre les airs bruyans , vu les termes
où ils en étoient ; & comme il se préparoit
à lui répondre : „ Non , dit-elle , ne me
„ sachez point mauvais gré de la liberté que
„ je prends de me moquer un peu de la
„ grossièreté dont on vous en impose : je
„ ne puis souffrir qu'une affection si mar-
„ quée vous rende la fable de votre cour ,
„ tandis qu'on se moque impunément de
„ vous. Je fais que la précieuse *Stuart* vous
„ révoque , sous prétexte de quelqu'incom-
„ modité , peut-être de quelque scrupule de
„ conscience ; & je viens vous avertir que
„ le duc de *Richemont* sera bientôt avec

„ elle , s'il n'y est déjà. Ne m'en croyez
„ pas , puisque ce pourroit être le ressenti-
„ ment ou l'envie qui me le feroit dire.
„ Suivez-moi jusqu'à son appartement , afin
„ que vous n'ajoutiez plus de confiance à
„ la calomnie , & que vous l'honoriez d'une
„ préférence éternelle , si je l'accuse à faux ,
„ ou que vous ne soyez plus la dupe d'une
„ fausse prude , qui vous fait faire un per-
„ sonnage si ridicule. „

En achevant ce discours , elle le prit par la main , comme il étoit encore tout irrésolu , & l'entraîna vers le logement de sa rivale. *Chivins* étoit dans ses intérêts : ainsi la *Stuart* n'avoit garde d'être avertie de la visite , & *Babinai* , dont madame de *Clé-veland* avoit fait la fortune , & qui la servoit à merveille dans cette occasion , lui vint dire que le duc de *Richemont* venoit d'entrer chez la *Stuart*. C'étoit au milieu d'une petite galerie , qui conduisoit par un dégagement du cabinet du roi à ceux de ses maîtresses. La *Cléveland* lui donna le bon soir , comme il entroit chez sa rivale , & se retira pour attendre l'issue de cette aventure. *Ba-*

Binaï, qui suivoit le roi, fut chargé de lui en venir rendre compte.

Il étoit près de minuit : le roi trouva les femmes-de-chambre de sa maîtresse qui se présenterent respectueusement à son passage, & lui dirent tout bas que mademoiselle *Stuart* avoit été fort mal depuis qu'il l'avoit quittée ; mais que s'étant mise au lit, elle reposoit, Dieu merci. *C'est ce qu'il faut voir*, dit-il en repoussant celle qui s'étoit plantée sur son passage. Il trouva véritablement la *Stuart* couchée ; mais elle ne dormoit pas. Le duc de *Richemont* étoit assis au chevet de son lit, qui vraisemblablement dormoit encore moins. L'embarras des uns, & la colere de l'autre furent tels, qu'on se les peut imaginer dans une pareille surprise. Le roi, qui étoit le moins violent de tous les hommes, témoigna son ressentiment au duc de *Richemont* dans des termes dont il ne s'étoit jamais servi. Il en fut interdit, & quelque chose de plus : il voyoit son maître & son roi justement irrité. Les premiers transports que la colere inspire dans ces occasions sont dangereux : la fenêtre de mademoiselle *Stuart* étoit commode pour une vengeance

subite : la *Tamise* couloit au-dessous ; il y jeta les yeux , & voyant ceux du roi plus animés du courroux qu'il ne les en avoit crus capables , il fit une profonde révérence , & se retira sans répliquer à une quantité de menaces qui se succédoient.

La *Stuart* un peu revenue de sa premiere surprise , monta sur ses grands chevaux au lieu de se justifier , & dit les choses du monde les plus capables d'aigrir les ressentimens du roi ; que s'il n'étoit pas permis de recevoir les visites d'un homme de la qualité du duc de *Richemont* , avec des intentions qui lui faisoient honneur , c'étoit être esclave dans un pays libre ; qu'elle ne savoit aucun engagement qui l'empêchât de disposer de sa main ; mais que si cela n'étoit pas permis dans son royaume , elle ne croyoit pas qu'il y eût de puissance capable de l'empêcher de passer en France , & de se jeter dans un couvent , pour y chercher la tranquillité dont elle ne pouvoit jouir dans sa cour. Le roi , tantôt irrité de colere , tantôt attendri par quelques larmes , & tantôt effrayé de ses menaces , étoit tellement agité , qu'il ne savoit que répondre ni aux délica-

teffes d'une créature qui vouloit faire la *Lucrece* à fa barbe , ni à l'assurance dont elle avoit l'effronterie de s'emporter à des reproches. Cependant l'amour prêt de triompher de tous fes ressentimens , l'alloit mettre à fes genoux pour lui demander pardon de l'injure qu'elle lui faisoit , lorsqu'elle le pria de se retirer & de la laisser en repos , du moins pour le reste de cette nuit , sans scandaliser ceux qui l'avoient accompagné ou conduit chez elle , par une longue visite. Cette impertinente priere acheva de l'outrager. Il sortit en la menaçant de ne la plus voir , & fut passer la nuit la moins tranquille qu'il eût passée depuis son rétablissement.

Le lendemain , le duc de *Richemont* eut ordre de sortir de la cour , & de ne se plus présenter devant le roi ; mais il n'avoit pas attendu cet ordre ; & l'on fut qu'il étoit parti dès le matin pour sa maison de campagne.

Mademoiselle *Stuart* voulant prévenir les mauvais tours qu'on pourroit donner à l'aventure de la nuit précédente , fut se jeter aux pieds de la reine. Ce fut là que , faisant le personnage nouveau d'une *Magdelaine* innocente , elle lui demanda pardon de tous

les chagrins qu'elle avoit pu lui causer ; lui dit qu'un repentir continuel l'avoit obligée de chercher tous les moyens de se retirer de la cour ; que cela l'avoit engagée d'écouter le duc de *Richemont* qui la recherchoit depuis long-tems ; mais que puisque cette recherche étoit cause de sa disgrâce & d'un éclat qui peut-être tourneroit au désavantage de sa réputation , elle conjuroit sa majesté de la prendre sous sa protection , & d'obtenir du roi qu'elle se mît dans un couvent pour finir tous les troubles que sa présence causoit innocemment à la cour : tout cela fut accompagné d'une honnête quantité de larmes.

C'est un spectacle bien agréable , qu'une rivale qui , s'humiliant à vos pieds , demande pardon & se justifie en même tems. Le cœur de la reine se tourna tout-d'un-coup : ses pleurs accompagnerent les siens ; elle l'embrassa tendrement après l'avoir relevée , lui promit toute sorte de faveur & de protection , ou pour son mariage ou pour tout autre parti qu'elle voudroit prendre , & la renvoya , résolue d'abord d'y travailler tout de son mieux ; mais comme elle avoit beaucoup d'esprit , les réflexions

qu'elle fit après ce premier mouvement lui firent changer d'avis.

Elle savoit que les penchans du roi n'étoient pas capables d'une constance opiniâtre. Elle jugea que l'absence le consoleroit, ou qu'un nouvel engagement effaceroit à la fin le souvenir de mademoiselle *Stuart*; & que puisqu'elle ne pouvoit éviter de se voir une rivale, il valoit encore mieux que ce fût elle, dont la sagesse & la vertu venoient d'éclater par des preuves si manifestes: d'ailleurs elle se flatta que le roi lui sauroit éternellement gré de s'être opposée à la retraite & au mariage d'une fille qu'il aimoit alors à la fureur. Ce beau raisonnement la déterminna: toute son industrie fut employée à persuader mademoiselle *Stuart*; & ce qu'il y a de rare dans cette aventure, après avoir obtenu qu'elle ne songeroit plus au duc de *Richemont* ni au couvent, ce fut elle qui prit soin de raccommoder ces deux amans.

C'eût été dommage qu'elle n'eût pas réussi dans cette négociation: aussi n'en fut-elle pas à la peine; car jamais les empressemens du roi ne furent si vifs que depuis cette paix,

& jamais ils ne furent mieux reçus de la belle *Stuart*.

Mais sa majesté ne goûta pas long-tems la douceur d'un accommodement qui la rendoit de la plus belle humeur du monde , comme on va voir. L'Europe entière jouissoit d'une paix profonde depuis le traité des Pyrenées. L'Espagne se flattoit de respirer par la nouvelle alliance qu'elle venoit de contracter avec le plus redoutable de ses voisins ; mais elle n'espéroit pas pouvoir soutenir le débris d'une monarchie sur sa décadence , quand elle considéroit l'âge ou les infirmités du prince , ou la foiblesse de son successeur. La France au contraire , gouvernée par un roi infatigable dans l'application , jeune , vigilant , avide de gloire , n'avoit qu'à vouloir pour s'agrandir.

Ce fut en ce tems-là que ce prince , qui ne vouloit point troubler la tranquillité de l'Europe , se laissa persuader d'alarmer les côtes de l'Afrique par une tentative de peu d'utilité , quand même elle auroit réussi : mais la fortune du roi , toujours fidelle à sa gloire , voulut depuis faire voir , par le peu

de

de succès de l'entreprise de *Gigery*, qu'il n'y avoit que les projets formés par lui-même qui fussent dignes de son attention.

Peu de tems après, le roi d'Angleterre, voulant aussi visiter les bords Africains, arma cette escadre pour l'expédition de guinée, dont le prince *Robert* devoit avoir le commandement : ceux qui en savoient quelque chose par leur expérience, contoient des merveilles des périls de cette expédition ; qu'il faudroit combattre, non-seulement les habitans de la guinée, peuple endiable, dont les fleches étoient empoisonnées, qui ne faisoient jamais de quartier que pour manger leurs prisonniers ; mais qu'il faudroit essuyer des chaleurs insupportables ou des pluies, dont chaque goutte se changeoit en serpent ; que si l'on pénétrait plus avant dans les pays, on étoit assailli par des monstres mille fois plus inconcevables & plus affreux que toutes les bêtes de l'Apocalypse.

Mais ce fut en vain que ces bruits se répandirent : loin d'inspirer de la terreur à ceux qui devoient être du voyage, ce fut un aiguillon pour la gloire de ceux qui n'y avoient

que faire. *Germain* se présenta tout des premiers ; & sans songer que le prétexte de sa convalescence avoit différé la conclusion de son mariage avec mademoiselle *Jennings* , il denanda la permission du duc & l'agrément du roi pour y servir de volontaire.

Il y avoit quelque tems que le belle *Jennings* commençoit à revenir de l'entêtement qui l'avoit séduite en sa faveur. Ce n'étoit plus guere que les avantages de l'établissement qui lui donnoient du goût pour ce mariage. La moleste des empressements d'un amant , qui sembloit ne rendre des soins que par habitude , la rebutoit , & le parti qu'il venoit de prendre sans son aveu lui parut si ridicule pour lui , & si choquant pour elle , qu'elle résolut dès ce moment de n'y plus songer. Elle ouvrit petit à petit les yeux sur le faux brillant qui l'avoit éblouie , & le fameux *Germain* fut reçu comme il le méritoit , lorsqu'il vint lui donner part du projet héroïque dont nous venons de parler. Il parut tant d'indifférence & tant de liberté d'esprit dans les railleries dont elle lui fit compliment sur ce voyage , qu'il en fut tout déconcerté , d'autant qu'il avoit préparé toutes les consolations

qu'il avoit cru capables de la soutenir en lui annonçant la funeste nouvelle de son départ. Elle lui dit, " qu'il n'y avoit rien de plus „ glorieux à lui , dont le mérite avoit triom- „ phé de tant de libertés en Europe, que „ d'aller étendre ses conquêtes dans une autre „ partie du monde ; qu'elle lui conseilloit de „ ramener toutes les captives qu'il feroit en „ Afrique , pour remplacer les beautés que „ son absence alloit mettre au tombeau. „

Germain trouva fort mauvais qu'elle eût la force de railler dans l'état où il la croyoit réduite : mais il s'aperçut que c'étoit tout de bon. Elle lui dit qu'elle prenoit cet adieu pour le dernier , & le pria de ne lui en plus faire avant son départ.

Jusques-là tout alloit bien pour elle. *Germain* non-seulement étoit confondu d'avoir eu son congé si cavalièrement : mais il sentit redoubler tout le goût qu'il avoit eu pour elle par ces marques de son indifférence. Elle avoit donc le plaisir de le mépriser , & de le voir plus sensible que jamais. Ce ne fut pas assez. Elle voulut mal-à-propos outrer la vengeance.

On venoit de mettre au jour les épître d'*Ovide*, traduites par les beaux-esprits de la cour. Elle se mit à faire une lettre d'une bergere au désespoir, qui s'adressoit au perfide *Germain*. Elle prit pour modele l'épître d'*Ariane* à *Thésée*. Le commencement de cette lettre étoit mot pour mot les plaintes & les reproches de cette amante outragée au cruel qui l'abandonnoit. Tout cela étoit accommodé tellement qu'elle étoit aux tems & aux conjonctures présentes. Elle avoit eu dessein d'achever cet ouvrage par une description des travaux, des périls & des monstres qui l'attendoient en Guinée, pour lesquels il quittoit une tendre amante abîmée dans la douleur : mais n'en ayant pas eu le tems, ni celui de faire transcrire tout cela pour l'envoyer sous le nom d'un autre, elle mit étourdiment dans sa poche ce fragment écrit de sa main, & plus étourdiment encore le laissa tomber au beau milieu de la cour. Ceux qui le ramassèrent connurent son écriture, & en tirèrent plusieurs copies qui eurent cours par la ville. Cependant sa conduite avoit si bien établi l'idée de sa sagesse, qu'on ne fit aucune difficulté de croire que la chose s'étoit passée comme on

vient de dire. Quelque tems après , l'expédition de Guinée fut remise pour les raisons que tout le monde fait , & le procédé de mademoiselle *Jennings* la justifia sur cette lettre. Car quelques efforts que fissent le mérite & les nouveaux soins de *Germain* pour la ramener , jamais elle n'en voulut entendre parler.

Mais il ne fut pas le seul qui se ressentit de cette bizarrerie , qui prenoit plaisir à désunir les cœurs pour les engager bientôt après à des objets tout différens. On eût dit que le dieu d'amour , par un nouveau caprice , livrant tout ce qui reconnoissoit son empire aux loix de l'hymen , avoit en même tems mis son bandeau sur les yeux de ce dieu , pour marier tout de travers la plupart des amans dont on fait mention.

La belle *Stuart* épouse le duc de *Richemont* : l'invincible *Germain* , une Peque provinciale ; milord *Rochester* , une triste héritière ; la jeune *Temple* , le sérieux *Littleton* ; *Talbot* , sans savoir pourquoi , prit pour femme la languissante *Bointon* ; *Georges Hamilton* , sous de meilleurs auspices , épousa la belle *Jennings* ; & le chevalier de Grammont , pour le prix d'une constance qu'il n'avoit ja-

238 *Mémoires de Grammont.*

mais connue devant, & qu'il n'a jamais pratiquée depuis, trouva l'hymen & l'amour d'accord en sa faveur, & se vit enfin possesseur de mademoiselle d'*Hamilton*.

F I N.



TABLE DES CHAPITRES
DU TOME SECOND.

CHAPITRE PREMIER,

*R*ÉCIT de plusieurs particularités arrivées à la cour d'Angleterre , Pag. 1

CHAPITRE II.

Diverses intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre , 26

CHAPITRE III.

Autres intrigues amoureuses de la cour d'Angleterre , 104

CHAPITRE IV.

Retour du chevalier de Grammont à la cour de France. Il est renvoyé en Angleterre. Diverses intrigues amoureuses de cette cour , & mariages de la plupart des héros de ces Mémoires, 181

Fin de la Table.



